This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 58755

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Apologetica
Gr. 52

REFLEXIONS
SUR
L'HISTOIRE DES JUIFS

I. Sur la Ruine de leur République & sur le Messie.
II. Sur l'Incrédulité de ce Peuple.
III. Sur les Incrédules en général.

Pour servir de Preuves à la Vérité de la RELIGION CHRÉTIENNE.

AVEC

Un Abrégé préliminaire de L'HISTOIRE DES JUIFS, *depuis qu'ils tombèrent sous la Domination des Romains, jusqu'à la Ruine entiére de leur République.*

ET

Une Description abrégée de leur Schisme & de leurs Sectes.

Pour servir d'Eclaircissemens à ces Réflexions.

TOME SECOND.

A GENEVE,
Chez FABRI & BARRILLOT.

M. DCCXXI.

DS
117
P55
v.2
~~Locked Stock~~

TABLE

Des Chapitres & des Articles du ſecond Tome.

SECONDE PARTIE DE L'OUVRAGE,

Contenant une Deſcription abregée du *Schiſme*, & des *Sectes* des Juifs; & les *Sources* de l'Incrédulité de cette Nation.

CHAPITRE PREMIER.

On indique les raiſons qui obligeoient la Nation Juive à croire en Jéſus-Chriſt dans le tems de ſon Miniſtère. page 1.

CHAPITRE SECOND.

Contenant un Abregé de l'Hiſtoire du Schiſme, & des Sectes de l'Egliſe Judaïque.

ARTICLE I. *Abregé de l'Hiſtoire, & de la Religion des Samaritains.* p. 13.

ARTIC. II. *Deſcription abregée des Sectes des Juifs. Les Phariſiens. Les Saduc-*

céens. Les Hérodiens. La Secte de Judas Gaulonite. p. 22
ARTIC. III. *Les Eſſeniens.* p. 36
ARTIC. IV. *Les Scribes & les Caraïtes.* p. 48

CHAPITRE TROISIÉME.

Les Sources de l'Incrédulité de la Nation Juive.
ARTICLE I. *Les Préjugez, & les Paſſions, Sources générales de l'Incrédulité des Juifs.* p. 59
ARTIC. II. *Le Schiſme, & les Sectes, Sources particuliéres de l'Incrédulité des Juifs.* p. 76
ARTIC. III. *Suite des Sources particuliéres de l'Incrédulité de Juifs.* p. 95
ARTIC. IV. *Diverſité des ſentimens en Judée au ſujet de Jéſus-Chriſt. Conduite du Sanedrin. L'abrogation de la Loi cérémonielle, autre Source de l'Incrédulité de Juifs. Aveuglement & crédulité des Juifs modernes. Conduite admirable de la Providence.* p. 114

TROISIÉME PARTIE.

Contenant un Preſervatif contre le Penchant à l'Incrédulité, & à l'Irréligion.

Di-

Divers uſages des Preuves de l'Evangile. Deſſein de la Troiſiéme partie de cet Ouvrage. p. 131

CHAPITRE PREMIER.

L'injuſte Partialité des Incrédules démaſquée.

ARTICLE I. *Réponſe à une dificulté qu'on peut nous faire ſur ce que nous avons dit contre les Juifs. La Raiſon eſt un guide très fidelle.* p. 134

ARTIC. II. *Les Incrédules rejettent la Religion Chrétienne à cauſe des dificultez qu'ils y trouvent, pendant qu'ils reçoivent d'autres vérítez ſujettes à des dificultez inſurmontables.* p. 145

ARTIC. III. *Suite de la Partialité des Incrédules. L'Abſurdité de leur Siſtéme.* - - - - - p. 163

CHAPITRE SECOND.

Le bon uſage de la Raiſon au ſujet des Preuves de la Religion Chrétienne, des Dificultez qu'elle renferme, & des Diviſions des Théologiens.

ARTICLE I. *La Raiſon veut qu'on cherche l'évidence dans les Preuves; mais elle n'exige point l'évidence dans les choſes*

ſes preuvées. Deux maximes que la Raiſons nous fournit ſur ce ſujet. p. 183

ARTIC. II. *Les Diviſions des Théologiens ne ſont pas un Préjugé légitime contre la Religion Chrétienne. Sources de ces Diviſions. L'Auteur du* Diſcours ſur la Liberté de penſer *convaincu de mauvaiſe foi, ou d'ignorance ſur les Atributs Divins. Suite des Sources des Diviſions des Théologiens.* p. 194

CHAPITRE TROISIÉME.

Contenant quelques Sources générales de l'Incrédulité des Deïſtes, des Epicuriens, & des Athées.

ARTICLE I. *Idée de ce Chapitre. L'Amour du monde, Source d'Incrédulité.* p. 212

ARTIC. II. *L'Orgueil autre Source d'Incrédulité.* p. 223

ARTIC. III. *Suite de l'Orgueil, Source d'Incrédulité. Exemple tiré de l'opinion qu'on avoit autrefois des Antipodes.* p. 241

ARTIC. IV. *La Pareſſe, autre Source d'Incrédulité.* p. 266

ARTIC. V. *L'Exemple, autre Source d'Incrédulité.* p. 275

ARTIC. VI. *De ceux qui font ſervir la Religion à un Divertiſſement profane, ſuite du mauvais Exemple.* p. 292

CHAPITRE QUATRIÉME.

Preſervatif contre le penchant à l'Incrédulité, & à l'Irréligion.

Idée de ce Chapitre. p. 303

ARTICLE I. *L'Anéantiſſement de nôtre ame eſt une idée des plus éfroyables; & la Religion Chrétienne anéantit cet éfroi.* p. 305

ARTIC. II. *L'homme ne ſauroit trouver ſur la terre le* Souverain Bien. *La Religion Chrétienne répond parfaitement à ce déſir naturel de l'homme. Réflexion ſur la Bonté & ſur la Sageſſe de Dieu.* p. 311

ARTIC. III. *L'averſion naturelle que l'homme a pour la douleur, & pour la triſteſſe, l'engagent à examiner les preuves de la Religion Chrétienne, puiſqu'elle ménace du plus grand des malheurs les violateurs de ſes Loix.* p. 324

ARTIC. IV. *Concluſion des trois Articles précedens.* p. 327

ARTIC. V. *Réfutation d'un Paſſage du* Diſcours ſur la Liberté de penſer,

dans lequel l'Auteur prétend prouver que les peines à venir dont la Religion Chrétienne menace les violateurs de ſes Loix ne ſont pas certaines. p. 331

ARTIC. VI. *Securité dénaturée & monſtrueuſe des Incrédules à l'égard des peines de l'Enfer.* p. 340

ARTIC. VII. *Etat afreux, & fin horrible d'un Impie capable de Réflexions au lit de la mort.* p. 346

ARTIC. VIII. *Le bonheur ſolide ſur la terre, & l'heureuſe mort d'un vrai Chrétien.* p. 355

ARTIC. IX. *Quand le* Souverain Bien *que la Religion Chrétienne nous promet ſeroit douteux, il y auroit de la prudence à le rechercher* p. 371

ARTIC. X. *Continuation du même ſujet.* p. 393

CHAPITRE CINQUIÉME.

Diverſes Opoſitions entre les veritables *Eſprits forts* & les *Incrédules*, p. 404.

SECON.

SECONDE PARTIE

Contenant une Deſcription abregée du Schiſme, & des Sectes des Juifs; & les Sources de l'Incrédulité de cette Nation.

CHAPITRE I.

On indique les raiſons qui obligeoient la Nation Juive à croire en Jeſus-Chriſt, dans le tems de ſon Miniſtère.

NOus avons vû dans la Premiere Partie de cet Ouvrage la Miſſion divine de JESUS-CHRIST établie ſur des fondemens inébranlables, qui ſont la ruine épouvantable du Peuple Juif, marquée de tous les traits les plus ſenſibles de la juſtice de Dieu, & deſignée poſitivement, & clairement par de nombreuſes Propheties de

Jeſus-Chriſt, leſquelles on ne ſauroit avec raiſon ſoupçonner d'avoir été compoſées depuis ce grand Evenement; Le témoignage unanime, conſtant, & invariable que les Apôtres ont rendu à la reſurrection de Jeſus-Chriſt; témoignage revêtu de toutes les marques naturelles de bonne foi, qu'il eſt poſſible de trouver en des témoins autentiques, & irreprochables; Les miracles nombreux, éclatans & de toutes les ſortes operez par Jeſus-Chriſt, & par ſes Diſciples; miracles avouez par les Juifs, & par les Païens (*) & d'un caractère au deſſus

(*) Mettons ici les paroles attribuées, à *Solon*, à *Thales*, & à *Anacharſis* au ſujet des miracles, en général, & raportées par M^r. *de Larrey* dans ſon Hiſtoire des ſept Sages Tom. I. pag. 281. 282. 283. „Il faut diſtinguer entre le merveilleux, & l'impoſſible, dit *Solon*, le premier demande beaucoup d'atention pour être cru, ou rejetté raiſonablement: on ne peut croire le ſecond que par une crédulité qui fait honte à la nature humaine. J'aime mieux reconnoître la Providence, & la toute puiſſance des Dieux que de nier des Hiſtoires tranſmiſes avec tant de ſoin à la Poſterité, & cette Providence, & cette toute puiſſance une fois reconuës rien ne nous paroîtra impoſſible que ce qui eſt contradictoire, car tout le reſte eſt poſſible aux Dieux. Je croi, dit *Thales*, que cet *Etre Incréé* qui a tiré tous les autres Etres du Néant, & qui eſt d'une Nature incomprehenſible, ... gouverne tout, & qu'a-

ſus de tout ſoupçon d'impoſture; La Religion de Jeſus-Chriſt revêtuë de toutes les marques de Divinité, ſublime dans ſes dogmes, pure dans ſes préceptes, trés conforme dans ſes promeſſes aux vrais beſoins de l'homme, celeſte dans ſon but, qui eſt de former une double union des hommes les uns avec les autres, & des hommes avec Dieu, afin de rendre les hommes raiſonnables & heureux; La maniere étonnante dont l'Evangile s'eſt établi ſur la terre, maniere fort opoſée à celle qu'on

» ſant ſur toutes ſes Créatures un Empire abſolu, » il leur peut commander tout ce qu'il lui plaît, » ſans qu'aucune oſe, ou puiſſe lui desobeir. Qui » envoie donc le vent, l'eau, & la pluie? dit » *Anacharſis*; Qui entretient par leur moïen, & » fertiliſe de certains Païs, & qui par le même » Miniſtere en inonde, & en detruit d'autres? » Qui, dis-je, les fait agir ainſi, ſi ce n'eſt Dieu, » qui les fait mouvoir comme des Inſtrumens » dont-il eſt le Maitre? Tous les Elemens depen- » dent de ſa Puiſſance, & ſecondent ſa volonté. » Les Arcs n'ont pas plus de docilité dans les mains » des Scythes, & la Lyre, ou le Lut dans celles » des Grecs, que toutes les *Cauſes Secondes* dans les » mains du Créateur. » C'eſt aler bien loin pour des Païens, dit-là deſſus M^r. de Larrey pag. 284, & je ne croi pas, ajoute-t-il, qu'on ſoit faché de voir par ces echantillons, juſqu'où la nature humaine a porté ſes vuës dans les ténèbres du Paganiſme.

a vûe dans l'établiſſement du Mahométiſme, & qui nous fait toucher au doigt la vertu, & le ſecours de la Divinité ; Les Efets tout celeſtes que l'Evangile produiſoit dans les eſprits & dans les cœurs de ceux qui devenoient Chrétiens : Enfin cet acompliſſement juſte, exact, & naturel de tant de Propheties du Vieux Teſtament ; acompliſſement qu'il eſt impoſſible de trouver ailleurs que dans l'Evangile. Ces preuves ſont ſolides, claires, & plus que ſufiſantes pour établir la Miſſion divine de Jeſus-Chriſt, & pour confondre l'injuſte & opiniatre incredulité de la Nation Juive. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet que nous regardons la ruine entiere & irreparable de leur Republique par le Miniſtère de *Tite* ce fameux Général Romain, comme une juſte, & éclatante punition du crime atroce que cette Nation avoit commis en crucifiant le Meſſie, & comme une peine de l'invincible opiniatreté avec laquelle ce Peuple continuoit à rejetter cet Envoïé de Dieu.

Il eſt vrai que la Miſſion divine de Jeſus-Chriſt n'a pas toûjours été fondée ſur un même dégré d'evidence. Mais lorſqu'il y en avoit le moins, il y en avoit pour-

pourtant assez, pour persuader toutes les personnes raisonnables, que Jesus étoit le Messie promis. Mais les Juifs se sont moquez de cette évidence quelque grande qu'elle devînt de jour en jour, & plus l'évidence a augmenté, plus les Juifs se sont roidis contre Jesus; devenus semblables à des oiseaux de nuit, ils ont fui la lumiere, à mesure qu'elle a éclaté dans l'Univers; ils se sont tournez de tous les côtez imaginables pour décrier la verité, & pour la combatre.

Transportons nous au tems auquel Jesus-Christ, exerceoit son Ministère. Qu'est ce qui obligeoit les Juifs de ce tems là à le reconnoître pour le Messie? Huit choses, sa doctrine, sa vie, ses miracles, le tems auquel il vivoit, le Lieu où il étoit né, sa Tribu, sa Famille, sa Mere. Voici à peu près les reflexions que pouvoient faire les personnes sensées.

JESUS est un nouveau Docteur qui parcourt infatigablement les Villes & les Bourgs de la Judée. Voulez vous connoître ce Docteur? Ecoutez le avec atention, & sans préjugé, vous verrez en lui un homme simple, & familier dans sa maniere d'instruire; mais qu'il est sublime dans ce qu'il dit! Si vous le compa-

rez avec tous nos autres Docteurs Juifs, vous y verrez une extrême diference, & vous ſentirez plus vivement combien Jeſus eſt digne de veneration. Ceux là corrompent la Morale par leurs interpretations fauſſes, relachées, pernicieuſes, & Jeſus la rétablit dans toute ſa pureté; Ceux là font leur capital du Culte exterieur & ceremoniel, & des menuës pratiques de la devotion, c'eſt ce qu'ils preſſent le plus; Mais Jeſus preſſe, ſur toutes choſes, l'atachement exact & ſincere aux régles de la vertu, & la pureté des ſentimens du cœur. Alez plus avant, & comparez Jeſus à tous les Docteurs que la Nation ait eus depuis ſon élection, vous n'en trouverez point qui aïent ſi bien fait connoître la nature adorable, les droits ſacrez, & les admirables deſſeins de Dieu. Jamais homme n'avoit ſi bien developé aux hommes toute l'étenduë de leurs devoirs envers Dieu, envers leurs ſemblables, & envers eux mêmes. Jamais on n'avoit propoſé avec tant d'évidence les motifs les plus raiſonnables & les plus forts pour porter l'homme à la vertu.

La vie de Jeſus n'eſt pas moins admirable que ſa Doctrine. Il n'eſt pas comme la plûpart de nos Docteurs qui parlent bien,

bien, &qui vivent mal, qui detruiſent par leurs actions, ce qu'ils ſemblent vouloir établir par leurs maximes. Jeſus vit comme il parle, toute ſa conduite eſt un fidelle & charmant tableau de ſa doctrine pure & celeſte. S'il montre aux autres la vertu, il eſt le premier à la ſuivre; s'il preſſe, fortement l'humilité, jamais homme n'a poſſedé dans un degré ſi ſublime cette aimable & precieuſe vertu; Vous ne decouvrez enlui aucune ombre d'orgueil. Quelque profond que ſoit ſon ſavoir, quelque extraordinaires que ſoient ſes dons, il s'abaiſſe néanmoins avec une complaiſance admirable juſques à la portée des plus idiots, & des plus ſimples, pour leur inculquer les inſtructions qui peuvent les rendre ſages & heureux. S'il recomande à ſes Diſciples d'être charitables, & d'avoir à cœur le ſalut des hommes, vous le voïez le premier occupé à guerir toutes ſortes de maladies, à inſtruire les ignorans, à conſoler les afligez, à donner de bons conſeils à ceux qui en manquent, à reprendre ceux qui péchent, à ramener ceux qui s'egarent, à ſauver ceux qui périſſent. Voilà ce qui l'ocupe journellement ſans le rebuter jamais. S'il exhorte les hommes au desintereſſement, en verrez vous jamais un plus desintereſſé que

lui? Il s'oublie lui même pour ne s'occuper qu'a procurer l'avantage des autres. S'il defend à ſes Diſciples de rien faire, ni de rien omettre au préjudice de leur conſcience, par flaterie, ou par la crainte des hommes, il obſerve conſtamment cette regle ſi juſte, & ſi dificile à même tems. Vous ne le voïez jamais trahir la verité, aplaudir au menſenge, ni biaiſer par flaterie, ou par crainte en preſence de ceux qui ont le pouvoir en main. En un mot, Jeſus prêche ſa Doctrine pure & celeſte, autant par ſa vie, que par ſes diſcours. Il faut que ce ſoit un Docteur extraordinaire, & un grand Prophete qui nous eſt donné de Dieu.

Mais cet homme extraordinaire ſe dit le Meſſie promis à la Nation? Cela eſt fort étonnant. La ſimplicité de ſon exterieur ne s'acorde point avec l'idée brillante que nous avons du Meſſie. Mais ſeroit il poſſible qu'un homme qui porte dans ſa doctrine, & dans ſa vie les caractères les plus ſublimes de grand Prophete fût néanmoins un Impoſteur? D'ailleurs ne pourroit il pas être que nous nous fuſſions trompez groſſierement dans l'idée que nous avons conçue de l'exterieur du Meſſie promis?

Mais

Mais quoi! Jeſus ne veut point que nous l'en croïons ſur ſa parole. Il fait des choſes ſurnaturelles pour nous convaincre de ce qu'il dit; il confirme ſa Miſſion par des miracles; Il en fait un très grand nombre, & de pluſieurs ſortes. Il guerit miraculeuſement des maladies inveterées, il donne la vuë à des aveugles, il fait entendre des ſourds, il fait parler des muets, il calme des tempêtes par ſa ſeule parole, il chaſſe les Demons du corps de ceux qui en ſont poſſedez, il donne la vie aux morts. Toute la nature lui obeït comme à ſon Souverain Maître. Il fait des miracles, non dans un ſeul endroit, mais par tout où il ſe trouve, en Judée en Samarie, en Galilée, dans la Traconite; il en fait en particulier & en public; il en fait en préſence de ceux qui brulent d'envie de noircir ſa conduite, & de le faire paſſer pour un Impoſteur. Seroit-il poſſible qu'un homme d'un caractère ſi divin fût néanmoins un Impoſteur? Non, cela ne ſe peut. Quand le Demon auroit le pouvoir de faire operer des miracles, ſeroit-il ſi imprudent que d'en faire operer pour confirmer une Doctrine qui detruit de fonds en comble ſon Empire, & ſon autorité?

Telle eſt la Doctrine de Jeſus, Elle tend viſiblement à glorifier Dieu, & à rendre les hommes ſages, & ſolidement heureux. Mais il eſt certain que les Miracles de Jeſus ſurpaſſent les forces des hommes, & des Demons. Ils ne peuvent donc partir que de la vertu toute puiſſante de Dieu, & il eſt impoſſible que Dieu faſſe des miracles pour favoriſer un Impoſteur

Jeſus eſt donc veritablement le Meſſie tant de fois promis à la Nation. Le Meſſie doit nous inſtruire de toutes choſes, & qui peut mieux nous inſtruire que Jeſus le fait? Le Meſſie doit faire des Miracles, & Jeſus en fait tout autant qu'il nous en faut, pour nous perſuader entierement de ſa Miſſion. C'eſt dans ce Siecle que le Meſſie doit venir, ſuivant les Oracles de *Jacob*, de *Daniel*, & d'*Aggée*. Le Meſſie doit ſortir de la Tribu de Juda, & *Joſeph* le Charpentier & *Marie* ſont de cette Tribu. Le Meſſie doit décendre de la famille de *David*; & il eſt clair que Jeſus eſt de cette illuſtre Maiſon. Le Meſſie doit naître d'une *Vierge*; & Joſeph & Marie nous proteſtent qu'Elle n'avoit point conu d'homme, quand elle eſt devenuë Mere de Jeſus

ſus. Le Meſſie doit venir au monde à Bethléem, & ſi nous conſultons Marie, & Joſeph, il nous aſſurent que Jeſus eſt né dans ce Bourg.

Il eſt vrai que Jeſus n'a rien que de commun, & de ſimple dans ſon exterieur, mais cela même n'auroit il pas été prédit par les Prophètes, & ne ſeroit ce pas de lui qu'Eſaïe a parlé dans le Chapitre 53. de ſes Revelations? Voudrions nous un plus grand nombre de preuves, la delivrance de nos enemis, l'acompliſſement d'autres Propheties? Mais aïons patience; les Propheties ne peuvent pas s'acomplir toutes à la fois, & peut être que nous n'en comprenons pas encore bien le ſens, l'evenement nous les fera mieux entendre.

Ce ſont là, à peu près, les Sages reflexions que devoient faire les Juifs qui vivoient dans le tems que Jeſus-Chriſt exerçoit ſon Miniſtère; mais peu de Juifs les firent ces ſalutaires reflexions, & peu de Juifs embraſſerent alors la Religion Chrétienne.

Mais, dira-t-on aujourd'hui, s'il eſt vrai que Jeſus étoit efectivement ce Meſſie tant de fois promis à la Nation Juive, qu'il ait fait au milieu d'elle des miracles

en ſi grand nombre, ſi éclatans, & de tant de ſortes, & qu'il ait été revêtu de tous les caractères du Meſſie promis, comment eſt il poſſible que cette Nation qui n'etoit point ſtupide, ni enſorcelée, qui avoit entre ſes mains toutes les promeſſes, & toutes les prédictions qui regardoient ce Meſſie, comment eſt il poſſible qu'elle ne ſe ſoit pas renduë à tant de Miracles, & à tous ces caractères du Meſſie promis, ſi Jeſus-Chriſt en a été réellement revêtu ?

Cette dificulté éblouiſſante vient dans l'eſprit de bien des gens ; elle embaraſſe les uns, elle ébranle la foi des autres plus qu'on ne le croit, il eſt très néceſſaire de la reſoudre entierement, en mettant dans tout leur jour les Sources de l'Incrédulité de la Nation Juive; mais pour faire mieux ſentir ce que nous avons à dire là deſſus, il faudra auparavant donner une idée du Schiſme, & des Sectes qui dechiroient l'Egliſe Judaïque, dans le tems de Jeſus-Chriſt, & dont quelques unes ſubſiſtent encore.

CHA-

CHAPITRE II.

Contenant un Abregé de l'Hiſtoire du Schiſme, & des Sectes de l'Egliſe Judaïque.

ARTICLE I.

Abregé de l'Hiſtoire, & de la Religion des Samaritains.

DAns le Siecle auquel Jeſus-Chriſt exerçoit ſon Miniſtère la diviſion, & le trouble regnoient cruellement dans l'Egliſe Judaïque. Cette Egliſe étoit diviſée en deux Partis généraux, ſavoir, I°. Les Juifs proprement ainſi nommez. II°. Les Samaritains ou Schiſmatiques. Chacun de ces deux partis étoit partagé en pluſieurs Sectes. Commençons par les Samaritains.

Les Samaritains ont eu pour fondateur & premier Chef de leur Parti *Jeroboam* lequel environ 975. ans avant la naiſſance du Sauveur, ſuivant l'Ere vulgaire, ſe mit à la tête des dix Tribus rebelles (a), & fut reconu pour leur Roi

(a) 1. *Rois ch.* 12.

Roi. Les Samaritains d'aujourdhui ne conviennent pourtant point de cette origine ; ils remontent juſqu'à *Joſué*, & ſoutiennent que ce fut lui qui bâtit le Temple de Garizim. Mais leur opinion eſt abſolument fauſſe, étant contraire à l'Hiſtoire Sainte. Jamais deux Partis ne ſe ſont haïs plus cruellement que le faiſoient les Juifs, & les Samaritains, particulierement du tems de Jeſus-Chriſt, ils ſe traitoient reciproquement en ennemis jurez, temoin ce que la Samaritaine (a) repondit à Jeſus-Chriſt qui lui demandoit de l'eau à boire ; *Comment toi qui es Juif*, lui dit-elle, *me demandes tu à boire, à moi qui ſuis une femme Samaritaine, car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains ?* D'où venoit cette haine ſi violente & implacable ? Voici cinq ſujets principaux qui l'avoient fait naître, entretenuë, & augmentée.

I°. *Jeroboam* s'etant mis à la tête des dix Tribus mécontentes, & aiant fondé un nouveau Roïaume qui fut apellé le Roïaume d'*Iſraël*, altera par une politique dannable le culte divin, fit faire deux Veaux d'or, plaça l'un à *Bethel*, & l'autre à *Dan* pour être des objets de devotion. Ce

(a) *Jean 4. V. 9.*

Ce fut là l'origine de la haine des Juifs contre les Samaritains. Cependant Dieu n'abandonna point (a) ces Schiſmatiques, il leur envoïa de tems en tems des Prophêtes, & même des Propêhtes fort diſtinguez, *Elie*, & *Eliſée* vêcurent toujours dans le Roïaume d'Iſraël; & quoique ſous le regne de l'impie *Achab* la corruption eût ſi fort inondé ce Roïaume, qu'Elie s'imaginoit être reſté le ſeul homme de bien de tout ce Païs là, il y avoit neanmoins un nombre conſiderable de perſonnes dont Dieu aprouvoit la conduite (b).

2°. Voici un nouveau Sujet de haine. Après que les dix Tribus eurent été menées captives dans les plaines de la *Caldée* par *Salmanazar*. 254. ans depuis leur ſeparation des deux autres Tribus, ce Prince envoïa dans la Terre Sainte (c) une troupe d'Etrangers nommez *Cuthéens* pour repeupler le Païs des dix Tribus. La plûpart de ces Cuthéens aïant été devorez par des Lions, parcequ'ils n'adoroient pas le vrai Dieu, & qu'ils avoient aporté leurs idoles dans la Terre Sainte, ceux

(a) *Oſée* 11. ℣. 8. 9. (b) 1. *Rois* 19. ℣. 18. (c) 2. *Rois* 17.

ceux d'entre eux qui reſtoient demanderent un Prêtre Juif pour les inſtruire; *Aſſaradon* petit fils de *Salmanazar* leur en envoïa un avec une nouvelle colonie de *Cuthéens* pour remplacer ceux que les Lions avoient devorez. Ces *Cuthéens* ſe mêlérent avec les Iſraëlites qui étoient reſtez des dix Tribus dans ce Roïaume détruit, & par cette union il ſe forma dans le Païs une Religion bizarre, compoſée de Judaïſme, & de Paganiſme. Cette introduction d'Etrangers dans l'Alliance, & ce mélange criminel de Religions augmenterent beaucoup la haine des Juifs contre les Samaritains.

3°. Le Schiſme & l'animoſité prirent de nouvelles racines au retour de la captivité de Babilone. *Nehemie* reconut (a) que les Juifs n'avoient pas de plus cruels enemis que ces faux-freres. Les Samaritains jaloux de voir rebâtir le Temple de Jeruſalem, mirent tout en œuvre pour faire échouer ce religieux deſſein; ils calomnierent les entrepreneurs, & s'efforcerent de ſurprendre *Nehemie*, ou de le perdre dans l'eſprit du Peuple Juif, qui ne mettoit déja que trop foiblement la main à l'œuvre.

4°. La

(a) *Nehem. 4. & 6.*

4°. La Diviſion & la haine empirerent d'une maniere plus éclatante ſous l'Empire d'Alexandre le Grand, environ 330. ans avant la naiſſance du Sauveur. *Manaſsès* frere de *Jaddus* Pontife des Juifs avoit épouſé une etrangere fille de *Sannaballat* Gouverneur de Samarie. Ce mariage étoit contraire aux Loix Moſaïques; on voulut l'obliger à repudier cette femme; mais il n'en voulut rien faire. On lui interdit l'entrée du Temple; & lui de depit ſe retire auprès de ſon beau-pere; Là il forme le deſſein de bâtir un Temple ſur le *Garizim*, il en demande la permiſſion à *Alexandre*, & il l'obtient. Un grand nombre de Levites, & de Seculiers coupables de la même faute que *Manaſsès*, & d'autres qu'on chagrinoit à Jeruſalem ſe retirerent auprès de lui; le Païs de Samarie devint la retraite des rebelles. Ce grand nombre de transfuges qui ſe deroboient par cette voïe à la rigueur des Loix, & ce Temple élevé contre le Temple de Jeruſalem, augmenterent horriblement la haine des Juifs, qui n'étoit déja que trop violente.

5°. Enfin, 7. ans après la naiſſance du Sauveur, les Samaritains firent une action infame qui porta la haine des Juifs

Juifs juſques au comble. Ils ſe gliſſerent dans le Temple de Jeruſalem la veille de Pâque ; & y ſemerent des os de mort, afin de profaner cette Sainte Maiſon, & de troubler la devotion de cette Fête ſolennelle. On peut s'imaginer de quel œil les Juifs regarderent cet atentat. Après tout ce que nous venons de dire, il ne faut pas être étonné que la Samaritaine trouve etrange que Jeſus lui demande de l'eau, & qu'il veuille s'entretenir familierement avec elle.

Depuis la venuë de JESUS-CHRIST, les Samaritains ont beaucoup foufert en divers tems. Il y en a encore aujourdhui au *Caire*, à *Damas*, à *Gaza*, & principalement à *Sichem*. Voici en peu des mots la Confeſſion de Foi de ces Schiſmatiques (a).

1°. Ils prétendent être ſortis de *Joſeph* par *Ephraim*.

2°. Ils croïent en *Dieu*, à *Moïſe*, & à la montagne de *Garizim*. Les Juifs, diſent ils, mettent leur confiance en d'autres ; mais nous ne faiſons rien que ce qui eſt expreſſement ordonné dans la Loi, par

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 2. ch. 3. & 4. & Liv. 7. ch. 25.*

par le Seigneur qui s'eſt ſervi du miniſtère de Moïſe. En efet, ils ne reçoivent, & ils n'ont jamais reçû pour la Regle de leur Foi que les Cinq Livres de Moïſe; ils rejetent tous les autres Livres du Vieux Teſtament, & toutes les Traditions des Juifs.

3°. Ils ſe vantent d'avoir conſervé les caractères Hebreux dont Dieu ſe ſervit pour donner ſa Loi; au lieu que les Juifs n'ont, diſent-ils, qu'une Ecriture d'*Eſdras* maudite à perpetuité.

4°. Ils maudiſſent *Eſdras* comme un Impoſteur qui a abandonné les caractères Hebreux, pour en ſubſtituer d'autres (*). & qui, diſent-ils, a donné du credit à quantité de Livres ſupoſez pour maintenir la poſterité de David.

5°. Ils ne diferent jamais la Circonciſion au delà du huitieme jour, au lieu que les Juifs la renvoient quelque fois.

6°. Ils n'epouſent point leur niece: & ne

(*) Joſ. *Scaliger*, Sam. *Bochart*, Louis *Cappel*, Mr. *Jean le Clerc*, & pluſieurs autres grands hommes croïent que les Juifs, pendant qu'ils étoient captifs en *Babilone* ſubſtituerent aux anciens caractères de leur Langue qui étoit la Phenicienne, les caractères de la langue des Aſſiriens.

& ne prennent pas plus d'une femme, au lieu que les Juifs font l'un & l'autre.

7°. Ils ſont obligez de ſe laver le matin, lorſqu'ils ont couché avec leur femme, ou qu'ils ſont tombez la nuit dans quelque impureté; & tous les vaiſſeaux qui peuvent être ſouillez, le deviennent, s'il les touchent avant que de s'être lavez.

8. Ils obſervent le Sabat dans toute la rigueur que la Loi de Moïſe ordonne, ils ne couchent point cette nuit là avec leurs femmes, ils n'alument point de feu ce jour là; ils ne ſortent point du lieu où ce jour là les trouve, que pour aler à la Sinagogue dans laquelle ils liſent la Loi, & chantent les louanges de Dieu. Les Juifs ne ſont pas ſi ſcrupuleux ſur le Sabat.

9°. A l'egard des Fêtes ſolennelles, ils tiennent la *Pâque* pour la premiere de toutes. Ils celebrent pendant 7. jours la Fête de la *Moiſſon*. Ils ſolenniſent celle de *l'Expiation* le 10e. jour du 7e. mois, paſſant les 24. heures du jour à prier Dieu, à lire, & à chanter, ſans rien manger durant ce tems là; tous jeûnent ce jour là, excepté les enfans qui ſont à la mammelle, au lieu que les Juifs en exemp-

emptent ceux qui ſont au deſſous de 7. ans. Le 15. du mois ils celebrent la Fête des *Tabernacles*.

10°. Ils ne ſacrifient point ailleurs que ſur la montagne de Garizim, ſuivant leur ancienne coûtume.

11°. Ils croient que tous leurs Pontifes décendent de *Phinée*; ils en ont un catalogue, & une Succeſſion bien ſuivie.

12°. Leur Pontife qui fait ſa reſidence ordinaire à *Sichem*, aujourd'hui nommée *Naplouſe* ſituée au pié du Garizim, indique de là toutes les Fêtes à tous les Samaritains de la diſperſion.

Du reſte, les Samaritains ſont fort ignorans; Ceux de Sichem dans le Siecle paſſé ſavoient ſi peu la Carte de l'Europe qu'ils croioient que les Juifs d'Angleterre étoient des Samaritains comme eux, & dans une Lettre qu'ils leur ecrivirent ils prenoient l'Angleterre pour une Ville (a).

La Diviſion penetra chez les anciens Samaritains; *S. Epiphane* fait mention de 4. Sectes; mais elles ſont ſi peu conuës, & ont ſi peu de raport avec nôtre ſujet que nous n'en dirons rien. Conſiderons

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 7. ch. 25.*

rons maintenant celles des Juifs, elles meritent nôtre atention.

ARTICLE II

Deſcription abregée des Sectes des Juifs. Les Phariſiens. Les Saducéens. Les Herodiens. La Secte de Judas Gaulonite.

JOſeph nous aprend (*) que dans ſon Siecle, les Juifs étoient diviſez en 4. Sectes. Savoir, les *Phariſiens*, les *Saducéens*, les *Eſſeniens*, & les partiſans de *Judas Galiléen*, Secte toute nouvelle alors, & qui, ſelon cet Hiſtorien Juif, contribua beaucoup à la perte de la Nation. Les Evangeliſtes font mention des Phariſiens, des Saducéens, & des Herodiens que Joſeph a paſſez ſous ſilence, & ne parlent point des Eſſeniens, ni de la Secte de Judas de Galilée.

Les Phariſiens, les Saducéens, & les Herodiens étoient ennemis declarez de Jeſus-Chriſt, les Sectateurs de Judas combatoient auſſi l'Evangile par leurs principes;

(*) *Hiſt. des Juifs Liv. 18. ch. 2. Guer. des Juifs Liv. 2. ch. 12.*

cipes; Pour les Eſſeniens, nous ne ſavons pas qu'ils ſe ſoient declarez contre le Sauveur.

Les Phariſiens ſont aujourd'hui la Secte la plus nombreuſe, & la plus puiſſante parmi les Juifs; Celle des Sadducéens n'eſt point encore éteinte; celle des Eſſeniens ne ſubſiſte plus; celle de Judas ne dura pas long tems, celle des Herodiens dura encore moins. Il y a une autre Secte de Juifs; on les nomme *Caraïtes*; l'illuſtre Monſr. *Baſnage* croit qu'ils ſont les Succeſſeurs des anciens *Scribes* ou Docteurs de la Loi deſquels il eſt ſi ſouvent parlé dans l'Evangile.

I. LES PHARISIENS étoient autre fois une Secte fort diſtinguée, fort nombreuſe, auſtére, fort ſainte en aparence, redoutable aux Souverains, vénérable aux femmes, & au Peuple qui leur donnoient liberalement les titres de *Sages* par excellence, & de *Rabbi*.

Les Savans ne s'acordent pas ſur la ſignification du mot de Phariſien. Les uns croient que ce mot veut dire *Separé*, les Phariſiens aïant pris ce nom, parcequils ſe ſeparoient de la multitude, par leurs auſteritez. D'autres diſent que ce mot

mot vient de *Paras* (a) qui veut dire *récompenſe*, étant ainſi nommez à cauſe qu'ils ſoutenoient aux Saducéens qu'il y a après la mort une recompenſe pour les gens de bien.

On n'eſt pas mieux d'acord ſur l'origine de cette Secte, & ſur le tems auquel elle a commencé de paroître. La tradition commune leur donne pour Pere un Docteur nommé *Hillel* qui vivoit peut être du tems de *Jonathas* Pontife des Juifs, environ 150. ans avant la naiſſance du Fils de Dieu.

Il y avoit dans cette Secte des Sacrificateurs, & des Docteurs de la Loi, mais les Laïques en faiſoient le plus grand nombre; & le Phariſaïſme n'étoit point une eſpece de charge dans l'Egliſe, comme on ſe l'eſt imaginé.

Elle fut afoiblie par la ruine de la Nation, mais elle n'a pas laiſſé de ſubſiſter toujours, & la plûpart des Docteurs Juifs d'aujourd'hui ſont Phariſiens, auſſi bien que la plûpart des Juifs Laïques; mais les Phariſiens modernes ſont moins rigides que les anciens, & rejettent une partie des devotions qui étoint particulieres

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 2. ch. 20. Art. 2.*

lieres à cette Secte. Voici la Religion des anciens Pharisiens,

1°. Ils soutenoient (a) qu'outre la *Loi* que Dieu avoit donnée aux Israëlites par *Moïse*, & qui avoit été mise par ecrit, Dieu avoit confié verbalement à ce grand Legislateur un grand nombre de Ceremonies, de rites, d'observances, & de doctrines que Moïse avoit fait passer à la posterité sans les écrire; ils nommoient les personnes par la bouche desquelles ces Traditions avoient fidèlement passé, & ils donnoient à ces Traditions (b) la même autorité qu'à la Loi écrite. Cet entêtement des Traditions, lesquelles ils nommoient la *Loi orale*, a passé des anciens Pharisiens, aux Pharisiens modernes; ils soutiennent que quiconque rejette la *Loi orale* est un Apostat, & qu'il merite la mort sans forme de procès, & ils haïssent mortellement les *Caraïtes*, parce que ceux-ci rejettent absolument ces Traditions.

2°. Ils croioient (c) que l'ame des justes passe d'un corps à l'autre, & que cel-

(a) *Joseph Hist. des Juifs Liv. 13. ch. 18.* (b) *Matth. 15.* (c) *Joseph Guer. des Juifs Liv. 2. chap. 12.*

le des mechans va ſoufrir des tourmens éternels ; c'eſt peut-être ce qui faiſoit dire aux troupes (a) que Jeſus-Chriſt étoit Elie, ou Jeremie, ou quelque autre Prophête. Les Phariſiens modernes croient auſſi la tranſmigration des ames.

3°. Ils diſoient que le Jugement que Dieu prononcera au dernier jour ſera fondé ſur le nombre des bonnes, & des mauvaiſes œuvres qu'on aura faites.

4.° Ils répreſentoient la Loi Morale comme fort aiſée à acomplir ; il eſt vrai qu'ils l'expliquoient d'une maniere fort relachée.

5°. Sur la grace de Dieu (b) ils diſoient que Dieu a laiſſé à l'homme la liberté de faire le bien, & le mal, mais que Dieu aide l'homme à faire le bien ; au lieu que les Saducéens rendoient les hommes tellement maitres de leurs actions, qu'ils nioient tout concours de Dieu, & ne lui laiſſoient que le ſoin de diſtribuer en cette vie les recompenſes & les peines. Les Phariſiens modernes ſuivent ſur cela la Doctrine des anciens Phariſiens.

6°. Ils

(a) *Matth.* 16. ℣. 14. voiez auſſi *Jean* 9. ℣. 1. 2. 3. (b) *Joſeph Hiſt. des Juifs Liv.* 18. *chap.* 2.

6°. Ils avoient un atachement fort ſcrupuleux pour les ſacrifices, & les Ceremonies, & en rélevoient extremement l'excellence.

7°. Ils condannoient ſeverement le Luxe.

8°. Ils témoignoient un grand zele pour faire des Proſelites.

A l'égard de leurs auſteritez, & de leur hipocriſie, nous en parlerons dans le chapitre ſuivant.

II. LES SADUCÉENS commencerent à paroitre environ 240. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt pendant que *Onias* étoit Pontife à Jeruſalem. Voici ce qu'on raconte de l'origine de cette Secte (a).

Un Docteur nommé *Antigonus* qui vivoit 240. ans avant Jeſus-Chriſt diſoit à ſes Diſciples; *Ne ſoiez point comme des eſclaves qui obeiſſent à leurs maitres par la vuë de la recompenſe, obeiſſez ſans eſperer aucun fruit de vos travaux.* Un des Diſciples d'Antigonus nommé *Tſadoc* ne pouvant goûter cette Théologie miſtique, ni auſſi abandonner tout à fait ſon Maitre donna un ſens empoiſonné à cette maxi-

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 2. ch. 6. & 7.*

me, & conclut quil n'y avoit ni récompenſes ni peines après la mort. Il devint le Patriarche des *Saducéens* qui tirerent de lui le nom de leur Secte, & cette pernicieuſe Doctrine.

L'Egliſe Judaïque ne les condanna pourtant point, & ils furent puiſſans juſqu'à le ruine de Jeruſalem. Les perſonnes de qualité entroient en foule, & avec plaiſir dans ce parti là, qui eut ſouvent pour Chefs des Pontifes, avant, & après la venuë du Sauveur, tels furent *Hircan*, *Ariſtobule*, *Alexandre*, *Caïphe* qui condanna Jeſus-Chriſt, *Ananus* Pontife cruel & farouche qui fit mourir S. Jacques. Cette Secte fut extrèmement afoiblie par la ruine de Jeruſalem, mais elle ne s'éteignit pas, & on voit encore des Saducéens en Afrique; il eſt vrai qu'ils ſont en très petit nombre, & ils ſont devenus ſi mépriſables qu'on ne les tolere plus, preſque en nul endroit. Les autres Juifs leur ont donné le titre d'*Epicuriens* par excellence, & celui d'*Heretiques*; ce n'eſt pas ſans raiſon; voici leurs ſentimens.

1°. Pluſieurs ſavans (*) leur atribuent d'avoir

(*) Quoique pluſieurs Peres de l'Egliſe,

d'avoir cru que le Pentateuque, en quoi consistent les 5. Livres Moïse étoit l'unique fondement de la Religion, & la seule Regle de la Foi, & que ce que Moïse n'avoit point enseigné ne devoit point être cru nécessairement pour être sauvé, c'est-a-dire, pour être heureux en cette vie.

2°. Ils rejettoient absolument la Loi non écrite, & toutes les Traditions dont les Pharisiens avoient fait une partie essentielle de la Religion.

3°. Ils nioient absolument le Destin, comme dit Joseph (a), c'est-à-dire, le concours de Dieu dans les actions humaines, comme nous l'avons deja dit.

4°. Ils soutenoient que tout est corporel, excepté Dieu; ainsi ils nioient (b) quil y ait des Anges, que l'ame soit distincte du corps & immortelle, qu'il y ait

& plusieurs savans modernes aient attribué cette erreur aux Saducéens, cependant ni Jesus-Christ, ni ses Apôtres, ni Joseph ne les en ont jamais acusez, Et même cet Historien raporte (*Hist. des Juifs Liv. 13. chap. 18.*) *qu'ils recevoient ce qui est ecrit* τὰ γεγραμμένα. vid. *Joan. Cler.* Hist. Eccl. Prolog. Sect. 1. cap. 3. *Bayle* Dict. Hist. à l'Art *Saducéens*.

(a) *Joseph Guer. des Juifs Liv. 2. chap. 12.*

(b) *Act. 23. N. 8.*

des recompenſes, & des peines après la mort, & ils regardoient la reſurrection comme une choſe impoſſible.

5°. Ils diſoient que la Poligamie eſt defendue dans la Loi, ſentiment dont les Phariſiens ou Thalmudiſtes leur font un crime, car ceux-ci ſont de grands partiſans de la pluralité des femmes, ſoutenant qu'il eſt permis d'en avoir juſqu'à Cent, pourvû qu'on leur donne des marques de l'amour conjugal, ſelon qu'il apartient à chacune.

6°. A l'egard de leurs mœurs, Joſeph en fait un portrait fort vilain (a) en peu de mots. *Autant que les Phariſiens*, dit-il, *ſont ſociables, & vivent en amitié les uns avec les autres, autant les Saducéens ſont d'une humeur ſi farouche, qu'ils ne vivent pas moins rudement entre eux qu'ils feroient avec des étrangers.*

III. LES HERODIENS ſont peu conus. Joſeph n'en fait aucune mention; peut-être a-t-il voulu paſſer ſous ſilence une Secte qui avoit apliqué à un des Herodes les Oracles touchant le Meſſie par leſquels cet Hiſtorien Courtiſan flatoit l'Empereur Veſpaſien. Les Herodiens

(a) *Joſeph, Ibid.*

diens ne nous ſont conus que par deux endroits de l'Hiſtoire Evangelique. Dans l'un (a) ils paroiſſent s'être unis avec les Phariſiens pour faire à JESUS-CHRIST, cette queſtion delicate & embaraſſante: *Eſt-il permis de paier le tribut à Ceſar, ou non?* Et dans l'autre (b) Jeſus-Chriſt, avertit ſes Diſciples de *ſe donner garde du Levain d'Herode*, ou des Herodiens.

Les Savans ſont partagez (c) au ſujet de cette Secte. Les uns diſent que c'étoient certains Juifs qui ſoutenoient qu'Herode Ier. du nom, avoit été le Meſſie, parceque c'étoit un grand Prince, que ſa magnificence avoit éclaté en toutes ocaſions, qu'il avoit été Roi de toute la Judée, que ſon ambition avoit été ſans bornes, & que ſes flateurs avoient pu repandre ce bruit pour lui faire leur cour.

D'autres conjecturent avec plus de vraiſemblance qu'il s'agit d'un de ſes fils, *Herode Antipas* Tetrarque de Galilée, qui enleva *Herodias* à ſon frere *Philipe*, fit trancher la tête à *Jean Baptiſte*, & à

(a) *Matth. ch.* 22. *V.* 16. (b) *Marc. ch.* 8. *V.* 15.

(c) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv.* 2. *ch.* 14.

qui *Pilat*
effet, ce
renferme
bruloit d'
qu'en pu
rouloit c
temoin
pour arr
conſpira
gueil, q
& Min
gler pe
ſes co
Juifs d
en tou
ſembla
rent en
que & c
me un
dans l'
cette o
ambiti
parven
Caligul
exil pe
vons

(*

Prelim.

Patriarches des Anabaptiſtes empoiſonant une doctrine qu'ils avoient luë dans un Livre, De *Libertate Chriſtiana*, que Luther avoit publié l'an 1520. dans lequel on liſoit ces paroles : *L'homme Chrétien eſt le maître de toutes choſes, & n'eſt ſoumis à perſonne*, leſquelles paroles Luther prenoit dans un fort bon ſens ; ces trois Seditieux prirent de là ocaſion d'enſeigner aux Peuples : Que la puiſſance des Princes eſt une uſurpation, & que les hommes ſous l'Evangile doivent jouir d'une pleine liberté, *Munzer* le plus hardi des trois exhortoit hautement les Peuples à reſiſter aux Magiſtrats, & à contraindre les Souverains à ſe defaire de leur autorité. Ce nouvel Evangile plut ſi fort aux Païſans d'Alemagne qui trouvoient trop rude le joug de leurs maîtres, qu'ils ſe ſouleverent en mille lieux, & qu'ils commirent une infinité de deſordres. Voilà un portrait qui ne repréſente pas mal la Secte de Judas dont nous venons de parler.

AR-

ARTICLE III.

Les Eſſeniens.

LES ESSENIENS (a) étoient une Secte de Juifs qui faiſoient profeſſion de ſe diſtinguer de la multitude par de grandes auſteritez, & par une Sainteté exemplaire. On ne ſait bas bien ni l'origine de leur nom, ni le tems auquel ils s'etablirent. L'Hiſtoire des Macabées, ni l'Evangile, ni les Thalmudiſtes n'en font aucune mention. Joſeph, & Philon (b) ſont les ſeuls Auteurs Juifs qui nous les faſſent conoître. Cette Secte étoit deja établie (c) ſous le Pontificat de Jonathas un des Freres Macabées environ 150. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Il n'eſt pas étonnant que l'Evangile ne parle point de ces Solitaires; Le plus grand nombre d'entre eux ſe tenoient en Egipte, & ceux qui étoient dans la Judée ne voulant point ſe confondre avec les autres Juifs, ni même avec les Phariſiens, par ce qu'ils ſe croioient plus ſaints qu'eux, ne ſortoient point de leurs

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 2. chap. 12.*
(b) *Philo in Libr. Omnem probum eſſe liberum.*
(c) *Voiez Joſeph Hiſt. des Juifs Liv. 13. ch. 9.*

leurs retraites pour aller disputer contre Jesus-Christ.

Ils vivoient en Communauté, comme font les Religieux, aïant tous renoncé à la proprieté de leurs biens, observant religieusement le Celibat, croiant la Societé des femmes plus propre à refroidir la devotion, qu'a l'augmenter, aiant d'ailleurs fort mauvaise opinion de la fidelité de ce Sexe. Ils ne vouloient pas plus de valets que de femmes, par ce qu'ils soutenoient que cette distinction entre les hommes est contraire aux Loix de la nature. Ils se regardoient tous comme freres, & on voioit parmi eux un grand air de charité reciproque, paroissant être fort unis, & s'aimer cordialement les uns les autres. Ils condannoient severement le luxe des tables, poussoient la frugalité fort loin, ne mangeant la plûpart du tems que des herbes, & aïant chacun dans le Refectoire sa portion reglée. Leur principale ocupation étoit de cultiver la terre, de s'apliquer aux manufactures utiles, & d'etudier la vertu des simples pour en procurer des gueriſons. Ils portoient des habis blancs, & ne les quittoient point qu'ils ne les eussent dechirez, ou usez.

Qui-

Quiconque vouloit être reçu dans cette Societé, devoit auparavant faire un Noviciat de trois années; après quoi, il faiſoit un ſerment ſolennel d'être religieux obſervateur des Commandemens de Dieu; de haïr tous les méchans; d'aider aux bons; de ne faire jamais volontairement de mal à perſonne; de garder la foi à tout le monde, & particulierement aux Souverains, parce qu'ils tiennent leur puiſſance de Dieu; d'enſeigner toujours fidèlement à ſes Confreres la Doctrine qu'il avoit reçûë, de la cacher ſoigneuſement aux Etrangers, même aux depens de ſa vie; de conſerver precieuſement les Livres dans leſquels elle étoit contenuë, de ſe bien ſouvenir des Noms des Anges: Enfin il renonçoit à toute proprieté de ſes biens, & les donnoit à ſes Parens, ou aux pauvres, ou à la Communauté.

Les Eſſeniens étoient fort atachez à l'Ecriture Sainte; Ils regardoient Moïſe comme le premier Legislateur, & condannoient à la mort, ſans remiſſion, ceux qui parloient mal de ce grand Serviteur de Dieu. La veneration qu'ils avoient pour Moïſe decouloit juſques ſur les vieillards; les jeunes avoient

ent pour eux une veneration très profonde, ſuportoient leurs infirmitez, & fourniſſoient exactement à tous leurs beſoins.

Si nous en croions Joſeph, ils atribuoient tellement toutes choſes au *Deſtin*, c'eſt-à-dire, à la Providence, qu'ils ne laiſſoient à l'homme aucun reſte de Liberté. (*Spinoſa* dans le 17. Siecle porta cette opinion fauſſe & pernicieuſe au comble de l'impieté). Ainſi les Eſſeniens ſe jettoient dans une extremité opoſée à celle des Saducéens qui nioient tout concours de Dieu dans les actions de l'homme. Les Phariſiens tenoient le milieu entre ces deux extremitez.

Les Eſſeniens croioient l'immortalité de l'ame; mais ils corrompoient cette Doctrine par leurs fauſſes imaginations, car ils enſeignoient que les ames ſont compoſées d'un air très ſubtil; que celles des bons, après être ſeparées des corps s'envolent avec joïe, de cette priſon, au delà de l'Océan dans une Region très agréable; au lieu, ajoutoient ils, que celles des méchans n'ont pour demeure que des climas glacez, & agitez par des tempêtes continuelles, où elles

elles gemiſſent dans des peines qui ne finiſſent point.

Ces Contemplatifs s'imaginant qu'ils voioient de la terre ce qui ſe fait dans le Ciel, donnoient des noms aux Anges, & croioient avoir deviné juſte dans l'aplication de ces noms.

Il y en avoit auſſi parmi eux, qui ſe vantoient de penetrer dans l'avenir, par l'étude des Livres Sacrez, & par le ſoin qu'ils prennoient de ſe ſanctifier.

Comme ils craignoient de ſe profaner par le commerce des perſonnes qui entroient dans le Temple, ils n'y alloient point porter leurs ofrandes, il les y envoioient.

Le matin en priant Dieu, ils ſe tournoient vers le Soleil levant, parloient à cet Aſtre, comme s'ils le prioient de ſe lever, lui demandoient ſa lumiere, & le regardoient comme une image éclatante de la Divinité. Ils craignoient de ſouiller cet Aſtre par leurs excremens, c'eſt pourquoi, quand ils vouloient ſatisfaire aux néceſſitez de la nature, ils faiſoient dans la terre un trou d'un pié de profondeur avec une pioche que chacun portoit pour cet uſage, & après s'y être dechargez en ſe couvrant ſoigneuſe-

ſement de leurs habits, ils rempliſſoient cette foſſe de la terre qu'ils en avoient tirée. Quelle ridicule ſuperſtition !

Ils condannoient le Serment, parce, diſoient ils, qu'un homme qui a beſoin, pour être cru, de prendre Dieu à témoin, doit être un menteur; Mais ils ne defendoient ſans doute que le ſerment fait ſans des raiſons très fortes, puisqu'ils l'exigeoient de ceux qu'ils recevoient dans leur Confrairie.

Il n'y avoit pas une entiere unanimité de Sentimens & de conduite dans la Secte des Eſſeniens, car elle étoit diviſée en trois branches. Joſeph a décrit les deux premieres; & Philon (a) a fait un Traité exprès de la troiſieme.

La premiere eſt celle dont nous venons de parler.

La Seconde ne diferoit de la premiere que ſur le Celibat; elle ne l'obſervoit point, ſoutenant que de renoncer au mariage, c'eſt vouloir abolir la race des hommes, & que ſi chacun embraſſoit le Celibat, on verroit bientôt la fin du monde.

La troiſieme branche des Eſſeniens étoit celle des Contemplatifs, que Philon

(a) *Philo in Libr. de Vita Contemplativa.*

lon nomme *Therapeutes*, & qui avoïent leurs retraites ſur tout en Egipte. Ceux-ci ſe tenoient enfermez ſeul à ſeul toute la ſemaine, chacun dans ſa Cellule, ſans oſer ſortir, ni même ſans oſer regarder par les fenêtres; Dans ces cellules ils meditoient l'Ecriture ſainte, conſultoient les Commentaires compoſez par les Chefs de leur Secte qui expliquoient l'Ecriture allegoriquement, & zelés imitateurs de leurs Maitres, ils cherchoient preſque par tout des allegories, & un ſens miſtique; mais ils ne ſe bornoient point à cela, car s'elevant, par une meditation extraordinaire, au deſſus des aſtres, & de toutes les autres creatures comme ne meritant point leur atention, ils ſe livroient entierement à la contemplation de la Divinité, des beautez, & des treſors du Ciel, & cette contemplation étoit acompagnée de tranſports, d'entouſiaſmes, de fureur divine. C'étoient en un mot des miſtiques achevez.

Tous les ſiecles ont produit des gens qui s'étant formez des idées outrées, & fauſſes de la deſtination de l'homme ſur la terre ont prétendu s'élever au deſſus de tous les objets ſenſibles pour ne voir que Dieu, pour s'unir uniquement

à lui

à lui, & pour ſe rendre ſouverainement heureux dans le ſejour du péché, & de la miſere. Les Païens ont eu leur *Platon* & ſes Diſciples qui étoient dans ces idées extatiques : *Plotin* fameux Platonicien s'y plongea ſi fort (a) qu'il avoit honte d'être logé dans une ſubſtance materielle, & *Porphire* un de ſes Diſciples s'eſt vanté d'avoir été honoré une fois en ſa vie à l'age de 68. ans de ces viſions des miſtiques. Les Indiens ont leurs Contemplatifs ; Les Chrétiens ont auſſi leurs Miſtiques qui n'ont fait que trop de bruit en Europe dans ces derniers Siecles.

Les Therapeutes ne prenoient aucune nourriture qu'après le coucher du Soleil, parceque, diſoient ils, le jour eſt pour l'étude de la ſageſſe, & la nuit pour le ſoin du corps. Ils ne ſe nourriſſoient que de pain, d'eau, & de ſel ; il eſt vrai que les plus delicats aſſaiſonnoient le ſel avec de l'hiſope. Quelques uns d'entre eux, ſi nous en croions Philon, ne mangeoient ni ne beuvoient que de trois en trois jours ; il y en avoit même qui pouſſoient le jeûne juſqu'au ſizieme

(a) *Bayle Dict. à l'Article* Plotin.

me jour, *acoutumez comme les Cigales à à vivre d'air.*

Ils paſſoient le jour de Sabat dans leurs Sinagogues, tenant leurs mains ſous leur robe, la droite entre la poitrine & la barbe, & la gauche ſur le côté, apliquez ſoit à la lecture des Livres Saints, ſoit à écouter dans un profond ſilence de longs diſcours de ceux d'entre eux qui paſſoient pour les plus ſavans.

La Veille de la Pentecôte étoit leur grande fête; ils la celebroient, diſoient ils, en memoire du paſſage de la mer rouge au bord de laquelle ils pretendoient que Moïſe, & Marie ſa ſœur s'étoient mis l'un à la tête des hommes, & l'autre à la tête des femmes, & avoient fait une eſpece de branle chantant le Cantique de leur delivrance. La veille donc de la Pentecôte, les Therapeutes de l'un & de l'autre ſexe ſe rendoient vetus de blanc dans leurs ſinagogues où, après avoir ſoupé, ils danſoient à deux chœurs, l'un d'hommes, & l'autre de femmes, s'avançant, ſe reculant, tournant à droite, & à gauche, & remuant avec force les piez & les mains, comme des gens tranſportez hors d'eux même. Après quoi, tout d'un coup, ces de-

devots ſolitaires ſaiſis d'un ſaint entouſiaſme, ou *comme enivrez d'un amour divin*, de deux cœurs n'en faiſoient plus qu'un, & ainſi mêlez les uns avec les autres, ils paſſoient le reſte de la nuit à danſer, & à chantet de pieux Cantiques. Le matin à la pointe du jour, ils ſe tournoient vers le Soleil levant, en ſuite ils ſe ſouhaitoient le bon jour, & chacun ſe retiroit dans ſa cellule.

Les Therapeutes en quitant le monde, donnoient tous leurs biens à leurs parens ou à leurs amis; mais, comme l'a fort bien remarqué, Mr. *Jean le Clerc* (a) Philon devoit nous dire dequoi donc vivoient ces devots qui après avoir renoncé à tous les biens de ce monde, donnoient tout leur tems à la contemplation. D'ailleurs ce n'étoit ni la coutume, ni les exhortations qui les portoient à embraſſer ce genre de vie, mais ils y étoient entrainez par un amour violent des choſes celeſtes pouſſé juſqu'à l'enthouſiaſme.

Revenons aux Eſſeniens de la Judée. Jo-

(a) *Joan. Cler. Hiſt. Eccleſ. Proleg. Sect. I. cap. 5.*

Joſeph nous dit (a) que leurs Sentimens étoient ſemblables à ceux des *Pithagoriciens*; Du moins convenoient ils en bien des choſes, car les Pithagoriciens, de même que les Eſſeniens ſoutenoient qu'il n'eſt point permis d'avoir rien en propre, vivoient en Communauté, condannoient ſeverement le Luxe des tables, ſe nourriſſoient de pain, d'eau, & d'herbes: rejettoient les onctions d'huile; portoient des habits blancs, & n'étoient vétus que de laine; Ils pouſſoient fort loin la charité reciproque; Ils avoient une veneration profonde pour les vieillards, & ce reſpect s'étendoit de leurs perſonnes à leurs paroles & à leurs Ecrits; de là vient que quand les Diſciples de Pithagore, vouloient aſſurer quelque choſe, ils s'expliquoient ordinairement par ces mots. *Il l'a-dit* (b). Ils rejettoient le Serment; Ils n'oſoient ſatisfaire aux neceſſitez de la nature en préſence du Soleil; Ils étoient fort entetez de la contemplation & du repos qui l'acompagne, & en faiſoient un de leurs préceptes les plus importans; Ils s'engageoient à garder inviolable-

(a) *Hiſt. des Juifs Liv. 15. ch. 13.*

(b) *αὐτὸς ἔφα.*

lablement le ſecret ſur les miſteres de leur Secte, & on raconte (a) qu'une Pithagoricienne ſe coupa la langue, pour prévenir la rigueur des tourmens qui l'euſſent forcée à declarer pourquoi les feves leur avoient été interdites par Pithagore. Voilà bien de la conformité entre les Eſſeniens, & cette Secte du Paganiſme.

Les Eſſeniens furent fort odieux aux Romains qui emploierent la violence des ſuplices pour les obliger à renoncer à leur Secte; mais les Eſſeniens ſurmonterent ces cruautez par leur conſtance. Cette Secte degenera beaucoup ſous l'empire de *Trajan*, parcequ'un nommé *Elxai*, ſe mettant à leur tête altera leur ancienne Doctrine. Elle ſubſiſtoit ſous l'empire de *Juſtinien*, & elle ſe fit connoître alors ſous le nom faſtueux d'*Anges*, ou d'*habitans du Ciel*, pour faire acroire au Peuple que leur vie étoit auſſi ſainte que celle des Anges; mais le Peuple ne fut pas dupe; & depuis ce tems là, on ne trouve plus aucun veſtige de ces anciens Solitaires.

Fi-

(a) *Bayle Dict. à l'Article* Pythagoras.

Finiſſons ce Chapitre par quelques Remarques ſur les *Scribes* & ſur les *Caraïtes*, & continuons à ſuivre le Savant Monſieur Baſnage que nous avons particulierement conſulté dans cette deſcription abregée du Schiſme, & des Sectes des Juifs.

ARTICLE IV.

Les Scribes, & les Caraïtes.

LES SCRIBES dont l'Evangile parle ſi ſouvent étoient les Docteurs & les Interprêtes de la Loi ; Ils enſeignoient la Religion au Peuple, liſant l'Ecriture, la paraphraſant, montrant le ſens & l'étendue des Loix, developant les Oracles, reſolvant les dificultez ; ils inſtruiſoient, cenſuroient, exhortoient ; C'étoient les Legiſtes, les Profeſſeurs en Theologie, les Predicateurs, & les Caſuiſtes de l'Egliſe Judaïque, conſultez par le Peuple & par les Rois. C'eſt pour cela que JESUS-CHRIST, diſoit d'eux qu'ils étoient (a) *aſſis dans la Chaire de Moiſe*, & qu'Herode le grand eut recours

(a) *Matt. ch. 23. ℣. 2.*

cours à eux pour ſavoir le lieu *où le Chriſt devoit naître* (a).

Comme l'Emploi des Scribes étoit fort néceſſaire dans l'Egliſe, il eſt très aparent qu'il étoit auſſi ancien que la Loi, ou l'établiſſement des Juifs dans la Terre Sainte.

Les Scribes & les Sacrificateurs faiſoient le Corps de l'Egliſe Judaïque, d'où ſortirent les Sectes dont nous venons de parler; ils étoient comme le gros de l'arbre duquel pluſieurs branches s'étoient écartées en divers tems; & pendant que les Phariſiens grands Zelateurs des Traditions couroient après ces chimeres, & les ſoutenoient avec une invincible opiniatreté, les Scribes s'atachoient au ſens literal de l'Ecriture Sainte; mais en vain, ſe vantoient-ils d'être (b) *les Docteurs des ignorans, & les maitres des ſimples, aiant dans la Loi le modèle de la connoiſſance & de la verité*, ces Docteurs s'egaroient prodigieuſement dans l'explication des Oracles.

Après la ruine de Jeruſalem, les Scribes n'aiant plus ni Temple, ni Autels, ni

(a) *Id. chap.* 2. *V.* 4. (b) *Rom. Ch.* 2. *V.* 20.

Sacrifices, ni Chaire de Moïſe, perdirent beaucoup de leur credit, & même juſqu'à leur nom de *Scribes*. Les Phariſiens perdirent auſſi le leur, & prirent ceux de *Deuterotes*, de *Miſniques*, & enfin de *Talmudiſtes* & *Rabbaniſtes* mais leur nombre ſe multiplia, & leur credit s'acrut de telle ſorte qu'enfin ils ſont comme devenus le Corps de l'Egliſe Juive, & aiant ainſi ſuplanté les Scribes, ils les ont apellez eux & leurs Succeſſeurs, par une eſpece de mépris *Textuaires* & *Scripturaires*, ou *Caraïtes*, parceque ceux-ci refutent les Traditions & les reveries des Talmudiſtes par le texte de l'Ecriture.

Les CARAÏTES ſont donc ainſi apellez, parcequ'ils s'atachent fort à l'étude du Vieux Teſtament, & à rien qu'au Vieux Teſtament en matiere de Religion, & de Regle de Foi: le mot *Carai* veut dire un homme conſommé dans l'étude de l'Ecriture Sainte.

Les Savans ne s'acordent par ſur l'origine de cette Secte. Quelques uns prétendent qu'elle n'a commencé à paroitre que vers le milieu du 8e. ſiecle. Mais Monſieur Baſnage les croit beaucoup plus anciens, comme nous venons de le dire, & les regarde comme les Succeſſeurs des Scri-

Scribes, & des partisans des Scribes (a). Il se fonde sur le témoignage des Rabins qui accusent les Caraïtes d'avoir été plus favorables à JESUS-CHRIST, que les autres Juifs; il se fonde aussi sur le témoignage d'*Eusebe*, d'*Origene*, & de S. *Jerome*. S. Jerome leur donne pour Pere *Schammai* contemporain d'*Hillel* chef des Pharisiens; & il y a beaucoup d'aparence que si d'un côté *Hillel* embrassa le parti des Traditions, *Schammai* se mit à la tête du parti contraire, soutenant qu'il falloit s'atacher uniquement à l'Ecriture Sainte. Ainsi les partisans de *Schammai* étoient ceux qui conservoient avec plus de pureté la Religion Judaïque, & qui faisoient proprement le Corps de cette Eglise, pendant que les autres Juifs alteroient prodigieusement la Religion par de nouvelles doctrines.

Les *Caraïtes* ont toujours joui d'une grande liberté dans les Terres du Grand Seigneur. Ils subsistent encore à *Constantinople*; au *Caire*, & dans quelques autres Villes d'Egypte. On en trouve dans la *Sirie*, & jusqu'a *Ninive*. Il y en

(a) *Mr. Basnage Hist. des Juifs Liv. 2. chap. 9.*

a en *Moſcovie*, en *Pologne*, & en *Lithuanie*. Ils préferent la Terre Sainte à tous les Païs du monde, & s'y retirent quand ils trouvent le moien d'y ſubſiſter. C'eſt là proprement qu'ils ſe raſſemblent.

On les decouvre malaiſement ſur tout en Europe à cauſe de leur miſere, & de leur petit nombre.

Jamais les anciens Juifs & les Samaritains n'ont été reciproquement plus acharnez que le ſont aujourdhui les uns contre les autres les *Rabaniſtes*, & les *Caraïtes* qui ſont traitez d'Heretiques par ceux là. Point de mariage, ni de ſocieté entre les familles de ces deux partis; ils ſe decrient, & ſe perſecutent à toute outrance; ils raſſemblent toutes les maledictions que les Prophètes ont prononcées contre les mauvais Paſteurs, & ſe les lancent reciproquement les uns contre les autres. Il n'y a pas long-tems qu'un Caraïte étant venu d'Aſie à Francfort éprouva toute la dureté des Rabaniſtes de cette Ville-là, qui vouloient l'aſſommer; heureuſement pour lui, il ſe trouva là un Savant nommé M^r. *Ludoph* qui le ſauva de la furie de ces Juifs, & le retira dans ſa Maiſon.

Ra-

Raportons maintenant les Sentimens des Caraïtes (a).

1°. Ils regardent le Vieux Teſtament comme la regle unique de leur foi, & diſent que tout ce que Dieu a revelé eſt écrit dans ce Saint Livre.

2°. Ils rejettent les Livres que les Reformez mettent au rang des Apocriphes ; ils condannent les Traditions que les autres Juifs ont ajoûtées au Vieux Teſtament, & diſent que cette *Loi orale* eſt une invention des Rabaniſtes, auſſi regardent ils le Thalmud comme une abomination.

3°. Ils expliquent l'Ecriture Sainte par l'Ecriture Sainte même ; par la lumiere du bon ſens ; & par les ſentimens des Docteurs qui les ont précedez, ſans néanmoins les croire aveuglement.

4°. Ils liſent ordinairement l'Ecriture en Hebreu dans leurs Sinagogues, perſuadez qu'on ne peut entendre auſſi nettement la penſée de Dieu dans les Traductions que dans la langue des Prophetes. Ils exhortent les enfans à aprendre de bonne heure l'Hebreu, afin de s'en ſervir pour l'intelligence du Texte Sacré ; & s'ils ont quelques Verſions, ce n'eſt qu'afin de mettre l'Ecriture entre les

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs, L. 2. chap. 8.*

mains du Peuple qui ne peut pas toujours entendre l'original.

5°. Ils ont une idée fort pure, & fort juſte de la Divinité ; ils lui donnent des perfections eſſentielles & inſeparables, & diſent que ces perfections ne ſont point diſtinctes de Dieu même, tellement qu'il n'y a point de perfection en Dieu qui ne ſoit Dieu.

6°. Ils condannent ſeverement les doutes qu'on forme ſur l'exiſtence de Dieu, ou ſur la Divinité de la Loi.

7°. Ils diſent que la Providence de Dieu s'étend auſſi loin que ſa connoiſſance, c'eſt-à-dire, à l'infini.

8°. Quoi qu'ils reconnoiſſent que la Providence de Dieu influe ſur la conduite, & ſur les actions des hommes, ils diſent que l'homme eſt libre, & qu'il depend de lui de ſe determiner au bien ou au mal & que chacun la reçoit ſuivant ſa diſpoſition, qu'il tire du temperament, ou des etoiles. Ils diſtinguent 4.. diſpoſitions diferentes des ames; l'une de mort, l'autre de vie; l'une de ſanté, l'autre de maladie. Il ſemble que cette diſtinction étoit connuë du tems de Jeſus-Chriſt.

9°. Il y a, diſent-ils, une grace univerſelle qui ſe repand ſour tous les hommes.

10°. Ils defendent de mettre ſa confiance

fiance en d'autre qu'en Dieu, & ſoutiennent que celui qui ſe confie en la Créature eſt un Idolatre, auſſi bien que celui qui l'adore.

11°. Ils haïſſent tellement les images & les ſtatuës, qu'ils n'en ſoufrent point dans leurs maiſons, ni ne permettent point qu'on faſſe trafic de celles qui ſont deſtinées au Culte des Païens, & des Chrétiens, & ils blament fort les Rabaniſtes qui ſe ſont relachez ſur cet Article.

12°. Dans leurs prieres, ils ſe tiennent devant Dieu *avec crainte & tremblement.* Ils tournent leurs yeux vers Jeruſalem; ils n'emploient dans toutes leurs oraiſons que la langue Hebraïque, s'imaginant qu'elle eſt plus pure, & plus ſainte que les autres, & que c'eſt la ſeule en laquelle on puiſſe bien prononcer le nom de *Jehova.*

13°. Leur Morale eſt pure; ils font profeſſion, particulierement d'une grande temperance; ils craignent de manger trop, ou de ſe rendre trop delicats par les mets qu'on leur preſente.

14°. Ils n'ont point de philacteres, ni de parchemins atachez aux portes de leurs Maiſons; Ils diſent qu'il faut entendre figurement les paſſages du Deuteronome

où Dieu ordonne ces philacteres ; & ils apellent les Rabaniſtes des *Anes bridez*, lorſqu'ils les voient avec leurs fronteaux dans les Sinagogues.

15°. Ils croyent avec les Rabaniſtes que les ames ſeront recompenſées, ou punies après la mort.

16°. Ils ont un reſpect exceſſif pour leurs Maîtres ; le Diſciple n'oſe prendre place en ſa preſence, ſi le Maître ne l'ordonne ; il ne peut ſortir ſans congé, & alors il ſe retire à reculons, la face tournée vers le Docteur ; il l'apelle toûjours ſon Seigneur & ſon Maître. Les Docteurs de leur côté ſont charitables, & enſeignent gratuitement.

17°. Enfin nous remarquerons que les Caraïtes croient avec les autres Juifs que le Meſſie ſera un Roi temporel qui ſe fera connoître par l'etendue de ſes conquêtes ; inquiets ſur le tems de ſon arrivée, ils defendent d'en calculer les années ; & aleguent deux raiſons de ſon retardement, l'une ce ſont les pechez & la corruption du Peuple ; l'autre c'eſt la lenteur avec laquelle marche Saturne qui eſt l'étoile du Sabat & du peuple Juif.

Ce que nous venons de raporter de

de la Religion des Caraïtes, ſuſit pour faire voir que ce ſont les moins deraiſonnables de tous les Juifs; & peut être ſeront ils les premiers qui embraſſeront le Chriſtianiſme. Nous avons dit ailleurs (*) que le rapel de cette Nation eſt predit dans le Vieux Teſtament, mais, à parler humainement, cette converſion eſt un ouvrage dificile. Les Juifs concentrez en eux-mêmes, & pleins de mepris pour tous les étrangers ne peuvent ſe reſoudre que très dificilement à entrer en conference avec les Chrétiens; Les Chrétiens à leur tour, pleins de mepris pour les Juifs, & inſultant ſouvent à leur malheur, quoique le Chriſtianiſme n'inſpire que de la pitié pour les miſerables, ont peu de commerce avec eux; Les Juifs prevenus fortement qu'il n'y a rien de bon que chez eux, negligent les Livres des Chrétiens, & ne connoiſſent ni la Religion Chrétienne, ni les fondemens ſur lequels elle eſt apuiée; Les Rabaniſtes ont un reſpect des plus outrez pour le Thalmud qui les nourrit de préjugez faux, ridicules, mais très violens contre la Religion Chrétienne.

(*) *I. Part. ch. 1. Art. 4.*

Mais les Caraïtes ne reconnoiſſant pour Regle de leur Foi, que le Vieux Teſtament ; voilà une forte barriere de moins, qu'on n'a pas beſoin de renverſer dans leur eſprit, pour y faire entrer la verité ; ainſi leur converſion eſt moins dificile. Mais pour la converſion générale de ce Peuple, promiſe dans l'Evangile, c'eſt l'ouvrage de l'Etre Suprême qui eſt parfaitement libre dans la diſtribution de ſes graces, & qui rapellera ce Peuple dans le tems, & de la maniere qu'il lui plaira.

CHA-

CHAPITRE III.

Les Sources de l'Incredulité de la Nation Juive.

ARTICLE I.

Les Prejugez & les passions, sources generales de l'Incredulité des Juifs.

ON a vu dans le Chapitre précedent le deplorable état dans lequel l'Egliſe Judaïque croupiſſoit du tems de Jesus-Christ, dechirée par un Schiſme tout à fait ſcandaleux, & par des Sectes pernicieuſes. On a pû aiſement remarquer dans ce Schiſme, & dans ces Sectes tout autant de puiſſantes barrieres qui empêchoient l'introduction de l'Evangile dans la Judée. C'etoient des ſources fecondes de l'Incredulité des Juifs; mais ce n'etoient pas les ſeules.

Il y avoit des ſources générales, auſſi bien que des ſources particulieres d'incredulité; il faut maintenant developer les unes & les autres. Commençons par les générales.

La

La Nation Juive étoit remplie de préjugez, & poſſedée par des paſſions directement contraires à la perſonne du Meſſie; au but de ſa venuë; & à la nature de la Sainte Religion qu'il devoit établir ſur la terre.

Les Juifs croioient que le Meſſie ſeroit un grand Monarque victorieux de l'Univers; ſans égal par l'éclat de ſes miracles; immortel; le grand & le perpetuel Bienfaicteur de la ſeule Nation Juive; ſorti de Bethléem de Juda, au lieu que JESUS paſſoit pour Galiléen d'origine. Voilà les ſources générales d'incredulité.

I°. Nous remarquons ici que tous les hommes ont un panchant naturel pour le monde. Les plaiſirs ſont vifs, tous les hommes ſont ſenſibles, & ils en ſont tous frapez. Les charges, les dignitez, la gloire chatouillent l'imagination, & on les ambitionne. Les richeſſes ſont un moien court & général de ſatisfaire les ſens, & les paſſions, & on brule du deſir d'avoir des richeſſes. Voilà le monde qui a été dans tous les ſiecles l'idole du Genre humain. Les Sages reſiſtent à ce panchant, & le moderent par la droite raiſon. Les fous s'y abandonnent, & ſouvent n'en reviennent pas.

Les

Les Juifs que l'Ecriture apelle un Peuple de *col roide*, n'étoient point assurement un Peuple sage, dans le tems auquel Jesus-Christ prêchoit. On ne voit que trop dans leur Histoire qu'ils étoient mondains & très mondains, ne respirant que les honneurs, les dignitez, la gloire, les plaisirs des sens, & les richesses. D'ailleurs ils étoient extrémement fiers d'avoir *Abraham pour Pere* (a) & de ce que Dieu avoit si glorieusement distingué leur Nation, de toutes les autres, par des faveurs éclatantes, & nombreuses. Enfin ils portoient avec une repugnance extrême le joug que les Romains leur avoient, depuis quelque tems, imposé; Et ils n'oublioient pas les insultes, & les cruautez que divers Peuples avoient fait essuier, en divers tems, à leur Nation.

Le Cœur gagné par le monde remplit l'esprit de prejugez qui lui font envisager les choses tout autrement qu'elles ne sont, semblables à certains verres qui font voir les objets sous des couleurs étrangeres.

Avec de telles dispositions de cœur, & d'esprit, les Juifs lisoient les Oracles touchant le Messie; ils y trouvoient des de-

(a) *Jean 8. V. 33. 39.*

deſcriptions figurées & magnifiques de ſa perſonne, & de ſon regne; ils ne s'aviſoient pas de prendre ces deſcriptions pompeuſes dans un ſens ſpirituel, ils étoient trop charnels pour tourner leur eſprit de ce côté là. Ils vouloient un Meſſie mondain, & ils le trouvoient dans l'explication litterale & groſſiere des Oracles. Les Docteurs & Interpretes de la Loi donnoient magiſtralement au Peuple ce ſens literal; & le Peuple le recevoit avec une docilité parfaite.

Ainſi cette Nation fiere, vindicative, & ambitieuſe qui trouvoit inſuportable le joug des Romains, ſe conſoloit par la douce eſperance de la venuë prochaine de ſon Meſſie. Ce devoit être, ſelon eux, un Meſſie environné de tout l'éclat, & de toute la pompe du plus grand Monarque de l'Univers, un Meſſie ſuperieur par ſes conquêtes aux Alexandres, & aux Ceſars; un Meſſie qui vengeroit avec uſure la Nation Juive de toutes les injures qu'elle avoit reçues des autres Nations, les feroit ramper toutes à ſes piez comme des eſclaves, & reduiroit les Puiſſances étrangeres, juſques à ſervir aux Juifs de *Nourriciers*, & de *Nourrices*, pour me ſervir de l'expreſſion

ſion d'un Prophete (*). L'homme outragé ne reſpire que la vengeance; Cette paſſion eſt quelquefois hereditaire, elle regne chez les Juifs modernes, qui ne ſe deſabuſent point de la flateuſe & chimerique eſperance que leurs Ancêtres avoient conçuë, d'obtenir un Meſſie mondain & triomphant. C'eſt ce qui les a entrainez plus d'une fois, à donner tête baiſſée dans des impoſtures groſſieres, ou qui a fait naitre dans leur eſprit des idées fort extravagantes.

Pendant que cette fiere, & ambitieuſe Nation entretenoit cherement dans le cœur cette idée flateuſe du Meſſie qu'elle atendoit, Jeſus parut dans la Judée; Mais comment y parut il? D'une maniere tout à fait opoſée à cette idée Judaïque. Rien n'eſt plus ſimple, plus commun, plus nud que ſon exterieur; il n'a pour toute ſuite que quelques pauvres idiots de la lie du Peuple; il ne ſubſiſte que des aumones de quelques bonnes gens; il ne poſſede rien; il n'aſpire à rien, il ne promet rien ſur la terre à aucun de ſes Sectateurs. Comment recevoir ce Jeſus pour le Meſſie, pendant que la brillante idée qu'on s'eſt faite du Meſſie, ſubſiſte

(*) *Iſa.* 49. ℣. 22, 23.

terre au milieu de cet Univers immenſe? c'eſt un point, c'eſt un atome. Quoi donc! l'homme placé ſur cet atome ſe jette à corps perdu ſur les petits biens que cet atome renferme; il ne ſait pas s'élever plus haut, porter ſa vuë au delà de cet atome? quelle petiteſſe d'eſprit! quelle baſſeſſe de cœur!

Jeſus étoit grand par le pouvoir qu'il avoit de faire des miracles, grand par ſon profond & divin ſavoir, grand par ſes vertus ſans defaut; qui eſt ce qui a jamais été ſi grand que lui? Mais les Juifs ne comptoient pour rien cette grandeur celeſte, parceque leur cœur étoit entierement tourné vers la grandeur mondaine qui fournit les moiens d'aſſouvir les ſens, & les paſſions. Falloit il donc que Dieu flatât & aſſouvît en eux un panchant ſi deraiſonnable, en leur donnant un Meſſie environné de tout cet éclat mondain? Non, mais il étoit conforme à ſa ſageſſe & à ſa bonté d'envoier un Meſſie qui deſabuſât le Genre humain de cette grandeur vaine & ſouvent funeſte dont les hommes font leur idole; un Meſſie qui leur aprît quelle eſt la veritable grandeur qu'ils doivent ambitionner & poſſeder, pour devenir très heu-

reux;

en Vertus. Que la premiere grandeur eſt la moins conſiderable de toutes (*), que ſouvent elle eſt pernicieuſe aux hommes, qu'elle les corrompt, & les rend enfin très malheureux. Préferer cette grandeur aux deux autres, c'eſt préferer le corps à l'eſprit, des bien paſſagers à des biens permanens, c'eſt être aveugle ſur le veritable prix des choſes, c'eſt même une petiteſſe d'eſprit, & une baſſeſſe de cœur; car enfin qu'eſt ce que la

(*) *Anacharſis* frere de *Saulis* Roi des Tauro-Scythes, & fameux Philoſophe nous fournit un bel exemple de ces eſprits juſtes & élevez qui connoiſſent, & qui aiment la grandeur la plus raiſonnable, & la plus precieuſe. Il vivoit du tems de *Creſus* ſi renommé par ſes richeſſes, & par ſon opulence. *Diogene* raporte une Lettre que ce ſavant Scythe ecrivit au Roi des Lydiens. La voici, de la traduction de Mr. de *Larrey* dans ſon Hiſtoire des ſept ſages Tom I. page 32. » Je ſuis venu en Grece, dit-il, o Roi des Ly» diens, non pour voir vos treſors, & vôtre ma» gnificence. Je n'ai beſoin ni d'or, ni d'argent, » & ce n'eſt point pour en emporter que je voiage » dans les Païs étrangers. J'ai voulu m'inſtruire » des mœurs, des études, & des Loix des Grecs. » Je ne ſouhaite point de retourner plus riche en » Scythie; je ſerai content ſi j'y retourne meilleur » & plus ſavant. Je fais pourtant tout le cas que » je dois de l'honneur que vous me faites de m'in» viter à vous aller voir, & je me feliciterai de » vôtre connoiſſance, & de vôtre amitié, ſi je puis » l'obtenir.

Meſſie, il ſemble qu'ils exigeoient de Jeſus, en echange, des miracles plus éclatans, pour ainſi dire, que ceux qu'ils ſe figuroient que le Meſſie opereroit. C'eſt pourquoi nonobſtant ceux qu'ils lui voioient faire, ils ne laiſſoient pas de lui en demander d'autres. Les Phariſiens, les Scribes, & les Sacrificateurs étoient ceux qui inſiſtoient le plus ſur cela; *Maitre*, lui diſoient ils (*), *nous voudrions bien te voir faire quelque ſigne du Ciel.* Jeſus refuſant avec juſtice de conſentir à cette demande peu ſincere, mal fondée, & contraire à l'intention de Dieu; Qui doute que ces ennemis jurez de Jeſus-Chriſt ne tiraſſent de ce refus tous les avantages poſſibles? inſinuant fortement au Peuple que, puiſque Jeſus refuſoit d'accorder des miracles qui devoient caracteriſer le vrai Meſſie, il faloit qu'il manquât de pouvoir, & que voulant néanmoins paſſer pour le Meſſie, il ne devoit être regardé que comme un inſigne Impoſteur.

III°. Les Juifs s'imaginoient que le Meſſie ſeroit Immortel. C'etoit là une opinion conſtamment établie (†) parmi ce

(*) *Matth.* 12. ℣. 38. *Luc.* 11. ℣. 16.
(†) *Jean* 12. ℣. 34.

ce Peuple. Peut-être ſe fondoient ils ſur quelques paſſages de l'Ecriture, où il eſt parlé du regne éternel (a) du Meſſie ; paſſages qu'ils prenoient de travers, parcequ'ils ignoroient le miſtere de la Redemption (b). Il paroit même que les Diſciples demeuroient prévenus de cette opinion, comme les autres Juifs ; car quand Jeſus entreprit de leur parler de ſa mort, ils ne ſavoient ce qu'il vouloit dire, & ſe trouvoient bien embaraſſez d'un pareil diſcours (c). Les Juifs donc ne comprenant pas, & ne croiant pas que le Meſſie dût mourir, & aprenant de la propre bouche de Jeſus, qu'il devoit ſoufrir la mort, ſe confirmoient dans la penſée qu'ils avoient que Jeſus n'étoit point le Meſſie.

IV. Voici une autre ſource générale & feconde d'incredulité, & un motif preſſant d'averſion implacable contre la per-

(a) 2. *Samuel ch.* 7. ℣. 13. *Pſ.* 89. ℣. 37. & 110. ℣. 4. *Ezechiel* 37. ℣. 25.

(b) *Maimonides* a donné pour le vrai caractere du Meſſie, *qu'il doit vaincre toutes les Nations, & ne mourir point.* Voiez *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Tom.* 3. *Liv.* 4. *ch.* 26. *Article* 2.

(c) *Matt.* 16. ℣. 21. 22. & 17. ℣. 23. *Jean* 14.

perſonne de Jeſus; c'eſt la maniere avantageuſe dont il parloit des Païens. Ce que nous avons dit ci-devant fait aſſez voir que la Nation Juive n'étoit pas bien intentionnée pour les autres Nations. Elle regardoit tous les autres hommes comme impurs à mille égards, & entre autres, parcequ'ils n'obſervoient point les purifications preſcrites dans la Loi ceremonielle. Cette Loi favoriſoit de pareilles idées, & les Juifs n'euſſent pas été coupables, s'ils s'en fuſſent tenus là, pendant que la Loi ceremonielle ſubſiſtoit. Mais ils alloient bien plus loin, car ils entretenoient un orgueilleux mépris pour tous les autres Peuples; les Juifs de la Paleſtine n'avoient garde de converſer familierement avec des Païens; c'eût été non ſeulement ſe ſouiller par un tel commerce, mais même ſe ravaler indignement; & comme ſi la Divinité eût du les imiter dans ces ſentimens de mépris, ils s'imaginoient que les Païens n'auroient jamais l'honneur d'entrer en Corps dans l'Alliance de Dieu, & de participer à ſes graces, bien moins encore aux faveurs extraordinaires que le Meſſie devoit procurer. Le Meſſie ne devoit venir que pour les Juifs, & cette Na-

Nation decenduë du Patriarche Abraham devoit être toujours la ſeule Nation éluë, benie, bien aimée, & comblée des faveurs de Dieu. Les Diſciples de Jeſus eurent peine à revenir (a) de ce faux préjugé.

Jeſus bien loin de favoriſer ces idées Judaïques, s'y opoſoit avec force, declarant que les Païens entreroient dans l'Alliance, & qu'ils participeroient à toutes les faveurs de Dieu. Il declaroit même que ces Peuples étrangers ſeroient preferez, & les Juifs exclus. *Pluſieurs*, dit-il (b), *viendront d'Orient & d'Occident, & ſeront à table au Roïaume de Dieu, & les Enfans du Roïaume ſeront jettez dans les ténèbres de dehors.* Il declaroit que la charge de Conducteurs de l'Egliſe ſeroit otée aux (c) Docteurs de la Loi, & aux Sacrificateurs, & confieé à ceux là même dont ils avoient des idées ſi mépriſantes.

Quelles declarations inſuportables pour une Nation très fiere des faveurs qu'elle avoit reçuës de Dieu, jalouſe extraordinaire-

(a) *Act. ch.* 10. *& ch.* 11. (b) *Matt. ch.* 8. ℣. 11. 12. *Luc. ch.* 13. ℣. 28. 29. (c) *Matth.* 21.

nairement de ſa diſtinction & de ſes privilèges, & toujours remplie de belles eſperances! En faloit il davantage pour porter ce Peuple préſomptueux, à regarder Jeſus comme un homme qui étoit devenu l'ennemi declaré de la Nation, envieux de ſes faveurs, de ſes privilèges, & de ſa gloire, lâchement devoué aux interêts des ennemis de ſa Patrie, & de ſon Dieu, & digne d'être condanné comme un faux Prophète, par le Sanedrin? D'autant plus que cette Nation, alors exempte du crime d'Idolatrie, croïoit meriter des louanges, & des faveurs, bien loin de ſe juger digne des malheurs afreux dont Jeſus-Chriſt la ménaçoit ſi ouvertement.

C'eſt une choſe bien étrange que les Juifs ne vouluſſent en aucune façon que les Païens partageaſſent avec eux également les bienfaits du Créateur? Etoit-ce là avoir des idées raiſonnables de cet Etre Suprême, & des ſentimens d'humanité pour leurs ſemblables? Dieu n'eſt il pas, de ſa nature, un Etre bienfaiſant? Et le propre d'un Etre bienfaiſant n'eſt-ce pas de faire ſentir les doux efets de cette vertu divine? Or delivrer les Païens de leur Idolatrie, & de leur corruption, les

les amener à la connoiſſance & au culte du vrai Dieu, & leur donner de nouveaux ſecours pour obtenir le Salut, c'étoit leur faire de grands biens, & ces biens étoient parfaitement conformes à la bonté de Dieu qui n'eſt pas uniquement le Dieu des Juifs; il eſt auſſi le Pere commun de tous les Peuples, & de ces Peuples qui croupiſſoient dans un état ſi deplorable & ſi funeſte. Cet état devoit toucher de compaſſion le cœur des Juifs, & les porter à faire des vœux ardens pour la converſion, & pour le bonheur de tous les Idolatres.

Mais les Juifs, par un principe d'orgueil, & de jalouſie, ſembloient avoir étouffé chez eux les ſentimens d'humanité que la nature inſpire à chacun pour tous ceux de ſon eſpece. Mais Dieu n'étant pas moins le Créateur, le Conſervateur & le Pére des Païens, il pouvoit les favoriſer autant qu'il avoit favoriſé les Juifs, puiſqu'il eſt le maitre abſolu de ſes biens, & qu'il peut en favoriſer qui il lui plait.

Bien loin que l'eſprit entre naturellement dans ces penſées Judaïques, il s'etonne d'abord, au contraire, de ce que Dieu a diferé tant de ſiecles à ramener

che de la verité. Les raiſons d'un parti qui plait, ont elles une fauſſe lueur? l'eſprit ſeduit par le cœur les reçoit ſans examen comme des veritez évidentes, il s'en préocupe, & s'en remplit très facilement, mais il ne s'en deſabuſe pas de même; il bâtit ſur ces illuſions comme ſur des principes inconteſtables, & il prétend que d'en rejetter les conſequences, c'eſt rejetter le ſens commun. Les raiſons d'un parti qui ne plait pas, ont elles une veritable évidence? le cœur qu'elles chagrinent les fait paſſer pour des préjugez, & des illuſions, l'eſprit s'en détourne, & les oublie facilement, ou s'il s'en ſouvient, ce n'eſt point pour les aprofondir, mais c'eſt pour les combatre. Apliquez cette remarque à la Nation Juive, voilà en deux mots le portrait de ſa conduite envers Jeſus-Chriſt.

ARTICLE II

Le Schiſme, & les Sectes, Sources particulieres de l'Incredulité des Juifs.

NOus avons dit ci-devant que le Schiſme, & les Sectes des Juifs étoient tout autant d'obſtacles à l'etabliſſement de l'Evangile. Mais on dira peut

peut être que du moins, les *Eſſeniens* doivent être exceptez, & que peut être ils étoient favorables à Jeſus, & même ſes amis.

1. Il eſt vrai que l'Evangile ne les acuſe point d'être ſortis de leurs retraites pour aller attaquer Jeſus par leurs diſputes, puiſque même il ne fait aucune mention d'eux; mais il eſt vrai auſſi que ces Devots Solitaires avoient des ſentimens, & une conduite qui les tenoient fort eloignez de la Religion Chrétienne, car ils entretenoient chez eux de la ſuperſtition, de l'orgueil, & des erreurs pernicieuſes.

A quoi bon cet hommage ſuperſtitieux qu'*ils* rendoient au Soleil, dans les prieres qu'ils faiſoient à Dieu, le matin? A quoi bon ſe faire ſi ſerieuſement un ſcrupule de conſcience de ſatisfaire aux néceſſitez de la nature en préſence de cet Aſtre? quelle puerilité! Ce ſont là des routes opoſées à celles que la Religion Chrétienne preſcrit. Cette Religion qui tire ſa ſource des perfections de Dieu, & de la raiſon éternelle, n'exige rien qui ne ſoit très raiſonnable, & tout ce qui eſt déraiſonnable lui eſt étranger & eſt contraire à ſa nature. Mais

dans tous les ſiecles il s'eſt trouvé des gens qui ne ſe detachoient point de la multitude pour mieux vaquer à la devotion, mais qui ſe jettoient dans la Devotion, pour ſe faire mieux diſtinguer de la multitude; gens fort devouez à la Divinité, pourvu que ce fût par une devotion bruïante, & faſtueuſe, & qui à force de vouloir ſe diſtinguer, le faiſoient efectivement par le ridicule des devotions inventées par l'eſprit humain.

Jeſus veut une Devotion non ſeulement ſincere, pure, & ſolide, mais toujours inſéparable de l'humilité. Or un homme humble, atentif à bien connoître ſes foibleſſes, & à les corriger, & gemiſſant ſous leur poids, n'a garde d'aller s'imaginer que le Genre humain ſoit indigne de ſa frequentation, & de ſa préſence. Voiez la conduite de Jeſus ce modèle parfait de devotion & d'humilité. Mais les Eſſeniens étoient ils humbles, eux qui faiſoient tellement Secte à part, qu'ils ne daignoient pas même aller faire des Sacrifices dans la Maiſon de Dieu, pour n'être pas obligez de s'y voir confondus avec les autres hommes? Il ſemble que comme le Peuple Juif ſe croioit être la fleur du

Genre

Genre humain en fait de Sageſſe, les Eſſeniens prétendoient à cet egard être la fleur du Peuple Juif. Peut-être même ces Devots prétendoient ils que Jeſus ne pouvoit point entrer en comparaiſon avec eux, & qu'il ne meritoit pas aſſez qu'ils ſe donnaſſent la peine de ſortir de leurs retraites pour l'aller écouter.

Joſeph, qui doit les avoir conus, nous dit (*) qu'ils n'alloient point au Temple y faire des Sacrifices, mais qu'ils en faiſoient en particulier avec des ceremonies encore plus grandes; voilà un caractere de la fauſſe Devotion qui a la vanité de croire pouvoir rectifier les Loix de Dieu, & rencherir ſur les Devoirs que Dieu nous a preſcrits, & qui même prétend enſuite s'en faire un merite auprès de Dieu & des hommes. Les Eſſeniens ignoroient-ils que Dieu avoit expreſſement defendu de faire des Sacrifices ailleurs (a) que dans ſon Temple? Ignoroient-ils la declaration que Dieu avoit autrefois fait prononcer à Saül, par le Prophète Samuel? (b) *L'obeïſſance vaut mieux que le Sacrifice, & ſe*

(*) *Joſeph Hiſt. des Juifs Liv. 18. ch. 2.*
(a) *Levit. 17.* (b) *1. Sam. ch. 15.*

rendre attentif à la voix Dieu, *vaut mieux que la graiſſe des moutons* ; & avoient-ils oublié la terrible punition que Dieu avoit infligée à ce Prince, pour avoir eu la témerité de faire des changemens aux ordres qu'il avoit reçûs de Dieu?

Les Eſſeniens ſe piquoient d'être fort charitables les uns envers les autres; mais leurs confreres ne devoient point être les ſeuls objets de leur charité. La charité ſincere & pure ne ſe preſcrit point de bornes ; Elle cherche les ocaſions de faire du bien à tous, autant qu'il depend d'elle; & c'eſt dans le monde, parmi la multitude qu'elle trouve journellement les occaſions de faire du bien de plus d'une maniere. Voiez l'exemple de Jeſus-Chriſt.

Les Eſſeniens, au raport de Joſeph, faiſoient profeſſion d'atribuer tout à Dieu, juſqu'à ne laiſſer à l'homme aucun reſte de liberté, & par conſequent aucun ſujet de louange. Mais c'étoit là un fruit de la fauſſe humilité, & ils ſe dementoient eux mêmes, ſe vantant d'avoir obtenu de Dieu le don miraculeux de penetrer le plus obſcur avenir, & cela, en conſideration de leur attachement profond à l'Ecriture Sainte, & du ſoin ex-

extraordinaire qu'ils prenoient de ſe ſanctifier. D'ailleurs, en ôtant à l'homme toute ſa liberté, au lieu de glorifier Dieu davantage, ils le deshonoroient par cette opinion monſtrueuſe qui fait Dieu Auteur du crime, & qui ne tend pas à moins qu'à renverſer la Religion de fonds en comble.

Ils reconnoiſſoient l'immortalité de l'ame, mais en même tems ils corrompoient cette Doctrine par leurs opinions erronées & chimeriques, faiſant les ames corporelles, compoſées d'un air très ſubtil, & les envoiant après la mort au delà de l'Ocean; ce ſejour ne reſſemble pas mal aux *Champs Eliſées*, où les Païens envoioient les ames des juſtes, pour y jouir d'un repos éternel; car quelques uns ont crû que les Champs Eliſées étoient dans les *Iles fortunées*, qu'on nomme aujourdhui les *Canaries* ſituées dans l'Ocean occidental; mais ces idées ſont bien eloignées de la Doctrine Evangelique; ce ſont des idées païennes (a). Finiſſons ces Remarques ſur les Eſſeniens de la Judée, par une Reflexion générale.

(a) Voiez le *Phedre* de *Platon*, & l'*Odyſſée* d'*Homere*.

rale. Il faut convenir que les vertus humaines, malgré tout leur deguiſement, ne ſauroient imiter à tous égards, & conſtamment les vertus Evangeliques. On a fort bien dit de celles là (a) *qu'Elles n'iroient pas loin, ſi la vanité ne leur tenoit compagnie*; Ajoûtons que ſouvent la vanité les produit, mais que tôt ou tard la vanité ſe trahit elle même, & les demaſque.

A l'egard des THERAPEUTES qui avoient leurs retraites ſur tout en Egipte, Philon (b) leur Hiſtorien, & leur grand admirateur en a fait des Heros de ſa Religion. Et même, dans le Chriſtianiſme, des Docteurs du premier ordre, tant anciens que Modernes, éblouis des beaux dehors de devotion de ces Miſtiques, les ont transformez en Chretiens (*): Mais on

(a) *Reflex. mor. de la Rochefoucault. Reflex.* 240.

(b) *Philo in Lib. de vita contemplativa.*

(*) *Euſebe* a cru que les *Therapeutes* étoient Chrétiens; S. *Jerome*, S. *Epiphane*, *Caſſien*, *Sozomene*, *Photius* &c. l'ont cru après Euſebe, mais les Ecrivains Eccleſiaſtiques qui l'ont précedé ne favoriſent en nulle part ſon opinion ſur ce ſujet; & parmi les Ecrivains modernes, le plus grand nombre des Savans du premier ordre, & des mi-

on a fait trop d'honneur à ces Sectaires. Car outre que Philon étoit Juif, & qu'on ne ſauroit prouver qu'il ſe ſoit fait Chrétien, ni qu'il ait eu la moindre envie de devenir Panegiriſte de Chrétiens; D'ailleurs, à bien conſiderer les Therapeutes, on les trouve fort éloignez de l'eſprit de la Religion Chrétienne; car ils connoiſſoient fort mal l'intention de Dieu, la nature de la Religion, celle de la Societé, & les devoirs de l'homme ſur la terre.

L'intention de Dieu eſt que les hommes ſoient vertueux, & que leurs vertus ſe manifeſtent par les bonnes œuvres, comme un bon arbre ſe manifeſte par ſes fruits, & le feu par ſa chaleur. La veritable Religion qui doit repondre à l'intention de Dieu eſt compoſée de Théorie, & de Pratique, mais en telle ſorte que la Théorie doit conduire à la Pratique; celle-ci eſt le but, & celle là eſt le moien que l'homme doit emploier pour

eux verſez dans l'Antiquité Eccleſiaſtique, ont reconu que les Therapeutes étoient Juifs; ces ſavans modernes ſont, entre autres, *Joſeph Scaliger, Blondel, Mrs. de Sanmaiſe, Grotius, Henri de Valois, Etienne le Moine, Cotelier, le Pere Pagi, Mr. Baſnage, Mr. Jean le Clerc* &c. Voiez *les Lettres pour & contre* ſur cette fameuſe queſtion.

parvenir à ce but ; Et Dieu qui a fait les hommes ſociables, veut qu'ils conſervent, & qu'ils afermiſſent la Societé par la pratique conſtante des vertus morales qui ſont les ſeuls liens ſolides de la Societé, & les ſeuls moiens eficaces de maintenir la tranquilité publique. Les hommes ſont donc indiſpenſablement obligez de paſſer de la Théorie à la pratique, & de contribuer chacun de tout leur pouvoir à l'utilité genérale. Ce ſont des Devoirs que toute la Religion Chrétienne inſpire, & preſſe vivement, & c'eſt ce que les Païens qui ont conſulté la droite raiſon ont très bien reconnu ; rien n'eſt plus judicieux, & plus beau que ce que *Ciceron*, par exemple, a écrit ſur ce ſujet, dans ſon excellent Traité des *Devoirs* des hommes: raportons ici quelques unes de ſes paroles (a). *Tout le prix & tout le merite de la vertu*, dit-il, con-

(a) Cic. de off. Lib. I. Virtutis enim laus omnis in actione conſiſtit. Ibid. Ut præclare ſcriptum eſt à Platone. Non nobis ſolùm nati ſumus, ortusque noſtri partem Patria vindicat, partem amici .... in hoc naturam debemus ducem ſequi, & communes utilitates in medium afferre, mutatione officiorum ... tum artibus, tum operâ, tum facultatibus devincire hominum inter homines ſocietatem.

conſiſte dans l'action. Il n'y a rien de plus vrai que ce beau mot de Platon, que nous ſommes nez pour nôtre Patrie, & pour nos amis, auſſi bien que pour nous mêmes... Nous devons tous entrer dans les deſſeins de la nature, & ſuivre ſa deſtination; mettant chacun du nôtre dans le fonds de l'utilité commune, par un commerce reciproque & perpetuel d'offices & de ſervices.... emploiant non ſeulement nos ſoins & nôtre induſtrie, mais nos biens mêmes, à ſerrer, pour ainſi dire, de plus en plus, les nœuds de la Societé humaine. Et ailleurs (a). *Il n'y a rien en quoi les Hommes aprochent plus de la Divinité, que lorsqu'ils travaillent au bien, & à l'avantage des autres.*

Mais les Therapeutes rompant tout commerce avec le Genre humain, s'enſeveliſſoient dans leurs Cellules où ils paſſoient toute leur vie dans la contemplation; ils faiſoient conſiſter toute la Religion en Theorie, tournoient preſque tout en allegories, ſe repaiſſoient continuellement de viſions, de tranſports d'entouſiaſmes, de chimeres; & par cette

(a) Idem Orat. pro Lig. Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm ſalutem Hominibus dando.

te devotion miſtique ils expoſoient la Religion aux railleries des prophanes. Quels écarts de la droitte raiſon ! Quel éloignement de la Religion Chrétienne !

D'ailleurs les aſſemblées nocturnes de ces devots compoſées d'hommes & de femmes danſant, sautant, s'échaufant, & cela pêle-mêle dans un lieu Sacré, violoient manifeſtement les regles de la bienſeance la plus commune; combien donc cette étrange maniere de ſervir le vrai Dieu, choquoit-elle la modeſtie & la gravité que le culte Chrétien exige !

Enfin, que peut-on dire de gens qui couroient à la ſolitude entrainez par des tranſports de devotion tels que Philon les raporte ? Il y a lieu de ſoupçonner que cette reſolution étoit l'efet d'une imagination trop echaufée, & d'une alteration de cerveau, & qu'ainſi les Therapeutes n'étoient guere en état d'embraſſer la Religion Chrétienne, laquelle étant très raiſonnable exige de ceux qui la veulent embraſſer qu'ils ſe determinent après un examen tranquile, & par de bonnes raiſons. Paſſons maintenant au Schiſme de l'Egliſe Judaïque.

II. Nous avons dit dans le Chapitre précedent, qu'il regnoit depuis long-tems

tems une haine implacable entre les Juifs & les *Samaritains*, & que cette haine étoit montée au comble dans le tems que Jeſus exerçoit ſon Miniſtere. Point de communication entre ces deux Partis, non pas même pour les choſes les plus communes, juſqu'à ſe faire ſcrupule de s'entre-demander un verre d'eau; quelle horrible animoſité! Il eſt vrai que dans le fonds de cette fameuſe Controverſe, les Samaritains avoient tort; mais il paroit auſſi que les Juifs ſouverainement fiers de leur bon droit, pouſſoient le mépris & l'averſion à toute outrance, & fouloient aux piez les Loix de la Charité. Le fiel le plus amer avoit gagné, & inondoit le Sanctuaire; ou plutôt ne ſeroit-ce point là qu'il avoit pris ſa ſource, d'où ſortant ſans ceſſe comme par des torrens furieux, il avoit ſubmergé tout le Païs.

.. .. Tantæ ne animis cœleſtibus iræ! (a)
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots!

Eſt-ce à force de fiel qu'on ramene les egarez, qu'on fait ceſſer les Schiſmes, qu'on retablit la paix, qu'on cimente l'union?

Jeſus

(a) *Virg. Æneid. Lib. I. V. 15.*

Jesus le Prince de la Paix se conduisoit d'une maniere bien diférente ; il tenoit le juste milieu que la verité, & la charité exigent. Incapable d'aplaudir au Schisme des Samaritains, il leur declaroit franchement qu'ils n'étoient point fondez ; mais il ne laissoit pas de converser familierement avec eux ; il en recherchoit même les ocasions, pour instruire ces Schismatiques, & pour les ramener, & il faisoit parmi eux des Proselites. Voiez son entretien avec la Samaritaine. Il n'avoit pour eux que des sentimens de moderation, de douceur, & de Charité, que leur rusticité à son égard n'étoit point capable de refroidir; C'est ce qu'il témoigna un jour qu'il étoit en chemin pour se rendre à Jerusalem ; car des Samaritains aïant brutalement refusé de le loger, s'imaginant qu'il étoit du parti des Juifs, & ses Disciples qui n'avoient pas encore bani de leur cœur cette haine hereditaire & genérale qu'ils avoient succée avec le lait, lui conseillant de les exterminer sur le champ par le feu du Ciel, Jesus leur fit (a) une severe reprimande de ces sentimens inhumains. Ce grand Sauveur toûjours porté à loüer

(a) *Luc. ch. 9. N. 55.*

loüer la vertu quelque part qu'elle fût, & à cenſurer le vice, ſans faire jamais acception de perſonne, ne cachoit point aux Juifs qu'il trouvoit plus de charité dans les Samaritains que chez eux, que dans ceux même d'entre les Juifs, qui devoient inſpirer la charité aux autres par leurs diſcours & par leur exemple (a).

A la vuë d'une ſi etrange opoſition de ſentimens & de conduite, on peut aiſement ſe repréſenter de quel œil les Juifs devoient regarder Jeſus, de quelle indignation, de quelle horreur ces ames paitries de fiel devoient être ſaiſies. Jeſus paſſoit chez eux, peut être, pour un partiſan declaré des Samaritains, de leur ſchiſme, & de leurs erreurs, pour un émiſſaire du Demon, & pour un homme digne de l'execration publique; Du moins ces injures atroces furent un jour vomies contre lui dans le Temple même. *Ne diſons nous pas bien*, lui reprocha-ton (b), *que tu es un Samaritain, & que tu as le Diable*? Ces paroles nous aprennent que ce n'étoit point la premiere fois que les Juifs avoient vomi de tels blaſphèmes contre le Sauveur, & voilà une malheureuſe diſpoſition qui ne fortifioit

(a) *Luc. ch.* 10. (b) *Jean ch.* 8. *N°.* 48.

tifioit pas mediocrement leur incredulité.

III. Venant maintenant aux Sectes des Juifs, les *Herodiens* étoient du nombre des ennemis du Sauveur, puis qu'ils conſpirerent avec les Phariſiens (a) pour lui faire des queſtions captieuſes, afin de le rendre plus odieux à la Nation, s'il declaroit ſimplement que le Tribut qu'on payoit à Ceſar lui étoit legitimement dû, ou de le denoncer à l'Intendant de l'Empereur, comme ſeditieux & criminel d'Etat, s'il ſoutenoit ſimplement le contraire.

Cette Secte ne formoit pas un petit obſtacle à la reception de JESUS-CHRIST, & à l'établiſſement de ſon Evangile, ſi, comme il eſt fort vraiſemblable, elle avoit pour Chef Herode le Tetrarque qui voulût paſſer pour le Meſſie, & que ſes Créatures travaillaſſent fortement à inſinuer cette opinion dans l'eſprit du Peuple.

Il eſt vrai que ce Prince ne pouvoit pas faire éclater d'abord toute l'étenduë de ſon ambition, de peur de ſe rendre ſuſpect à la Cour de Rome, très jalouſe de ſon

(a) *Matt. ch. 22. ℣. 16. 17.*

son autorité. Il avoit besoin de toute sa fine politique, d'un côté pour ménager les Romains ombrageux, & de l'autre pour gagner adroitement la Nation Juive qui attendoit bien son Messie, avec une impatience extrême, mais qui croyoit qu'il sortiroit de Bethléem, au lieu qu'Herode étoit Iduméen d'origine. Il faloit detruire dans l'esprit des Juifs cette origine du Messie, la faire regarder comme une condition non nécessaire; il faloit aussi écarter, & perdre JESUS-CHRIST, ce dangereux Competiteur, & miner la réputation & son crédit, par toutes sortes de voies. St. Luc (*) nous fournit un échantillon de cette manœuvre. Herode informé que Jesus prêchoit, & qu'il faisoit actuellement des miracles dans ses Terres, voulut l'obliger à s'enfuir. Quelques Pharisiens furent detachez pour lui aller donner l'alarme: *Retire toi*, lui dirent-ils, *& t'en va d'ici, car Herode te veut tuer.* Mais Jesus mépriſoit toutes les menaces de ce Prince, & en le qualifiant de *Renard* dans la reponse qu'il fit à ces Pharisiens, il faisoit assez entendre qu'il pénétroit à fonds ses ruses, & ses desseins.

Dans

(*) *Luc ch.* 13. ℣. 31.

Dans ce tems là Herode étoit dans une ſituation fort riante ; il étoit riche & puiſſant, aiant dequoi armer 70. mille hommes ; il avoit beaucoup de crédit auprès de *Tibere* ; il étoit ami de *Sejan* qui pouvoit tout ſur l'eſprit de cet Empereur ; & il vouloit à quelque prix que ce fût être Roi des Juifs.

Un Prince ne manque jamais de Courtiſans, & de flateurs ; ils ſe multiplient à meſure que ſa proſperité augmente. Les Courtiſans, & les flateurs d'Herode devoient être alors en grand nombre. Voilà bien des gens opoſez à Jeſus-Chriſt. Qui doutera que ces ames venales converſant avec le Peuple, ne tâchaſſent de rendre Jeſus odieux aux uns, & de lui aliener l'eſprit des autres ; à quoi il ne leur étoit pas dificile de reuſſir par toutes les raiſons que nous avons ci-devant raportées.

IV. La Secte ſeditieuſe de *Judas Gaulonite* qui ne vouloit point paier de Tribut aux Romains, & qui acuſoit de Leze-Majeſté Divine tous ceux qui paioient ce Tribut, étoit par cela même entierement opoſée à l'établiſſement de l'Evangile, qui bien loin de donner la moindre ateinte aux Droits des Souverains aprou-

ve,

ve, & recommande fortement la juſte obeïſſance que les Peuples leur doivent.

Jeſus diſoit publiquement (a), *Rendez à Ceſar les choſes qui ſont à Ceſar, & à Dieu celles qui ſont à Dieu*; il enſeignoit par ces ſages paroles, qu'il n'y a aucun conflit entre les Droits de Dieu, & ceux des Princes; & qu'étant très diſtincts les uns des autres, & nullement opoſez les uns aux autres, on peut fort bien être ſoumis aux Princes, & leur païer le Tribut, ſans deroger en aucune maniere aux Droits de Dieu. Jeſus condannoit ainſi hautement la maxime fauſſe, & pernicieuſe de cette Secte.

Mais quand les hommes ſont prévenus d'une fauſſe opinion, & qu'ils ſe ſont mis en tête qu'en la ſoutenant ils plaident la Cauſe de Dieu, ſi quelcun va choquer ouvertement leurs idées, il n'arrive que trop ſouvent que leur eſprit ſe revolte, que leur bile, ſous le nom ſpecieux de zèle s'enflame, & que leur cœur ſe remplit d'averſion contre cet adverſaire. L'amour propre, & la pareſſe ne leur permettent pas de croire qu'ils ſont dans l'erreur, & qu'il faut examiner

(a) *Matth.* 22. ℣. 21.

ner mieux leur opinion; la vanité
fait acroire bien plus aiſémen
c'eſt Dieu même que leur ad
ataque.

Il y en a d'autres à qui un
ſe préſente d'abord comme u
feconde de biens, & de fel
te; cette face les frape a
les prévient, les eblouit;
vient la dupe de leur a
tent d'avoir embraſſé l
rité, & c'eſt dans le fo
interêt qu'ils defende
dent comme ennem
hommes ceux qui
opinion lucrative.

Il y en a d'autr
interêts de la Re
quer en ſecret, &
ſiter des ocaſio
plus riante par
couvrent d'un f
toute outranc
voir faire ce
tieux.

De telles
mi les hom
on croira

dans la faction de Judas Gaulonite; d'où il s'enſuit que cette faction devoit être ennemie jurée de Jeſus-Chriſt.

ARTICLE III.

Suite des Sources particulieres de l'Incredulité des Juifs.

V. DE tous les Juifs, il n'y en avoit point qui fuſſent plus invinciblement opoſez à Jeſus-Chriſt, que l'étoient les *Saducéens*, par les erreurs capitales dont ils étoient infectez. En efet, des gens qui nioient abſolument l'immortalité de l'ame, la reſurrection des corps, les recompenſes & les peines d'une autre vie &c. pouvoient ils dans cette pernicieuſe diſpoſition d'eſprit, devenir les Diſciples de Jeſus, dont la Doctrine anéantiſſoit entierement la leur? Les Saducéens ne reconnoiſſoient aucun autre bonheur que celui qu'on peut trouver ſur la terre; Et Jeſus n'anonçoit à ſes Diſciples que traverſes, qu'aflictions, que douleurs, que pauvreté durant cette vie, ne promettant de felicité ſtable qu'après la mort. Il n'y avoit qu'un Meſſie

Meſſie mondain & triomphant qui pût convenir à cette Secte Epicurienne.

VI. La Secte des *Phariſiens* formoit peut être le plus puiſſant obſtacle à l'établiſſement de l'Evangile. Il eſt aiſé de s'en convaincre ſi l'on conſidere avec atention, 1°. la Doctrine erronée, la devotion ſuperſtitieuſe, l'hipocriſie deteſtable, l'inſatiable avidité, & l'orgueil extréme des Phariſiens. 2°. La confiance aveugle que le Peuple avoit en eux. 3°. La maniere dont Jeſus ſe conduiſoit à leur égard. 4°. La conduite qu'ils tenoient contre lui.

1°. Dans le Chapitre precedent nous avons parlé de la Doctrine erronée & pernicieuſe des Phariſiens. Leur conduite en matiere de Devotion (a) n'étoit pas plus raiſonnable. Ce n'étoient que grimaces, que pratiques ſuperſtitieuſes & ridicules, que fourberies. Ils obſervoient fort ſcrupuleuſement de ſe laver les mains (b) plus ſouvent que les autres Juifs, & plus avant, juſques aux coudes, & de purifier leurs coupes, leurs vaiſ-

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Liv. 2. chap. 11. Joh. cler. Hiſt. Eccleſ. Prol. Sect. 1. cap. 2.* (b) *Marc. 7.*

vaiſſelle, & tous leurs meubles ; Ils chargeoient (a) leur front, leurs manches, & les bords de leurs habits de Philacteres, ou bandes de parchemins où étoient écrites des Sentences de la Loi, c'eſt pour cela que les Caraïtes apellent les Phariſiens des *Anes bridez*. Ils faiſoient à Dieu de longues prieres (b) juſques dans les ruës, ſans remuer les yeux, les bras, ni les mains. Ils jeûnoient ſouvent, pluſieurs, deux fois (c) la Semaine, le Lundi, & le Jeudi, & ſe jauniſſoient le viſage (d) pour paroître plus grands jeûneurs. Les uns couchoient ſur une planche fort étroite ; d'autres ſemoient ſur ces planches des epines, & des cailloux. Ils atachoient des epines aux pans de leurs robes, pour faire couler le ſang de leurs piez, lorſqu'ils marchoient. Les uns ne levoient pas les piez en marchant ; les autres cachoient la tête dans un capuchon ; d'autres ſe frapoient la tête contre les murailles, pour en faire ſortir du ſang ; d'autres ſe diſciplinoient juſqu'à ce que le ſang coulât,

(a) *Matth.* 23. ℣. 5. (b) *Matt.* 6. ℣. 5. & 23. ℣. 14. (c) *Luc* 18. ℣. 12. (d) *Matt.* 6. ℣. 16.

avec abondance. Ils étoient fort exacts à donner la dixme, non ſeulement des gros fruits, mais auſſi (a), des moindres herbes, de la mente, de l'anet, & du cumin. Ils obſervoient d'avoir bien des témoins (b), quand ils faiſoient des aumones. C'eût été leur faire une grande injure que de les toucher, quand on étoit impur.

2°. Par cette belle Devotion qui n'étoit qu'un maſque ſous lequel ces hipocrites cachoient un interieur malin, impie, & ſelerat, ils s'atiroient l'eſtime, le reſpect, l'admiration, & la confiance du Peuple qui ſe laiſſe aiſément éblouir, & duper par ces beaux dehors de pieté, & par ces auſtéritez éclatantes; en efet ces infames ſangſuës ſavoient atirer adroitement à eux avec abondance le bien du Peuple ignorant, & particulierement celui des femmes (c) qui ſe faiſoient un merite de ſe reduire à l'aumone pour enrichir ces gens de bien.

Ainſi les Phariſiens avoient un empire abſolu ſur l'eſprit du Peuple. Joſeph qui les devoit connoître, nous le dit en ces

(a) *Matth.* 23. ℣. 23. (b) *Id.* 6. ℣. 2. (c) *Matth. ch.* 23. ℣. 14.

ces termes (a). *Ils ont*, dit-il, *un tel credit parmi le Peuple, qu'il embraſſe leurs ſentimens, lors meſme qu'ils ſont contraires à ceux des Rois, & des Grands Sacrificateurs.* Obſervez que cet Hiſtorien vint au monde environ 37. ans après la venue du Sauveur. Ce credit des Phariſiens n'étoit pas alors nouveau ; ils regnoient deja deſpotiquement ſur les eſprits, du tems d'Alexandre Jannæus qui en fit une cruelle experience. Ce Prince les haïſſoit, & ne leur cachoit pas ſa haine. Les Phariſiens vindicatifs ſçurent trouver les moiens de ſe venger avec uſure. Ils animerent tellement le Peuple contre lui qu'ils firent prendre les armes, & alumerent une guerre inteſtine qui dura ſix ans. Ajoutons ici les paroles de Joſeph (b). *Il* (Alexandre) *n'en tua pas moins de Cinquante mille* (de ſes ſujets revoltez) ; *& quoi qu'il n'oubliât rien pour taſcher de ſe mettre bien avec eux, leur haine étoit ſi violente, que ce qui ſembloit la devoir adoucir l'augmentoit encore. Ainſi leur demandant un jour, ce qu'ils vouloient donc qu'il fit pour les contenter, ils s'ecrirent*

(a) *Joſeph Hiſt. des Juifs, Liv. 13. ch. 18.*
(b) *Ibid. ch. 21.*

tous, qu'il n'avoit pour cela qu'à ſe tuer luy-meſme.

D'où venoit cette haine implacable du Peuple contre ſon legitime Souverain, & ſon Pontife? c'étoit l'ouvrage infernal des Phariſiens. Joſeph va nous le dire (a).

Ce Prince infortuné étant au lit de mort, & *la Reine Alexandra ſa femme etant outrée de douleur, de la deſolation où elle ſe voyoit prête de tomber avec ſes enfans, luy dit tout fondant en larmes: Entre les mains de qui me laiſſez vous & nos enfans, dans un auſſi grand beſoin de ſecours qu'eſt celui où nous nous trouvons, ſçachant comme vous le ſçavez quelle eſt l'averſion pour vous de tout le Peuple? Il lui repondit: Si vous voulez ſuivre mon conſeil, vous pouvez vous conſerver le Royaume & le conſerver à vos enfans ..... gagnez l'afection des Phariſiens, en leur donnant quelque autorité, afin que l'honneur que vous leur ferez les porte à publier vos louanges parmi le Peuple. Ils ont tant de pouvoir ſur ſon eſprit qu'ils lui font aimer & haïr qui bon leur ſemble, ſans conſiderer qu'ils n'agiſſent que par intereſt, & que lorſqu'ils diſent du*

(a) *Ibid.* c. 23.

du mal de quelqu'un, ce n'eſt que par envie ou par haine qu'ils lui portent, ainſi que je l'ay eprouvé; l'averſion du Peuple pour moi ne procedant que de ce que je me les ſuis rendus ennemis &c. Ainſi les Souverains même étoient forcez par politique de flater les orgueilleux Phariſiens, & de ſe rendre à leurs conſeils, de peur de s'atirer ſur les bras un Corps d'autant plus dangereux qu'en combatant ils ſe couvroient du manteau de la Religion.

3°. Raſſemblons maintenant ici les Saducéens, les Phariſiens, les Scribes, & les Sacrificateurs. La politique mondaine vouloit abſolument que Jeſus menageât les uns & les autres. La plûpart des Saducéens gens de qualité, & d'un naturel farouche & barbare entroient dans les Conſeils, & principalement dans le *Sanedrin* qui décidoit ſouverainement du ſort des Prophètes, & autres perſonnes extraordinaires qui paroiſſoient dans le Païs. Il y avoit auſſi des Saducéens dans l'Ordre Eccleſiaſtique, & l'on ſait que les gens de cet ordre ont beaucoup de pouvoir ſur le Peuple en matiere de Religion. Nous venons de voir que les Phariſiens étoient encore

beaucoup plus puiſſans & plus dangereux, puisque non ſeulement, ils avoient, auſſi bien que les Saducéens, une libre entrée aux Charges tant Eccleſiaſtiques que Seculieres, mais auſſi que leur Secte étoit plus nombreuſe que l'autre, & que quand elle vouloit faire entrer le Peuple dans un parti, elle ſavoit parfaitement l'art de prendre le Peuple par ſon foible, & de l'entrainer. Les autres Eccleſiaſtiques qui n'étoient ni Saducéens, ni Phariſiens formoient un autre Corps puiſſant, dangereux, qu'il faloit auſſi menager; cela eſt evident, car des gens qui étoient les Profeſſeurs en Theologie, les Predicateurs de la Religion, les Caſuiſtes conſultez par les Rois & par le Peuple, ou qui faiſoient le ſervice exterieur & public de la Religion, devoient avoir une grande autorité ſur le Peuple qui les regardoit comme ſes Peres ſpirituels & ſes Conducteurs. Ordinairement dans toutes les Religions on reſpecte le caractère de ces perſonnes, on defere beaucoup à leurs conſeils qui regardent la conſcience, on aquieſce aiſement à leurs deciſions ſur la Doctrine, parce qu'on ſupoſe ordinairement que ceux dont l'emploi conſiſte a étudier la Religion, & à l'enſeigner aux

aux Peuples doivent être mieux inſtruits, de la Religion que les Seculiers qui ſont diſtraits journellement par mille occupations diferentes.

Mais Jeſus ne menagea jamais aucun de ces Partis. Ce grand Sauveur, ennemi capital de cette honteuſe politique qui bleſſe les devoirs de la conſcience, & les interêts de la verité, combatoit ouvertement dans toutes les ocaſions les ſentimens dangereux des uns & des autres; & par la force de ſes raiſons, il confondoit tantôt les Saducéens, tantôt les Phariſiens, tantôt les infidèles Interprètes de la Loi. Et comme le plus grand obſtacle à la converſion du Peuple venoit de la part des Phariſiens, & des Eccleſiaſtiques, à cauſe du reſpect exceſſif, & de la confiance aveugle que le Peuple avoit pour eux; Jeſus s'apliquoit ſans ceſſe à demaſquer leur hipocriſie, exhortoit fortement le Peuple à ouvrir les jeux, dépeignoit au naturel le caractere abominable de ces gens là, & lui repréſentoit continuellement combien on riſquoit ſon ſalut par cette confiance aveugle qu'on avoit en eux. Que ne reproche t-il pas à ces Conduc-

teurs infidèles? Il les acuſe *de fermer le Royaume du Ciel aux hommes* (a); *de ruiner les maiſons des Veuves* (b) ſous pretexte de prier Dieu pour elles; de ravir aux Peres & aux Meres les ſecours (c) que les Loix divines & humaines, & les ſentimens de la nature leur donnoient droit d'atendre de leurs propres enfans, & de couvrir cette volerie du titre ſpecieux de Sacrifice, & de don fait à Dieu, & dont ces ſangſuës pretendoient que les enfans ne pouvoient point revenir, non pas même pour ſecourir leurs Peres & leurs Meres dans leurs plus preſſans beſoins; il les acuſe d'être fort ſcrupuleux ſur des bagatelles, & de commettre hardiment les crimes les plus honteux (d); de *netteier le dehors de la coupe & du plat, & de laiſſer le dedans plein de rapines, & d'excès* (e); d'être *ſemblables* (f) *à des ſepulcres blanchis qui paroiſſent beaux par dehors, mais qui au dedans ſont pleins d'oſſemens de morts, & d'ordures*; Il leur donne ſans aucun menagement les titres odieux *d'hipocrites*, & de

(a) *Matt.* 23. ℣. 13. (b) *Ibid.* ℣. 14.
(c) *Id. ch.* 15. (d) *Id. ch.* 23. ℣. 23. 24.
(e) *Matt.* 23. ℣. 25. (f) *Ibid.* ℣. 27.

de race de vipères. [illegible]
n'oublie rien pour [illegible]
pernicieuses qu'[illegible]
revêt comme d'[illegible]
n'oublie rien pour [illegible]
voir au Peuple une [illegible]
que ces gens-là [illegible]
soin de cacher ; [illegible]
pour déraciner de l'esprit du Peuple [illegible]
vénération & une [illegible]
la avoient si bien établies, [illegible]
tent une d'avantages, & qu'ils prenoient
une peine à conserver. [illegible]
mission de Jesus à l'égard des Saducéens,
des Pharisiens & de nos [illegible]
Corrupteurs de l'Eglise Judaïque.

On sait combien l'hipocrisie [illegible]
ne se voir demasquée, & de quels
horribles excès elle est alors capable,
le sur, quand elle est acompa-
gnée d'un grand fonds d'orgueil. Dans
ce cas l'homme entierement possedé de
ses sens, & incapable d'écouter la
voix de la conscience, se jette avec
fureur dans les excès les plus vio-
lens & les plus cruels que la vengeance
la plus noire. Representez vous alors
des mouvemens violens devorant [illegible]
dans l'ame des Saducéens [illegible]

encore dans celle des Phariſiens, des Scribes, & des Sacrificateurs, à la vuë de la conduite de Jeſus à leur égard; quelle ſurpriſe! quel depit! quelle averſion horrible! quelle fureur dans l'ame de ces faux & ſuperbes devots!

Les voilà donc ennemis irreconciliables de Jeſus. Tous ces Partis s'uniſſent pour s'opoſer à lui, pour le detruire à leur tour dans l'eſprit du Peuple, & enfin pour lui arracher la vie, & ils reuſiſſent dans leur abominable deſſein. Ils ne negligent rien pour aſſouvir une vengeance injuſte & infernale; Ils décrient la perſonne de Jeſus; ils empoiſonnent ſa conduite, ſa doctrine, ſes miracles.

Par décrier Jeſus dans l'eſprit de ce Peuple groſſier, charnel, & prévenu contre lui, il ne faloit pas de grands éforts. Nous avons vû que la Nation étoit imbuë au ſujet du Meſſie, de pluſieurs faux préjugez qui, comme un bandeau épais, l'empêchoit de reconnoître Jeſus-Chriſt. Le Peuple ſe trouvant ainſi tout diſpoſé à recevoir les plus mauvaiſes impreſſions, il n'y avoit qu'à ſoutenir ces préjugez comme des veritez certaines & ſacrées, & à repréſenter patetiquement au Peuple qu'il ne pouvoit abandonner ces vé-

rité-

ritez, ſans devenir Heretiques, en s'écartant de la voye ſûre que leurs Peres avoient religieuſement, & conſtamment ſuivie, & que les Sacrificateurs, les Docteurs de la loi, les Conſeils, & toutes les perſonnes éclairées, pieuſes, & de conſideration ſuivoient auſſi unanimement.

Il eſt aiſé de s'imaginer combien ces conſiderations eblouiſſantes devoient faire d'impreſſion ſur le Peuple. Nous l'avons déja-dit, & nous le diſons encore : On ſait qu'en matiere de Religion, le Peuple a preſque toûjours une déference outrée pour ce qui part des Eccleſiaſtiques, & des Docteurs de ſa Communion. Le Peuple, peu capable d'examiner les ſentimens, ſe fie tranquilement à ſes Conducteurs, & à ſes Maîtres ; il embraſſe aveuglement leurs préjugez, il croit ce qu'ils veulent qu'il croie, ſans s'aviſer d'aprofondir ce qu'il croit, ou ſans oſer l'entreprendre. Que s'il vient juſqu'à ſurmonter ce ſcrupule, ſe défiant enſuite trop de ſes propres lumieres, pour claires qu'elles ſoient, il aime mieux y renoncer que de ſe departir des opinions reçuës & autoriſées par ſes Maitres, quel-

que fauſſes que puiſſent être ces opinions.

Ces faux préjugez, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, étant donc reçus depuis long-tems des Juifs, & alors étant ſoutenus extraordinairement d'une autorité ſi venerable, & ſi puiſſante, les Saducéens, les Phariſiens, les Docteurs de la Loi, & les Sacrificateurs étoient trop habiles, & trop vindicatifs pour negliger d'en tirer contre Jeſus tous leurs avantages poſſibles, & pour ne faire pas de ſa perſonne, à celle de leur prétendu Meſſie des comparaiſons fort vives, dans la vuë de rendre Jeſus-Chriſt mépriſable, & odieux; Et Dieu ſait de quel air moquer cette *race de viperes* devoit tourner Jeſus-Chriſt en ridicule, en opoſant ſon exterieur bas & humilié, ſa pauvreté & ſa petite ſuite, à leur prétendu Meſſie pompeux & triomphant. Nous voions un échantillon de cette maligne moquerie, dans le traitement qu'ils firent à Jeſus-Chriſt, lorſqu'ils ſe furent ſaiſis de ſa perſonne, & qu'ils le firent comparoître devant leur Conſeil.

La Conduite de Jeſus étoit irreprochable, & parfaitement ſainte; mais ſa

ſcelerats ſavoient l'art d'empoiſonner les meilleures actions. Si Jeſus voioit quelquefois des gens d'une vie irreguliere, s'il converſoit, & mangeoit avec eux dans l'intention charitable de les ramener à leur devoir ; ſes ennemis prétendoient que cette charité ne fût qu'un pur pretexte dont-il voulût couvrir ſon libertinage, & ſon panchant à la diſſolution. Jeſus ne nous en fera pas acroire, nous ſommes trop clair-voïans, c'eſt *un ami des Péagres* (a), & un compagnon des gens de debauche. Si au jour du Sabat, il faiſoit quelque action manuelle, mais ſainte, édifiante, & néceſſaire, ou s'il ordonnoit à quelcun de la faire, ou s'il la permettoit à ſes Diſciples : C'eſt un homme à qui la Sainteté du Sabat ne tient pas fort au cœur (b), il faut que ſon mépris pour les loix les plus ſacrées ſoit bien horrible, puiſqu'il oſe le faire éclater publiquement, & qu'au lieu de profiter des juſtes cenſures qu'on lui fait ſur la violation d'un jour ſi ſaint, il s'en moque, & ſe recrie même (c) contre les gens de bien qui le reprennent. S'il ne-

(a) *Matt. chap.* 11. ℣. 19. (b) *Jean* 5. (c) *Luc.* 13.

negligeoit d'obſerver des Traditions (a) vaines & ſuperſtitieuſes, comme de laver les mains avant le repas: c'eſt un prophane que ſon irreligion porte juſqu'à ſe faire gloire de fouler aux piez les plus ſaintes coûtumes que nos Peres ont obſervées ſi religieuſement. S'il annonçoit le pardon des péchez à ceux qu'il gueriſſoit par quelque miracle: c'eſt un blaſphemateur (b) qui s'atribuë des droits, & des privileges qui n'apartiennent qu'à Dieu ſeul. Quil me ſoit permis de mettre cet horrible langage dans la bouche de ces faux devots qui avoient juré la perte de JESUS-CHRIST, & qui s'eforçoient de le noircir de toutes les manieres. Enfin, ſi Jeſus ſe diſoit le Fils de Dieu, & s'il parloit quelquefois de ſon Unité avec Dieu, les Juifs regardoient cela comme le comble de l'impieté, & comme l'efet d'une ambition abominable, & l'acuſoient de vouloir, contre toute raiſon, s'élever juſqu'au Trone de Dieu, & n'étant qu'un ſimple homme, ſe faire égal à Dieu (c). Auſſi, vit-on le Souverain Sacrificateur de-

(a) *Matth.* 15. *Marc.* 7. (b) *Marc.* 2. (c) *Jean* 10. ℣. 33.

dechirer ſes vêtemens, pour témoigner ſon horreur à l'oüie des paroles de Jeſus, qui en plein Conſeil (a) ſe nommoit le Fils de Dieu, & déclaroit qu'on le verroit bien-tôt à la droite de Dieu. C'eſt ainſi qu'ils s'efforcoient à faire regarder Jeſus comme un objet de l'horreur, & de l'execration de tous les gens de bien.

Après avoir empoiſonné la conduite du Sauveur, il leur étoit moins dificile d'ataquer ſa Doctrine. Le Peuple étoit quelquefois charmé des inſtructions de Jeſus: Mais ſes ennemis pouvoient dire au Peuple, qu'il faloit bien ſe garder d'écouter ce Docteur dangereux dont les opinions favorites ne pouvoient être que dannables; Quil ne debitoit quelques belles maximes qu'afin d'atirer le Peuple à lui, & de lui faire avaler avec moins de repugnance le venin de ſes pernicieux ſentimens; Que pluſieurs de ſes maximes étoient fauſſes, outrées, & ridicules; Que Moïſe leur grand Legiſlateur n'avoit rien enſeigné de pareil; Que ce nouveau Docteur donnoit temerairement aux Loix de Dieu un ſens contraire à celui

(a) *Marc. ch.* 14. *V.* 61. 62.

lui que les Docteurs les plus éclairez, & les plus vénerables de la Nation avoient toujours enſeigné; Que dailleurs, il mépriſoit viſiblement Moïſe, puis qu'il condannoit les ſaintes Traditions que cet homme de Dieu avoit laiſſées à leurs Peres, & qui étoient fidèlement parvenuës juſqu'à eux; Qu'ainſi Jeſus devoit étre regardé comme un faux Prophète, & un Impoſteur. Voilà ſans doute le pretexte; mais la grande raiſon, c'eſt que la Doctrine de Jeſus étoit ſi pure, & ſi ſainte qu'elle éfarouchoit ces gens là vendus à leurs paſſions, & qu'ils cherchoient toutes les voies imaginables pour guerir le coup mortel qu'elle portoit dans leur conſcience.

Mais quoi! Jeſus fait des miracles de tant de ſortes, & tout a fait ſurprenans? Qu'eſt ce que cela veut dire? Ses ennemis avoient leur reponſe prête pour eluder ce puiſſant argument.

Il eſt vrai que cet homme fait des miracles; mais cela n'empêche pas qu'il ne ſoit un Impoſteur. On ne trouve point en lui les caractères du Meſſie, & néantmoins il veut paſſer pour le Meſſie pro-

promis; ſa conduite eſt deteſtable; ſes ſentimens ſont heretiques, & après cela il fait des miracles! le Diable peut en faire. Cet homme a fait aſſurement quelque Pacte avec Belzebul Prince des Demons; Ils ſe ſont liguez pour ſeduire le Peuple. Moïſe qui nous aprend (*) que les Seducteurs peuvent faire des miracles, nous defend expreſſement de nous en laiſſer éblouir. Nous n'avons garde de contrevenir aux ordres de nôtre grand Legislateur, & d'écouter cet homme-ci qui n'eſt qu'un Emiſſaire de Belzebul.

Enfin pour empêcher plus eficacement le Peuple de croire en JESUS-CHRIST, & pour intimider ceux qui auroient le plus d'envie de ſe ranger de ſon parti, le Sanedrin fit un Decret d'excommunication contre tous ceux (a) qui oſeroient reconnoître JESUS pour le Meſſie.

(*) *Deut. ch. 13.* (a) *Jean 9. V. 22.*

A R-

ARTICLE IV.

Diverſité des ſentimens en Judée, au ſujet de Jeſus-Chriſt. Conduite du Sanedrin. L'abrogation de la Loi ceremonielle, autre ſource de l'Incredulité des Juifs. Aveuglement & credulité des Juifs modernes. Conduite admirable de la Providence.

NOus venons de voir la conduite que tenoient les ennemis de Jeſus pour le détruire entierement dans l'eſprit du Peuple.

Malgré tout cela, le Peuple étoit fort partagé de ſentimens (a), ſur ſon ſujet. Les uns ſuivant aveuglement les Saducéens, les Phariſiens, les Scribes, les Sacrificateurs, & les ordres du Grand Conſeil, ou partiſans de quelcune des autres Sectes, ſe détournoient de Jeſus comme d'un Impoſteur. D'autres entrainez par la force de la verité ne pouvoient s'empêcher de rendre à Jeſus quelque juſtice, & de le regarder, au moins, comme un homme de bien, & comme (b) un grand Prophete. D'autres

(a) *Jean ch. 7. ℣. 12.* (b) *Ibid. ℣. 40.*

tres enfin plus atentifs à ſa Doctrine, à ſa conduite, à ſes miracles, & au tems d'alors qui, ſelon le ſentiment général, étoit le tems auquel le Meſſie devoit paroitre, ne pouvoient s'empêcher de croire que Jeſus étoit efectivement le Meſſie (a), promis. Mais la crainte d'être excommuniez les rendoit trop timides pour ſe declarer ouvertement. Vraiſemblablement il y avoit des Scribes (b) qui étoient de ce nombre; auſſi les Phariſiens modernes qui regardent les Caraïtes comme les Succeſſeurs des Scribes & de leurs partiſans, leur reprochent d'avoir été plus favorables à Jeſus-Chriſt qu'eux (*) & les Caraïtes reprochent reciproquement aux Phariſiens la mort de Jeſus-Chriſt, *parce*, diſent-ils, *qu'il recevoit nos rites, & condannoit les vôtres.*

Le Sanedrin qui avoit reſolu de perdre JESUS (c), n'ignoroit point que ce Grand Sauveur avoit un Parti dans la Nation, & il craignoit ce Parti. Il n'oſoit

(a) *Ibid.* ℣. 41. (b) *Jean* 12. ℣. 42. 43.
(*) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs, Tome 6. page 96. ou Hiſt. des Juifs Reclamée an.* 1711.
(c) *Jean* 11. ℣. 57.

ſoit ſe ſaiſir de Jeſus à force ouverte, ou du moins, il cherchoit pour cela quelque pretexte plauſible ; & dans cette vuë, il envoioit de tems en tems des Emiſſaires pour propoſer des queſtions captieuſes à Jeſus-Chriſt, afin d'avoir priſe ſur lui. Mais toutes ces ruſes leur devenant inutiles par la ſageſſe des réponſes du Sauveur, ils eurent enfin recours à la trahiſon ; & Judas s'étant ofert de commettre ce crime, ils profiterent avec joie de l'humeur intereſſée de ce malheureux.

Tels furent les obſtacles qui empêcherent le gros de la Nation Juive de reconnoître Jeſus pour le Meſſie promis ; Et ſi depuis ſa mort, les preuves de ſa Miſſion croiſſoient de jour en jour, & devenoient plus claires, & plus convaincantes, les obſtacles qui avoient retenu les Juifs dans l'incredulité durant le Miniſtère de Jeſus, ſubſiſtoient toujours dans la Nation, & ſe fortifioient par de nouveaux obſtacles. Par exemple le préjugé des Ceremonies augmentoit l'endurciſſement, & l'orgueil & la fauſſe honte ne permettoient pas au Sanedrin d'avouer qu'il eût crucifié le vrai Meſſie.

Les

Les Juifs acoutumez depuis long-tems aux Ceremonies Levitiques, en étoient ſi fortement, & ſi ſuperſtitieuſement prévenus, qu'ils les regardoient comme une partie fondamentale, & inſeparable de la Religion. Le Culte Divin conſiſtoit ſelon eux, principalement dans la pratique de ces Ceremonies, & c'étoit anéantir le Culte que de retrancher les purifications, les oblations, les ſacrifices &c. Les Juifs même convertis au Chriſtianiſme ne ſe guerirent pas aiſement de cet ancien & faux préjugé; il falut leur ecrire une Epitre (*) pour les deſabuſer, & pour leur inſinuer des ſentimens plus relevez, & plus ſpirituels ſur le but de la Loi Ceremonielle, & ſur la maniere dont Dieu veut être ſervi.

Ce Peuple donc entierement imbu de cette opinion groſſiere, s'imaginoit que les Ceremonies égaleroient dans leur durée celle du Monde, prenant au pié de la Lettre quelques expreſſions de l'Ecriture; quoique le bon ſens, & d'autres paſſages duſſent les leur faire prendre dans un ſens figuré, & hiperbolique; & comme il étoit défendu dans la Loi (a) de

(*) *L'Epitre aux Hebreux.* (a) *Levit.* 17.

de ſacrifier ailleurs que dans le Tabernacle, & parconſequent dans le Temple qui devoit ſucceder au Tabernacle, les Juifs ſe flatoient que le Temple ſubſiſteroit auſſi toujours.

Jeſus avoit le premier combatu aſſez ouvertement cette prétenduë perpetuité des Ceremonies, aſſurant que deſormais, on ſerviroit Dieu d'une maniere fort diferente (a); que le Temple de Jeruſalem ne ſeroit plus ce lieu ſacré & unique reſervé pour le Service Divin, & que même cet Edifice, l'objet de l'admiration & de l'afection des Juifs, ſeroit détruit de fonds en comble. Les Apôtres éclairez des mêmes lumieres que leur Divin Maître, & animez du même eſprit, travailloient inceſſamment à enſevelir la Sinagogue, c'eſt-à-dire, la Loi Ceremonielle, & c'eſt ce qui augmentoit la haine, & la fureur des Juifs contre le Chriſtianiſme.

D'ailleurs, il en auroit trop coûté au Sanedrin de reconnoître Jeſus pour le Meſſie, après l'avoir fait crucifier comme un Impoſteur. Quand l'orgueil s'eſt emparé du cœur de l'homme, & qu'il y régne

(a) *Jean 4. N°. 21. & ſuivans.*

régne deſpotiquement, il ſacrifie tout pour s'y maintenir; lumieres de l'eſprit, ſentimens de la conſcience, Loix ſacrées, Religion, rien ne l'arrête, tout eſt foulé aux piez. L'homme orgueilleux a-t-il commis une faute? Il lui en couteroit trop de l'avouer, & plus la faute eſt grande, plus l'aveu qu'il en faudroit faire eſt amer, & mortifiant; il cherche bien plûtôt un voile, bon ou mauvais, pour la couvrir; & l'injuſtice ne lui coûte rien, s'il ſe flate qu'elle le mettra à couvert des reproches que ſa faute merite.

Si Jeſus eſt le vrai Meſſie, le Sanedrin eſt coupable du crime le plus noir qui ſe ſoit jamais commis. Or quelle aparence que ces Magiſtrats dont l'orgueil étoit encore plus exceſſif que leurs dignitez n'étoient eminentes, ſe declaraſſent eux mêmes atteints & convaincus d'une ignorance craſſe, d'une malice noire, & d'une injuſtice criante au dernier point, pendant qu'ils demeuroient bouſis de cette opinion exceſſive qu'ils avoient de leurs pretenduës lumieres, & pendant qu'ils vouloient à tout prix, paſſer pour des Juges ſavans & integres, dans

dans l'eſprit du Peuple? Reſolus à tout ſacrifier pour maintenir leur reputation, ils n'avoient garde d'examiner les preuves de l'Evangile, & le Miniſtere des Apôtres; ils ne penſoient qu'a s'y oposer de toutes leurs forces, tout furieux de ce que l'Evangile, qui s'établiſſoit malgré tous leurs éforts, tendoit viſiblement à les couvrir de honte & de confuſion.

Les Juifs qui ſuivirent, n'ouvrirent pas mieux les yeux à la lumiere de la verité dont l'éclat augmentoit de plus en plus dans l'Univers, parcequ'ils heriterent des prejugez, & des paſſions de leurs Peres, & même les Juifs modernes ont rencheri ſur la groſſieretté des prejugez & des paſſions de leurs Ancêtres, car non ſeulement ils atendent un Meſſie qui ſubjuguera tout l'Univers (*) mais auſſi ils ſe flatent qu'alors ils (†) ſe gorgeront du ſang des Nations, & qu'ils ſe plongeront impunénment dans lss plaiſirs de la chair; (a) & ils acompagnent

(*) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Tome 3. Liv. 4. chap. 26. Art. 9.*

(†) *Ibid. Art. 18.*

(a) Non ſeulement les Juifs ſe flatent que ous le regne de leur pretendu Meſſie, ils ſe plon-

pagnent cette opinion de quantité de reveries (b).

Cette Nation toûjours imbuë de ſon idée chimerique & flateuſe que le Meſſie doit être un Monarque mondain, & triomphant; & toûjours brulant d'impa-

geront librement dans les plaiſirs de la chair; mais s'il y en a quelcun parmi eux qui veuille donner un ſens plus raiſonnable, & ſpirituel à ces expreſſions charnelles, ils le refutent comme quitant le chemin batu; & ne s'acordant pas avec l'Ecriture ſainte; Et ils ſe moquent du regne ſpirituel que la Religion Chrétienne ſubſtitue à celui, diſent-ils, que l'Ecriture avoit promis. *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Tom. 3. Liv. 4. ch. 25. Article 9. & ch. 26. Artic. 11.*

(b) Les Juifs diſent que le Meſſie à ſa manifeſtation doit donner à leur Nation un repas magnifique. Le premier mets ſera le *Leviathan*, ce monſtre afreux que Dieu tua, & qu'il a ſalé pour le repas du Meſſie. Dieu conſerve auſſi pour ce repas le *Behemot*, qu'il n'a point ſalé, afin qu'il ſoit d'un goût plus delicat: on y verra auſſi une piece de gibier, un oiſeau monſtrueux nommé *Barjuchne*, dont un des œufs pourris, étant tombé de ſon nid ſubmergea 60. villes. Le vin ne manquera point à ce repas, car il a été preſſé dès le commencement du monde, & il eſt gardé dans le cellier d'Adam. Obſervons que ce repas a donné lieu chez pluſieurs Juifs à ce formulaire de ſerment: *Si je mens, que je ne mange jamais du bœuf ſauvage, c'eſt-à-dire, du Behemot.* Idem. ch. 26. Art. 10. & 11.

tience de le voir paroitre, eſt devenuë d'une credulité ſurprenante, depuis le ſiecle de JESUS-CHRIST; Cette credulité a fait naître mille & mille fois l'envie à des particuliers de s'ériger en Meſſies, ou a porté des viſionaires à s'imaginer qu'ils étoient le Meſſie, & par ſa credulité cette Nation s'eſt elle même tournée en ridicule, & eſt devenuë le jouet des autres Nations (a).

(a) C'eſt une choſe bien extraordinaire, & bien digne de compaſſion que la Conduite des Juifs, par raport au Meſſie. Depuis qu'ils ont renié le veritable, ils perſiſtent toujours dans une incredulité que les plus fortes raiſons ne peuvent vaincre. Et depuis ce tems là ils ſont devenus d'une facilité extrême à ſe laiſſer ſurprendre par des Impoſteurs. Dans le 12e. ſiecle, par exemple, on vit juſqu'a 10. faux Meſſies ſe jouer de la credulité de ce Peuple. Les ſiecles précedens en avoient produit bien d'autres, & les ſiecles ſuivans n'en manquerent pas. Nimporte; ce Peuple toûjours incredule à l'égard de la verité, eſt toûjours prêt à donner tête baiſſée dans les impoſtures les plus groſſieres. Un ſeul exemple nous ſufira pour confirmer cette verité.

Un Juif d'Alep, né l'an. 1660., nommé *Zabathai Tzevi*, & fils d'un Poulalier, ſe mit en tête de paſſer pour le Meſſie, & il vint à bout de ſon deſſein. Aiant apris de bonne heure tout ce qu'il devoit ſavoir pour jouer un ſi grand rôle, il ſe mit à prêcher dans les champs, & ſe vanta de faire des miracles, & de prononcer le nom de Jehovah. D'abord il rencontra des opoſitions de

Cependant le tems de la venuë du Meſſie a jetté la Nation Juive dans un

la part de quelques Sinagogues qui même le condannerent a la mort; mais perſonne n'oſa éxcuter cette ſentence, parce que ſes Diſciples, & ſes admirateurs ſe multiplioient de plus en plus. Comme il couroit le monde pour ſéduire la Nation, il trouva à Gaza un Juif de reputation nommé Nathan Levi qui conſentit d'être ſon Précurſeur, & ſe dire le Prophéte Elie. Cet Elie aſſemble les Juifs à Jeruſalem, & leur montre Tzevi comme celui qu'on atendoit. Une partie des Juifs donne dans l'impoſture; Tzevi continuë à courir le monde. Son Précurſeur qui ne s'endormoit pas, perſuade à tous ceux qui vouloient l'écouter, que Tzevi eſt le Chef de la Nation; Que l'Empire Ottoman alloit tomber ſous ſa conduite; Qu'il faloit ſeulement atendre neuf mois, pendant leſquels, il devoit être caché, & cauſer de grandes aflictions au Peuple; Mais qu'enſuite il paroîtroit avec éclat monté ſur un lion, remenant le Peuple dans ſa Patrie, & qu'un Temple magnifique, dans lequel on feroit les ſacrifices ordinaires deſcendroit alors du Ciel. Ces prédications furent ſi éficaces que les Juifs de Smirne croiant voir quelque choſe de divin en la perſonne de Tzevi le proclamerent leur Roi; & chanterent à ſon ocaſion ces paroles du Pſeaume: *La droite de l'Eternel s'eſt élevée.* Tzevi ſe voïant élevé à un ſi haut degré d'autorité, fit éfacer des prieres le nom de l'Empereur Ottoman pour y mettre le ſien, dreſſa une nouvelle formule de Foi que tout le monde étoit obligé de ſuivre, comme venant de la main du Meſſie, & avant que de faire la conquete de ſon Empire, il en diviſa les Emplois à ſes favoris.

embarras inexprimable, c'eſt pour elle un Labirinthe d'où il ne lui eſt pas poſſible de ſe tirer, parce que tous les termes marquez pour cette venuë du Meſſie ſont écoulez depuis le ſiecle de nôtre Jeſus.

Lorſque ce tems fut paſſé, les Juifs, pour ſe conſoler, s'aviſerent de dire que les Propheties pouvoient avoir une certaine étenduë qui n'étoit pas toûjours ren-

Il ſe faiſoit apeller le Roi des Rois d'Iſraël. Cette nouvelle du Meſſie manifeſté vola de tous cotez avec une rapidité merveilleuſe. On vit les Juifs en Italie, en Allemagne, en Hollande, & à Mets ſe preparer à tout vendre, & à tout quiter pour le ſuivre. Cette Nation croïoit fermement être à la veille de ſe voir maitreſſe du monde, quand on aprit que ce Meſſie s'étoit fait Mahometan, aiant mieux aimé conſerver ſa vie que d'être le martir de ſon impoſture. Cependant malgré ſon apoſtaſie les Rabbins ne vouloient point avoüer qu'ils ſe fuſſent trompez, & ils ſoutenoient opiniatrement que le Meſſie devoit demeurer quelque tems chez les Turcs, comme autrefois Eſther avoit demeuré chez Aſſuerus. *Mr. Baſnage Hiſt des Juifs liv. 7. chap.* 23. Voiez auſſi *Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſelle de l'Evêque de Meaux pag.* 368. Dans le même ſiecle les Juifs d'Angleterre eurent auſſi une imagination fort bizarre, ce fut de prendre *Cromwel* pour leur Meſſie, mais cet Anglois bien loin d'accepter cet honneur, s'irrita extremement contre eux. Voiez *l'Hiſt. de Cromwel par Greg. Leti.*

renfermée dans un point précis. Sur ce fondement il ne ſe parloit parmi eux que de faux Chriſt, & cela dura près d'un ſiecle.

Quand le terme fut tellement écoulé, qu'il n'y avoit plus rien à attendre, des Rabbins preſſez par la force des Oracles crurent ſe ſauver en faiſant courir le bruit *que le Meſſie étoit venu, ſelon qu'il étoit marqué par les Prophetes, mais qu'il ſe tenoit caché quelque part à Rome, parmi les pauvres mendians* (a).

Mais comme cette reverie ne pouvoit pas contenter les eſprits, un de leurs fameux Rabbins s'aviſa de couper ce nœud gordien, ſoutenant que les Iſraëlites n'avoient plus de Meſſie à attendre (b), parce qu'il leur avoit été donné en la perſonne du Roi Ezechias. Mais cette opinion n'etant pas plus ſenſée que l'autre, & les Juifs deſolez de ce que le tems de la venuë du Meſſie étoit paſſé, ils prononcerent d'un commun acord: *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront les tems du Meſſie*, & le 12e. Article de leur Confeſ-

(a) *Boſſuet Evêque de Meaux Diſcours ſur l'Hiſt. Univ. pag.* 379.
(b) *Id. ibid. & page* 380.

ſion de foi, à laquelle on a joint un Commentaire pour expliquer quelques endroits trop concis, porte ce qui ſuit (a).

Le Meſſie doit venir, & quoi qu'il tarde long tems, je l'atendrai toûjours jusqu'à ce qu'il vienne. Le Commentateur ajoute deux choſes; l'une que *celui qui doute de l'avenement du Meſſie, acuſe toute la Loi de menſonge, & de fauſſeté*; l'autre qu'il ne faut pas ſonder ni chercher dans l'Ecriture le tems de ſon avenement; c'eſt pourquoi les Sages ont dit avec beaucoup de raiſon, *que celui qui compte les tems du Meſſie, puiſſe crever.*

Enfin ſe voiant toûjours vivement ataquez par les Chrétiens, ils ont mis toute leur étude à éluder les Propheties où le tems du Meſſie eſt marqué, & à tordre le ſens des Oracles, ne faiſant même aucun ſcrupule de démentir les anciennes Traditions de leurs Peres, pourvû que cela puiſſe leur ſervir à ſe defendre contre les Chrétiens qui les acablent, & les confondent par les Oracles du Vieux Teſtament.

Ainſi

(a) *Mr. Baſnage Hiſt. des Juifs Tom. 3. Liv. 4. ch. 1.*

Ainſi nous pouvons dire que la Nation Juive eſt devenuë ſemblable à des voiageurs qui, aïant refuſé avec une opiniatreté invincible de prendre le bon chemin qui leur avoit été montré, s'égarent, à meſure qu'ils avancent, ſe depaïſent, s'enfoncent en des lieux ſombres & tenebreux, ne ſçavent où ils en ſont, & dans leur deſeſpoir, toutes les maſures qu'ils decouvrent, ils les prennent d'abord pour le lieu où leur voiage doit ſe terminer, & néanmoins, ils ſoutiennent toûjours, par un travers d'eſprit étrange, qu'il n'y a qu'eux qui aïent pris le bon chemin. S^t. Jerome leur diſoit (a).

» Qu'atens tu, ô Juif incredule? Tu » as commis pluſieurs grands crimes du- » rant le tems des Juges: ton Idolatrie » t'a rendu l'eſclave de toutes les Nations » voiſines; mais Dieu a eu bientôt pitié » de toi, & n'a pas tardé à t'envoier des » Sauveurs. Tu as multiplié tes Idola- » tries ſous des Rois; mais les abomi- » nations où tu es tombé ſous Achas, & » ſous Manaſſés n'ont été punies que par » 70. ans de captivité. Cirus eſt venu,

(a) *Diſcours ſur l'Hiſt. Univerſelle pag. 389.*

» & il t'a rendu ta Patrie, ton Temple, &
» tes Sacrifices. A la fin tu as été acablé
» par Veſpaſien & par Tite. Cin-
» quante ans après, Adrien a achevé de
» t'exterminer, & il y a quatre cens ans
» que tu demeures dans l'opreſſion.

Diſons aujourd'hui (*) avec le Savant Precepteur du Fils de Louïs XIV.
» Qu'as tu fait, ô Peuple ingrat! Eſcla-
» ve dans tous les Païs, & de tous
» les Princes, tu ne ſers point les Dieux
» étrangers. Comment Dieu qui t'avoit
» élû, t'a-t-il oublié, & que ſont deve-
» nuës ſes anciennes miſericordes? Quel
» crime, quel atentat plus grand que
» l'Idolatrie, te fait ſentir un châtiment
» que jamais tes Idolatries ne t'avoient
» atiré? Tu te tais? Tu ne peux compren-
» dre ce qui rend Dieu ſi inexorable?
» Souvien toi de cette parole de tes Peres,
» *ſon ſang ſoit ſur nous* (a) *& ſur nos*
» *enfans*, & encore; *Nous n'avons point*
» (b) *de Roi que Ceſar*.. Le Meſſie
» ne ſera pas ton Roi; garde bien ce
» que tu as choiſi; demeure eſclave de
Ceſar

(*) *Ibid. pag.* 390.

(a) *Matt.* 27. *V.* 25. (b) *Jean.* 19. *V.* 15

» Ceſar, & des Rois juſqu'à ce que la » plenitude des Gentils (a) ſoit entrée, » & qu'enfin tout Iſraël ſoit ſauvé.

Aprés toutes les reflexions que nous avons faites dans cet Ouvrage, nous concluons que l'incredulité des anciens Juifs étoit entierement contraire à la raiſon, & à la juſtice, & que celle des Juifs modernes n'eſt pas moins deraiſonnable & injuſte. Car, comme nous l'avons vû, l'Evangile a toûjours été fondé ſur des preuves très capables de perſuader tous ceux qui aiment & qui cherchent ſincerement la verité. Il n'a tenu, & il ne tient qu'aux Juifs d'éxaminer ces preuves, de ſorte que les diſpoſitions qui les ont retenus, & qui les retiennent dans l'incredulité ont leurs ſources uniquement dans la corruption du cœur humain; c'eſt ce que nous croïons avoir ſufiſamment demontré.

Cependant admirons ici profondement la ſage conduite de la Providence qui ſait ſi bien, quand elle le juge néceſſaire, tourner en bien les plus grands maux. L'incredulité des anciens Juifs leur fit commettre le plus abominable de

(a) *Rom.* 11. *V.* 25.

Il faut bien remarquer que les preuves que nous avons raportées ont plus d'un uſage. Elles font voir clairement la Divinité de la Religion Chrétienne contre les *Juifs*, les *Mahometans*, & les *Païens*. Elles démontrent qu'il y a une Religion revelée, contre les *Deïſtes* qui n'en reconnoiſſent point de telle. Elles confondent les *Epicuriens* qui nient la Providence; & les *Athées* qui pretendent qu'il n'y a point d'autre Dieu que l'Univers.

Il ſemble qu'il faudroit maintenant repondre aux Dificultez que l'on fait contre la Religion Chrétienne, & mettre au jour toutes les ſources de l'incredulité des Deïſtes, des Epicuriens, & des Athées. Mais cela nous meneroit trop loin. Nous ferons ſeulement cinq choſes dans cette Troiſiéme Partie.

I. Nous demaſquerons l'injuſte partialité des Incredules qui rejettent la Religion Chrétienne ſous pretexte des Dificultez qu'ils y rencontrent, & des Diviſions qui regnent parmi les Theologiens.

II. Nous

II. Nous montrerons de quelle maniere la droite raiſon veut qu'on enviſage les Dificultez de la Religion Chrétienne, & les Diviſions des Theologiens.

III. Nous developerons quelques ſources de l'incredulité des Deïſtes, des Epicuriens, & des Athées.

IV. Nous propoſerons quelques motifs qui doivent ſervir de contrepoids au panchant à l'Incredulité, & à l'Irreligion.

V. Enfin nous ferons voir combien le caractere des veritables *Eſprits forts* eſt opoſé au caractere des *Incredules.*

CHAPITRE I.

L'injuſte partialité des Incredules demaſquée.

ARTICLE I.

Reponſe à une Dificulté qu'on peut nous faire ſur ce que nous avons dit contre les Juifs. La Raiſon eſt un guide très fidele.

CE que nous avons dit contre les Juifs dans nos Réflexions précedentes, peut faire naître une Dificulté à laquelle il faut repondre avant que de paſſer plus avant.

Pourquoi, dira-t-on, ſe plaindre ſi amerement des Juifs qui ont fait mourir le Meſſie, & pourquoi leur faire leur procès avec tant de rigueur? Au fonds, ils n'ont fait qu'executer le *Decret* de Dieu, qui vouloit que le Meſſie mourût pour rachetter les hommes de la

la mort éternelle. S^t. Pierre ne dit-il pas (a) que Jesus *a été livré par le Conseil defini, & par la Providence de Dieu?* Il vaut donc mieux se taire sur une matiere si delicate, adorer humblement la conduite impenetrable de la Divinité, & s'écrier avec S^t. Paul (b) *ô profondeur!*

Nous sommes persuadez que plusieurs de ceux qui tiennent ce langage le detesteroient de tout leur cœur, s'ils en connoissoient le venin. Il est nécessaire de le leur developer, & nous les conjurons de bien reflechir sur la reponse que nous allons faire.

Il faut premierement observer que le peu de soin que nous prenons ordinairement de bien connoître les perfections de Dieu, est très souvent cause que nous nous formons des idées fausses, basses, & injurieuses de la conduite de cet Etre suprême. Cette negligence est une source d'erreurs, & d'erreurs trés dangereuses. La dificulté que nous venons de raporter en est un triste exemple, car elle ne tend pas à moins qu'à

(a) *Act.* 2. *N°.* 23.
(b) *Rom.* 11. *N°.* 33.

qu'à détruire dans nôtre eſprit l'idée de l'Etre infiniment parfait, & à renverſer la Religion.

En efet, la droite raiſon veut abſolument qu'on impute à la Cauſe propre & principale d'une action, tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans la nature de cette action; & il ſeroit également abſurde & injuſte de l'imputer à celui qui n'en aïant été que le ſimple inſtrument, y auroit été neceſſité par une force majeure. Or ſi Dieu avoit poſitivement voulu, & réſolu que les Juifs crucifiaſſent le Meſſie, enſorte qu'en vertu d'un *Decret abſolu*, il n'eût point été au pouvoir des Juifs de s'abſtenir de cette action, il eſt clair comme le jour que Dieu ſeroit la Cauſe propre & principale de la crucifixion de Jeſus-Chriſt, & que les Juifs n'auroient été que de ſimples inſtrumens de cette crucifixion. Delà il s'enſuivroit manifeſtement qu'il faudroit imputer à Dieu ſeul, comme Cauſe propre & principale, tout ce qui ſe trouve d'injuſte, de noir, & d'abominable dans cette action des Juifs, qui firent condamner à une mort infame & cruelle le plus juſte, le plus ſaint,

ſaint, & le plus parfait de tous les hommes, après l'avoir chargé d'opprobres. Il s'enſuivroit clairement auſſi que Dieu, en puniſſant les Juifs par la deſtruction totale & afreuſe de leur Republique, & par une rejection qui dure depuis tant de ſiecles, auroit exercé un jugement des plus injuſtes. Car un Souverain ne ſauroit, ſans une extrême injuſtice, punir des Sujets, pour avoir executé ſa volonté abſoluë, & ſur tout, s'il les avoit reduits à une neceſſité inévitable de l'executer.

On aura beau ſe tourmenter pour parer ces conſequences; elles decoulent néceſſairement de la dificulté que nous avons raportée; Mais quelle horrible idée cela nous donneroit de Dieu! Comment, après cela, croire qu'il eſt très juſte, très équitable, très bon, & très ſaint? Comment ſe perſuader qu'il eſt infiniment parfait? Que ſeroit-ce que l'idée de Dieu? Ce ne ſeroit qu'une chimere.

Mais peut être, quelcun nous répondra; c'eſt vous même qui errez pour vouloir trop conſulter la raiſon. En matiere de Foi, la raiſon eſt un guide inſ-

infidéle; on s'égare à force de la ſuivre; c'eſt une dangereuſe conſeillere; au lieu de la tant conſulter, il faut la faire taire, & ſe ſoumettre aveuglement à la Parole de Dieu.

Mais, ceux qui raiſonnent ainſi ne prennent pas garde, que, quant à eux, ils livrent le champ de bataille aux Incredules, & leur donnent entiérement gain de Cauſe. Ne ſait on pas que les Incredules, prétendent que la foi ſoit contraire à la raiſon? Si on leur acorde cette prétention fauſſe & injuſte, ils ne demanderont pas mieux; les voilà, à la veille de chanter le triomphe, car rien ne leur ſera plus aiſé que de tourner en ridicules la Foi, la Religion, & tous ceux qui la profeſſent qui ne ſeront plus deſormais qu'un Parti de gens déraiſonnables, entêtez, & viſionaires.

D'ailleurs, ceux qui veulent que la raiſon ſe taiſe en matiere de Foi, ne prennent pas garde qu'ils tombent actuellement en contradiction. Car pour agir conſequemment ils devroient toûjours, en matiere de Foi, garder un très profond ſilence; leur principe ne leur pe-

permet jamais d'ouvrir la bouche. Cependant ils n'ont garde de ſe taire ; l'amour propre ne renonce pas ainſi à ſes prétentions. Ils n'oublient rien pour défendre leur ſentiment, & pour détruire le ſentiment contraire. Ils raiſonnent, il eſt vrai qu'ils le font mal ; mais enfin, bien ou mal, ils ont recours à la raiſon pour ſe conduire dans cette diſpute, dans laquelle ils prétendent qu'on ne doit point avoir recours à la raiſon ; ils reclament ſon autorité pour décider qu'elle eſt ſuſpecte. En un mot, ils combatent, ils décrient, ils condannent l'uſage de la raiſon, afin de paſſer pour plus raiſonnables que les autres. Cette conduite-n'eſt elle pas digne de compaſſion ?

Au lieu de décrier la raiſon dont nous ne ſaurions nous paſſer, connoiſſons mieux ſon prix, felicitons nous de ſa poſſeſſion, & ſoions atentifs à en faire un bon uſage. C'eſt un préſent ineſtimable de la Divinité. C'eſt une faculté que nous avons reçûë pour diſcerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal. C'eſt un guide très fidèle (a) ; bien loin de

(a) Neque decipitur Ratio, neque decipit unquam. *Manilius.*

de nous égarer à force de le ſuivre, au contraire, on ne s'égare que parce qu'on ceſſe de le ſuivre, & qu'on prend pour guides les paſſions & les préjugez revêtus des aparences de la raiſon.

C'eſt la raiſon qui par des principes d'une evidence parfaite, nous fait découvrir clairement l'exiſtence & les perfections de la Divinité. C'eſt la raiſon qui nous fournit des preuves invincibles de la Divinité de la Religion Chrétienne.

La lumiere de l'Ecriture Sainte peut bien être plus vive, & plus étenduë que la lumiere de la raiſon; celle-là peut nous faire connoître des objets que nous ne ſaurions decouvrir par celle-ci; mais il eſt impoſſible que ce qu'une de ces deux lumieres nous fait connoître clairement, l'autre lumiere le dementе, le contrediſe, & qu'elle nous faſſe voir clairement le contraire (a), parceque Dieu étant la ſource & l'auteur de ces deux lumieres, il eſt impoſſible qu'il ſoit

(a) *Si on choque les principes de la raiſon, nôtre Religion ſera abſurde & ridicule*, dit fort bien le célèbre Mr. Paſcal. Penſées ſur la Religion Titre 5e.

ſoit contraire à lui même, ni qu'il ait voulu nous donner des guides infidéles pour nous faire égarer.

Ainſi, quand l'explication de quelque endroit de l'Ecriture Sainte eſt manifeſtement & directement contraire à la raiſon, c'eſt une explication fauſſe, & contraire à l'intention que Dieu a eûë en nous donnant ſa Parole (a). Or toute explication qui fait Dieu autheur du crime & du mal moral, quel qu'il ſoit, eſt une explication manifeſtement & directement contraire à la raiſon, parce qu'elle détruit entierement l'idée que la raiſon nous donne de l'Etre infiniment parfait; Il faut donc rejetter & deteſter toutes ces ſortes d'explications comme contraires à la raiſon, & aux perfections adorables de la Divinité.

La raiſon nous enſeigne que de toute

(a) *La Parole de Dieu étant infaillible, & le raport des ſens & de la raiſon agiſſant dans leur étenduë, étant certain auſſi, il faut que ces veritez s'accordent. Quand* donc *on trouve* (dans l'Ecriture) *un ſens que la raiſon convainc certainement de fauſſeté, il ne faut pas s'obſtiner à dire que ce ſoit le ſens naturel, mais en chercher un autre qui s'y accorde.* Le même dans la 18 *Lettre Provinciale*, dans laquelle il cite S. Auguſtin & S. Thomas.

te êternité, Dieu connoît parfaitement l'avenir, parceque la connoiſſance étant une perfection, & Dieu étant la premiere ſource de tout ce qu'il y a de perfections dans l'Univers, il eſt impoſſible que l'Univers perfectionne Dieu en connoiſſances par la ſucceſſion du tems; Et l'Ecriture Sainte nous enſeigne clairement la même choſe.

Mais la raiſon nous enſeigne très clairement auſſi que Dieu eſt trop Saint pour autoriſer le crime, & trop équitable pour infliger des peines à ceux qui ne les ont point meritées, & l'Ecriture Sre. s'acorde parfaitement avec la raiſon (*).

Ainſi, quoique Dieu prévoie le crime, il n'en eſt jamais l'autheur; il le permet ſeu-

(*) Ceux qui ont bien étudié les Langues Orientales extremement chargées de figures, d'hiperboles, & d'autres expreſſions fortes, le ſtile des Auteurs Sacrez, le but que ces Auteurs ſe propoſoient en écrivant; & les anciennes coûtumes, trouvent avec facilité le veritable ſens de pluſieurs paſſages qui ſemblent d'abord choquer la raiſon & les perfections de Dieu; mais ceux qui negligent cette étude ſi neceſſaire, & qui veulent prendre à la rigueur certaines expreſſions, comme par exemple, ſi les Ecrivains Sacrez avoient écrit en François, ſont ſujets à tomber dans de grandes erreurs.

ſeulement, & comme les habiles Medecins font ſervir à d'excellens remedes le poiſon qu'ils n'ont point fait, Dieu ſe ſert quelque fois du crime pour executer ſes ſages deſſeins.

C'eſt à l'homme ſeul que tout le crime doit être imputé, parceque l'homme a reçû de Dieu les lumieres, les forces, & les moïens néceſſaires pour éviter le crime, & que l'homme ne le commettroit jamais, ſi jamais il n'abuſoit de ces lumieres, de ces forces, & de ces moïens que Dieu lui conſerve, afin qu'il en faſſe un bon uſage.

Par conſequent, quoique la mort de Jeſus ſoit la ſource de nôtre bonheur; le crime des Juifs n'en eſt pas moins atroce, & ce Peuple n'étoit pas moins digne de punition, parce qu'il étoit en ſon pouvoir de ne point commettre ce crime.

Mais, dira-t-on, comment eſt ce que les Juifs ont eu le pouvoir de ne point crucifier le Meſſie, puisque Dieu avoit prévu qu'ils le crucifieroient, & qu'il avoit reſolu de ſauver les hommes par cette mort? La liberté de l'homme n'eſt-elle pas détruite par la préſcience, & par les Decrets de Dieu?

A ce-

A cela nous repondons que quoique Dieu prévoie toutes nos actions, quelles qu'elles ſoient, ſans en excepter aucune, comme il eſt très facile de le démontrer, & qu'il veuille quelquefois en tirer de bons uſages, néanmoins nous ſentons ſi bien que nous ſommes libres, qu'il nous eſt impoſſible de douter ſerieuſement de nôtre liberté; & pendant que nous ſentons nôtre liberté, nous ne pouvons pas dire que la préſcience, & les Decrets de Dieu l'anéantiſſent. La préſcience univerſelle de Dieu eſt fondée ſur des preuves invincibles. L'experience que nous faiſons tous les jours de nôtre liberté nous perſuade entierement que nous ſommes libres. Cela nous ſufit. Du reſte il faut avouër qu'il eſt très dificile de concilier parfaitement ces deux veritez inconteſtables, & que même cela ſurpaſſe la foible portée de nôtre raiſon, ſans néanmoins la combatre, & ſi nôtre eſprit y trouve des contradictions, ce ne peuvent être que *des contradictions aparentes.*

ARTICLE II.

Les Incrédules rejettent la Religion Chrétienne à cauſe des dificultez qu'ils y trouvent, pendant qu'ils reçoivent d'autres véritez ſujettes à des dificultez inſurmontables.

NOus prévoions que les Incrédules nous arrêteront ici ſur l'aveu que nous venons de faire.

C'eſt ainſi, diront-ils, que les Partiſans de la Religion ſont diviſez entre eux, & ne s'acordent pas avec eux-mêmes. Les uns ſentant fort bien que la raiſon combat, terraſſe, ruïne le Syſtème de la Religion, ont au moins la précaution de ne point ſe commettre avec elle; ils recuſent prudemment ſon Tribunal. Les autres plus témeraires en appellent à la raiſon, ſoutenant qu'elle doit connoître de ce différent; mais d'abord qu'elle les condanne, ils ne veulent plus la reconnoître pour Juge. A quoi bon nous étaler les preuves de la Religion, ſi vous ne pouvez réſoudre les dificultez inſolubles qu'elle

renferme. Vous voulez nous faire acroire qu'elle eſt très bien fondée, reſolvez nos doutes, aplaniſſez les dificultez, dénouez ce nœud gordien, ou ceſſez de nous inviter à nous ſoumettre à la Religion; & avouez que nous ſuivons de meilleure foi que vous le parti de la Raiſon; Elle veut qu'on ne ſe rende qu'à l'évidence, & nous voulons voir clair par tout, & ne croire jamais des contradictions.

Par de ſemblables diſcours que les Incrédules prononcent dans les ocaſions avec un grand air d'aſſurance, ils s'imaginent de triompher. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'ils impoſent ſouvent aux perſonnes qui ne ſavent pas aſſez en quoi conſiſte le veritable uſage de la raiſon, & que ſouvent ils ébranlent leur Foi. Il eſt donc très néceſſaire de faire voir ici que ce triomphe des Incrédules n'eſt qu'imaginaire & de les convaincre invinciblement de partialité.

On a pû remarquer que nous ne parlons pas ici de ces ſortes d'Incrédules qui doutent non-ſeulement de la Religion, mais auſſi univerſellement de toutes choſes.

Les

Les preuves ſeules ſont fort inutiles à ces gens-là, & ſi l'on veut tâcher de les ramener, il faut que les remêdes précédent les raiſonnemens.

Nous nous adreſſons à ces Incrédules qui ſe diſant partiſans de la raiſon, reconnoiſſent des véritez, & des principes, & ſe vantent de mieux raiſonner que les autres hommes.

Quel prétexte ces Meſſieurs peuvent-ils aléguer pour rejetter la Religion? Ou c'eſt parce qu'elle eſt dépourvuë de preuves; Ou c'eſt à cauſe des dificultez à quoi elle eſt ſujette. Il faut néceſſairement que ce ſoit l'un, ou l'autre de ces deux prétextes; il n'y a point de milieu.

Oſeroient-ils dire que la Religion Chrétienne n'eſt point prouvée! Mais on a pû voir dans ce Traité qu'elle eſt établie ſur des Principes évidens, & apuïée de raiſons claires, ſolides, fortes, très capables de perſuader entiérement toutes les perſonnes raiſonnables. Nous en appellons à la conſcience de chacun.

Il faut donc néceſſairement que ces Meſſieurs aléguent pour prétexte de leur

incrédulité, que la Religion Chrétienne eſt ſujette à des dificultez ſi embaraſſantes qu'on ne ſauroit jamais les reſoudre parfaitement ; mais ils ne ſauroient colorer ce prétexte qu'en établiſſant la maxime ſuivante.

Un Syſtême quoi qu'établi ſur des principes évidens, & apuïé de preuves claires, ſolides & fortes, doit néanmoins être rejetté comme faux, s'il eſt ſujet à des dificultez ſi embaraſſantes qu'il ſoit impoſſible de les reſoudre entiérement.

Voilà l'unique fondement ſur lequel les Incrédules peuvent s'apuïer pour rejetter l'Evangile ; car du reſte, ils ſavent, ou ſont obligez de ſavoir, que quiconque veut raiſonner doit néceſſairement ſe fonder ſur quelque principe de raiſonnement. Ils doivent auſſi ſavoir que pour agir de bonne foi, il faut apliquer une maxime générale à tous les ſujets auxquels elle convient parfaitement, & que ne le faire point, c'eſt avoir deux poids, & deux meſures, c'eſt faire éclater une partialité d'autant plus injuſte & criante, que le ſujet eſt grave, & important, c'eſt fouler au pié la raiſon & la juſtice.

Puis

Puis donc que ces Meſſieurs font voir par leur conduite à l'égard de l'Evangile, qu'ils embraſſent, & ſoutiennent la maxime générale que nous venons de raporter, ils rejetteront l'Evangile comme faux, en vertu de cette maxime générale; Soit, nous leur accordons cette conſéquence pour un moment, mais nous ne leur pouvons pas permettre de s'arrêter là, ou plûtôt, la raiſon, la juſtice, & la bonne foi ne le leur permettront jamais, il y aura bien d'autres choſes à rejetter comme fauſſes. Ces Meſſieurs ſont indiſpenſablement obligez en vertu de leur maxime, de rejetter comme faux ce qu'il y a de plus certain dans la Nature, car les véritez les plus certaines de la Nature ſont ſujettes auſſi à des dificultez qu'il eſt impoſſible de reſoudre parfaitement.

Il faut abſolument qu'il y ait quelque Etre de toute éternité, ſoit qu'avec les Chrétiens on attribuë cette Eternité à Dieu, ſoit qu'avec les Incrédules on l'atache à la matiére de l'Univers, ou à la matiére & à la forme de cet Univers. Voilà une vérité des plus inconteſtables de la Na-

ture; mais il faut que ces Meſſieurs changent de ſentiment malgré qu'ils en aïent, & qu'ils nient cette Eternité antérieure, en vertu de leur maxime générale, car ils ne reſoudront jamais entiérement les dificultez afreuſes qui naiſſent de cette Eternité. En effet, ſi on diviſe la durée infinie de cet Etre éternel, quel qu'il ſoit, Dieu, ou le Monde; ſi, dis-je, on diviſe ſa durée infinie en jours, en années, & en ſiécles, il s'enſuivra que le nombre de ſes années, & même de ſes ſiécles égalera le nombre de ſes jours, de ſes heures, & de ſes momens; Quelle contradiction! Celle que ces Meſſieurs trouvent entre la préſcience d'un Dieu, & la liberté de l'homme, pourroit-elle être plus grande?

Ce n'eſt pas tout; la maxime de ces Meſſieurs ne leur permet point de croire qu'il y ait des Corps, & du mouvement dans l'Univers, car on a fait & on fait toujours des dificultez ſi embaraſſantes contre l'exiſtence des Corps, & du mouvement, que feu Monſieur Bayle, cet Eſprit ſi ſubtil, après les avoir miſes dans tout leur jour, avouë, *qu'il ſe ſent très*

très incapable de les resoudre, (a) & ajoute, *qu'il lui semble que les réponses Philosophiques qu'on y peut faire sont peu solides*; mettons ici pour exemple une de ces dificultez.

Si j'avois un Corps, il seroit composé *ou* de points mathématiques, *ou* de points phisiques, *ou* de parties divisibles à l'infini. Ce seroit l'un des trois, il n'y a point de milieu.

Mais mon Corps n'est point composé de points mathématiques, car ce sont des points en idée, des êtres de raison, des néans, & il est absurde de dire que plusieurs néans détenduë, puissent faire jamais une étenduë réelle.

Mon Corps n'est pas composé non plus de points phisiques, d'atomes, de parties étenduës, mais indivisibles, car toute partie, quelque petite qu'elle soit, a un côté droit, & un côté gauche, un dessus & un dessous; cette plus petite partie est donc un assemblage de petits Corps distincts; je puis nier du côté *droit* ce que j'afirme du côté gauche; ces deux côtez ne sont pas au même lieu, & un Corps ne peut pas être en

(a) Bayle Dict. à l'Article *Zenon d'Elée.*

ble Religion, qu'il ne l'eſt de prouver qu'il y a des Corps.

Ecoutons ſur ce ſujet un des plus célébres Philoſophes modernes (a) *Il eſt plus difficile qu'on ne penſe*, dit-il, *de prouver qu'il y a des Corps, quoi-que nos ſens nous en aſſurent; parce que la raiſon ne nous l'aſſure pas autant que nous nous l'imaginons..... Il* (b) *eſt donc abſolument néceſſaire, pour s'aſſurer poſitivement de l'exiſtence des Corps de déhors, de connoître Dieu qui nous en donne le ſentiment, & de ſçavoir qu'étant infiniment parfait il ne nous peut tromper..... Mais* (c) *quoique Mr. Deſcartes ait donné les preuves les plus fortes, que la raiſon toute ſeule puiſſe fournir pour l'exiſtence des Corps; quoi qu'il ſoit évident que Dieu n'eſt point trompeur, & qu'on puiſſe dire qu'il nous tromperoit effectivement, ſi nous nous trompions nous-mêmes en faiſant l'uſage que nous devons faire de nôtres Eſprit. Cependant on peut dire que l'exiſtence de la matiére n'eſt point encore parfaitement démontrée, je l'entens en rigueur géometrique..... Je demeure d'accord*

(a) Mallebranche 6e. Eclairciſſement ſur le I. Livre de la *Recherche de la Vérité* pag. 64. (b) Id. ibid. pag 74. (c) Id. ibid. pag. 73.

cord (a) *que la Foi oblige à croire qu'il y a des Corps ; mais pour l'évidence il me ſemble qu'elle n'eſt point entiére , & que nous ne ſommes point invinciblement portez à croire qu'il y ait quelque autre choſe que Dieu & nôtre Eſprit.*

Courage , Meſſieurs les Incrédules ; ne vous dementez point ici. Voici qui vous confirmera que vous n'avez point de Corps ; c'eſt que non-ſeulement les Philoſophes ſuccombent aux embaraſſantes dificultez qu'on leur fait contre l'exiſtence de la matiére ; mais que même ils ne s'acordent point entre eux , lorſqu'il s'agit d'expliquer de quelles ſortes de parties les Corps ſont compoſez. Ces Meſſieurs ſont dans une ſi grande diviſion qu'il n'y a nulle aparence qu'ils s'acordent jamais. Les uns admettent les *Points mathématiques* ; les autres adoptent les *atomes* ; les autres ſoutiennent les *parties diviſibles à l'infini.* Voilà trois Sectes bien oppoſées qui prétendent chacune avoir la verité de ſon côté.

(a) Id. pagl. 78. Mr. *Fardella* Sicilien , dans ſa Logique imprimée à Veniſe en 1696. ſoutient les mêmes Dogmes que le P. Mallebranche. Voyez Bayle Dict. à l'Article *Zenon d'Elée*

ble Religion, qu'il ne l'eſt
qu'il y a des Corps.

Ecoutons ſur ce ſujet un d
lébres Philoſophes modernes
plus difficile qu'on ne penſe, dit-i
ver qu'il y a des Corps, quoi-
nous en aſſurent; parce que la ra
l'aſſure pas autant que nous n
nons..... Il (b) *eſt donc abſolu*
faire, pour s'aſſurer poſitivemen
tence des Corps de déhors, de con
qui nous en donne le ſentiment,
voir qu'étant infiniment parfait
peut tromper..... Mais (c) *q*
Deſcartes ait donné les preuves l
tes, que la raiſon toute ſeule pr
pour l'exiſtence des Corps; quo
évident qne Dieu n'eſt point tro
qu'on puiſſe dire qu'il nous trompe
vement, ſi nous nous trompions n
en faiſant l'uſage que nous devons
tres Eſprit. Cependant on peu
l'exiſtence de la matiére n'eſt p
parfaitement démontrée, je l'en
gueur géometrique..... Je de

(a) Mallebranche 6e. Eclairciſſement ſ
de la *Recherche de la Vérité* pag. 64.
pag 74. (c) Id. ibid. pag. 73.

Chacune défend ſon hipotheſe, non qu'elle la comprenne, mais parce qu'elle trouve dans les deux autres des dificultez que l'Eſprit humain ne ſauroit réſoudre. Chacune de ces Sectes, quand elle ne fait qu'ataquer les deux autres, les terraſſe, les ruïne, triomphe; mais à ſon tour, elle eſt terraſſée, & abîmée quand elle veut ſoutenir ſon opinion. C'eſt ainſi que ſe conduiſent ceux qui prétendent être les Guides des autres dans ce qui regarde la Nature; ils ne ſauroient convenir des principes, & quand il s'agit de les poſer, ils s'acablent les uns les autres de dificultez.

Vous avez donc ici un beau champ, où en vertu de vos maximes, & en qualité d'eſprit forts, vous pouvez triompher des partiſans de la matiére, plus aiſément encore que de ceux de la Religion. (a) Vous pouvez leur opoſer les dificultez inſolubles qui combatent la matiére, & les diviſions inteſtines & ſans fin qui régnent parmi eux, deux batteries foudroiantes ſelon vous. S'ils s'aviſent de ſe couvrir du té-

(a) Nous ne parlons ici que de la Religion naturelle; la Religion revelée étant fondée ſur des faits.

témoignage des Sens, rien n'eſt plus facile que de les forcer dans ce retranchement. Ce n'eſt point prouver qu'il y a des Corps, que de dire que nos Sens nous en aſſurent avec la derniere évidence. Les Philoſophes partiſans de la matiére ne ſoutiennent-ils pas eux-mêmes (a) que les Sens nous trompent à l'égard des qualitez materielles, comme ſont les ſaveurs, les couleurs, les ſons, les odeurs, le chaud & le froid, la dureté, la moleſſe, la peſanteur & la legereté, la petiteſſe & la grandeur &c. Ne diſent-ils pas que rien de ſemblable n'exiſte hors de nôtre Eſprit, quelque contraire que ſoit le raport de nos Sens? Pourquoi donc nous fierions nous à nos Sens, quand ils nous diſent qu'il y a de la matiére? Elle peut fort bien n'être hors de nôtre Eſprit qu'en aparence ſeulement, tout comme les couleurs. Vous trouvez des Philoſophes qui ne vous diſputent point cette poſſibilité, tels ſont les *Mallebranches*, les *Fardella* & d'autres

(a) Voiez *Mallebranche* Recherche de la Vérité, Liv. I. où il explique les erreurs des Sens.

tres. Voilà des genies du premier ordre qui vous cédent ce retranchement, & qui renonçant au témoignage des Sens, vous donnent droit de le récuſer comme convaincu de fauſſeté en mille rencontres, & trop ſuſpect dans celle-ci.

Où ſe réfugieront les Partiſans de la matiére ? Auront-ils recours à la Foi pour ſoutenir, & défendre le Corps ? Mais la Foi ne vous embaraſſe point ; vous la comptez pour rien, & vous n'avez qu'à leur répondre qu'ils ſupoſent ce qui eſt en queſtion, & qu'ils ſe retranchent dans un témoignage que vous recuſez en vertu de vos maximes.

Ainſi, Meſſieurs les Incrédules, vous devez abandonner aux Partiſans de la matiére, & au Peuple la créance qu'il y ait des Corps, & du mouvement dans l'Univers ; dites que cette opinion eſt un Edifice qui crouleroit entiérement, s'il n'étoit ſoutenu de la prévention des Philoſophes, & de la ſenſualité inſurmontable du foible & groſſier Vulgaire. Regardez les Corps comme des êtres de raiſon, des chimeres, des fantômes, des aparences toutes pures que le monde prend groſſiérement pour des réalitez.

Les

Les Sages doivent agir conſéquemment, & confirmer par leur conduite ce qu'ils penſent : Puis-qu'en vertu de vos maximes, vous ne devez point croire qu'il y ait des Corps, (c'eſt ce qu'on vient de prouver) ; vous ne devez donc point vous intereſſer pour les Corps. Il ſieroit fort mal à des genies ſublimes, à des Eſprits forts, de faire tout comme le foible, & groſſier Vulgaire, & de s'intereſſer comme eux pour des fantômes. Habits, nourriture, logement ; chimeres, aparences, que tout cela ; rejettez tous ces fantômes avec un mépris héroïque, diſtinguez vous du commun ; C'eſt ici que la force de vôtre Eſprit éclatera bien plus qu'à rejetter la Religion ; c'eſt ici que ſera le comble de vôtre gloire ; & gardez vous bien d'aller imiter celui dont parle *Sextus Empiricus* (a).

C'étoit un Philoſophe nommé *Diodore* qui ſoutenoit qu'il n'y a point de mouvement dans la Nature. Or s'étant démis une épaule, il alla trouver le Medecin Herophile, pour le prier de la lui remettre. Vous ne ſongez pas à ce que vous

(a) Bayle Dict. à l'Article *Zenon d'Elée*.

Dieu par raiſon & par choix, plus que par ſentiment, & le ſouverain bien que cette union doit procurer à l'homme mérite bien ſans doute nos recherches, & nôtre perſéverance par raiſon & par choix. Les perſonnes raiſonnables qui portent ſagement leurs vuës au delà du préſent, trouvant cette union trés-bien fondée, & en connoiſſant les ſuites très-heureuſes, s'atachent à la Religion d'une maniére inébranlable, quelques efforts qu'on faſſe pour l'ébranler.

Mais il y en a d'autres qui vivement frapez des avantages, & des plaiſirs du monde, & n'ayant qu'une legére idée des biens, & des maux à venir, tâchent même d'étouffer cette Idée, & de ſe faire acroire à eux-mêmes que ce n'eſt qu'un ſonge, afin de pouvoir joüir avec plus de tranquillité, ou plûtôt, avec moins d'inquiétude des avantages, & des plaiſirs préſens. C'eſt pour cela qu'ils s'arment de mille préjugez contre la Religion, & qu'ils font ſonner fort haut les Dificultez qu'on y rencontre, & les Diviſions qui régnent parmi les Théologiens. Mais comme cet Amour

du

du monde eſt une grande Source d'Incrédulité, nous en parlerons encore dans le Chapitre troiſiéme.

ARTICLE III.

Suite de la Partialité des Incrédules; l'Abſurdité de leur Syſtême.

L'Injuſte Partialité des Incrédules n'éclate pas ſeulement en ce qu'ils rejettent la Religion à cauſe des dificultez qu'ils y rencontrent, pendant qu'ils reçoivent pluſieurs véritez de la Nature, ſujettes à des dificultez inſurmontables; ils manifeſtent auſſi leur Partialité en préferant leur Syſtême à celui de la Religion.

Quand on conſidére les airs d'aſſurance, & de triomphe avec leſquels les Incrédules nous reprochent les dificultez de la Religion, ne diroit-on pas d'abord que le Syſtême de l'Incrédulité eſt à l'abri des objections? L'équité veut ſans doute qu'on ne reproche à un Syſtême qu'on rejette, que des defauts

fauts dont le Siſtême qu'on ſoutient ſoit exempt, ou du moins, que des deffauts auxquels il ne ſoit pas ſi ſujet que le Siſtême qu'on rejette. Le Siſtême de l'Incrédulité reſſembleroit-il donc à un Païs uni où l'on ne rencontre aucun mauvais pas, & où l'on joüit toûjours d'une agréable lumiére?

C'eſt préciſement tout le contraire. Ce Siſtême eſt comme un Païs où l'on ne rencontre par tout que des précipices, & où régne une nuit des plus obſcures, on n'y ſait où l'on va; c'eſt un affreux labirinthe dont on ne ſauroit ſe démêler. Ce Siſtême eſt une Source inépuiſable de *Contradictions*, non pas de Contradictions aparentes, mais de Contradictions très-réelles, palpables, afreuſes. Donnons en ici quelque échantillon.

Il eſt très évident que *tout effet doit avoir une Cauſe*, que *tout Ouvrage préſupoſe un Ouvrier*, & qu'un *Ouvrage qui contient des Caractéres de Sageſſe* (a) *doit avoir*

(a) Par le mot de *Sageſſe*, nous entendons, ſe proposer une fin utile, & juſte, choiſir des *moiens* convenables pour y parvenir, & mettre ces moiens en uſage.

avoir été fait par un Ouvrier Intelligent & Sage. L'évidence de ces veritez eſt ſi parfaite, qu'elle ſe fait ſentir auſſi vivement à l'Eſprit, que la lumiére du Soleil ſe fait ſentir à nos yeux. Ainſi nous ne ſaurions en douter ſérieuſement.

Mais quelque évidens & inconteſtables que ſoient ces principes de vérité, le Siſtême des Incrédules oblige néceſſairement à les démentir, & à dire, *qu'il y a des effets ſans Cauſe, des Ouvrages ſans Ouvrier, & des Caractéres de Sageſſe qui ne viennent d'aucun Ouvrier Intelligent & Sage*; ce qui implique manifeſtement Contradiction.

Ces Contradictions que le Siſtême des Incrédules renferme ſe font ſentir par-tout, car les découvertes qu'on a faites juſqu'à preſent dans *l'Univers* nous font conclure qu'il eſt rempli de Caractéres éclatans de la Sageſſe la plus ſublime. Et à ne conſiderer que la terre, qui eſt-ce qui pourroit ſuputer le nombre, & la varieté qu'elle en contient? Il n'y a point d'homme, ni d'animal, ni d'inſecte, ni de plante, ni de fruit, ni de fleur, ni de brin d'herbe où ces Caractéres de Sageſſe ne ſoient un ſujet d'admiration. Si

où ils fuſſent moins en péril d'être offencez par les autres Corps; c'eſt-à-dire, qu'ils fuſſent logez à la tête qui eſt la partie la plus haute. C'eſt là que comme des Sentinelles, ils ſont plus à portée d'avertir l'ame des objets qui ſe préſentent.

Pour pouvoir nous en ſervir commodément, ils devoient être diſpoſez de telle maniére que nous puſſions les mouvoir aiſément en divers ſens; rien ne ſauroit mieux répondre à ce beſoin que les ſix muſcles auxquels chacun de nos yeux eſt ataché, qui les font mouvoir en haut, en bas, & de tous côtez avec une facilité admirable.

Les yeux ſont des parties extrémement délicates; mais ſi la moindre choſe eſt capable de les incommoder, il a été auſſi pourvû d'une maniére fort exacte à leur conſervation; car ils ſont enchaſſez dans deux *Orbites oſſeuſes* qui leur ſervent comme de rempart, & qui ſont chacune envelopées d'un *perioſte* ou membrane fort délicate, afin que les yeux n'en ſoient pas offencez. Et comme, nonobſtant ces deux Orbites, les yeux auroient ſouvent couru riſque d'être

tre insultez par le vent, par une lumiére trop vive, par la fumée, par la poussiére, par les moucherons, & par d'autres choses de cette nature; il leur falloit une couverture; ce sont les deux *paupiéres* qui sans nuire à nos yeux, parce qu'elles sont revêtuës par dedans, d'une *tunique* fort déliée, & fort molle, se meuvent avec autant de promptitude, que de commodité pour nous. Ajoûtons que les *poils* dont les paupiéres sont armées sont un surcroit de précaution pour empêcher que les choses les plus légéres ne se glissent dans nos yeux.

Que dirons nous de toutes ces *tuniques*, ces *ligamens*, ces *humeurs*, ces *nerfs* dont l'œil est composé, si bien figurez, & arrangez avec tant de justesse qu'ils concourent avec une parfaite harmonie à nous procurer le sentiment de la vuë? Quelle merveille qu'au moien des deux *prunelles* ces deux fenêtres de nôtre Corps, qui ne sont que deux points, nous puissions apercevoir un nombre innombrable d'Objets, & des Objets dont la grosseur énorme est si disproportionnée à la petitesse de nôtre Corps! Que pour cet effet il s'imprime sur la *retine*, ou au fond de l'œil une

image des Objets (a), mais une image tracée avec toute la délicateſſe, & toutes les proportions dont le plus excellent Peintre ſeroit capable, comme les Phiſiciens en ont ſouvent fait l'expérience avec des yeux d'Animaux fraichement tuez! Que ces deux prunelles ſe rétreciſſent à meſure que la lumiére devient vive, de peur qu'elle n'ofenſe nos yeux, & qu'elles s'élargiſſent pour mieux recevoir la lumiére à meſure qu'elle s'afoiblit! Voilà une précaution bien utile!

L'utilité de la vuë, la ſituation, la ſtructure, la délicateſſe, & les remparts, pour ainſi dire, de nos yeux, & la maniére dont nous voions; toutes ces conſidérations nous font déja voir des caractères bien ſenſibles d'une profonde ſageſſe. Paſſons maintenant à l'Organe de la *Parole*.

II. L'utilité de la *Parole*, la maniére dont elle ſe forme, & la facilité que nous avons à parler ſont trois choſes dignes de nôtre atention.

On ne ſauroit diſconvenir que les hommes n'aient beſoin d'un moien pour s'entre-communiquer leurs penſées. Il paroit clairement qu'ils ſont ſociables, &

(a) *Rohault* Traité de Phyſique I. Part. Ch. 31.

& la Societé leur eſt néceſſaire pour bien des raiſons. Mais comment les Societez auroient-elles pû ſe former, & comment pourroient-elles ſe maintenir ſans cette communication reciproque de penſées? Il faloit quelque moien pour cela.

Si les hommes n'avoient d'autres moiens que les ſignes des mains &c. je conviens qu'ils auroient pû entrer en Societé. Les Muets du Grand Seigneur ſe ſervent d'une maniére aſſez ingenieuſe de cet expédient pour s'entretenir; & on dit même qu'autrefois, il y avoit à *Revel* en *Livonie* un Monaſtère double, un de Religieux; & l'autre de *Religieuſes*, dont les Freres & les Sœurs s'y parloient par ſignes, & qu'ils avoient compoſé un Dictionnaire de ce langage muët. Mais on voit aiſément combien ce moien eſt incommode & défectueux, & combien la *Parole* lui eſt préferable. Voions donc comment ſe forme la parole, cet air batu, & modifié de mille maniéres differentes, qui nous ſert ſi bien à nous entre-communiquer nos penſées les plus ſecretes.

Le premier inſtrument qui ſe préſen-

te, ce ſont les *poumons* qui par l'action de certains muſcles, atirent, comme un ſoufflet, en s'étendant, *l'air* du dehors qui doit former la voix; & en ſe reſſerrant, ils repouſſent cet air avec violence dans le même tuïau par lequel ils l'avoient atiré. Ce tuïau ou *fiſlet*, qu'on nomme la *Trachée-Artère*, étant deſtiné à former la voix, il falloit qu'il fût en partie ſolide, & en partie flexible, & compoſé, comme il l'eſt, de *Cartilages*, & de *Membranes*. La partie ſupérieure de ce tuïau apellée le *Larinx*, & voiſine de la langue, eſt proprement cette partie qui ſert à former le ſon de la voix. Afin que le *Larinx* ſoit capable de s'aquiter de ſa fonction, il eſt entouré de Cartilages, & de Muſcles qui ſervent à l'ouvrir, & à le fermer. Lorſque ces muſcles étreciſſent l'ouverture du Larinx, l'air ſort avec violence, ſe froiſſe, & reçoit un certain tremouſſement qui produit ce que nous apellons le *Son* de la voix. Cependant ce ſon n'a rien encore d'articulé. Il faut qu'il ſoit reçu dans la bouche; & c'eſt là que les lévres, les dents, & la langue concourent unanimément à lui donner toutes les diférentes modifications. La langue en qua-

qualité de principal inſtrument le pouſſe contre le palais, ou contre les dents, l'arrête, ou le laiſſe couler, ſuivant que les diférentes modifications l'exigent; & parce qu'il eſt important qu'elle puiſſe ſe mouvoir de pluſieurs maniéres, afin de ſe bien aquiter de ſa fonction, elle eſt munie de pluſieurs muſcles qui ſervent à cet uſage.

Après ce que nous venons de dire, ne ſemble-t-il pas que nous devrions avoir de la peine à nous exprimer? Cependant rien n'eſt plus facile; les hommes parlent avec beaucoup de rapidité. On ne ſauroit penſer à cette grande facilité que nous avons à nous exprimer, ſans convenir que toutes ces parties, & tous ces reſſorts qui ſervent à la formation de la parole ſont d'une juſteſſe admirable; & on ne ſauroit convenir de leur juſteſſe, & de l'utilité de la parole ſans y reconnoitre des caractères éclatans d'une Sageſſe très profonde.

III. A l'égard de la *Nutrition*, elle eſt abſolument néceſſaire, un ſentiment qui ſurvient en nous chaque jour, nous en avertit aſſez; Il y a un grand nombre de parties qui contribuent à cet important Ouvrage; un nombre, & une va-

rieté preſqu'infinie de Corps extérieurs qui ſont propres à nous nourrir ; & nous y travaillons volontiers. Voici de nouveaux Caractères bien ſenſibles de Sageſſe.

Il eſt évident que la nourriture eſt néceſſaire au Corps humain, puiſqu'il s'afoiblit, à meſure qu'il s'abſtient de nourriture. Il ne s'agit pas ici de demander pourquoi ce Corps eſt ſujet à une diſſipation perpétuelle de ſes parties qui s'echapent par une infinité de pôres dont nôtre peau eſt toute percée comme un crible ; mais il s'agit de ſavoir s'il y a été ſi ſagement pourvu, que malgré cette diſſipation continuelle, le Corps ſe puiſſe conſerver. Pour cet éfet, il faloit que l'homme ſçût que ſon Corps a beſoin d'être nourri pour reparer ſes pertes. Mais s'il n'avoit eu d'autres motifs pour travailler aſſidûment à la conſervation de ce Corps, que cette conſidération de la diſſipation de ſes parties, il y a beaucoup d'aparence que bien des gens, ſoit par pareſſe, ou par oubli auroient laiſſé languir leur Corps. Cet inconvenient a été prévenu. L'eſtomac, & le Goſier ſont ſi bien diſpoſez, que lorſque nôtre Corps

a beſoin de nourriture, ils nous en avertiſſent bien, en cauſant en nous ce ſentiment que nous apellons faim & ſoif; ce déſir de manger, & de boire augmente, & nous talonne à meſure que le beſoin du Corps eſt preſſant; Quelle Sageſſe!

Les Alimens ne ſauroient nous nourrir, s'ils ne ſont bien diſſous; & il y a pluſieurs Cavitez deſtinées à les diſſoudre. La 1e. c'eſt la *Bouche* où ils ſont d'abord reçus; nous avons des mains pour les y porter, des lévres pour aider à les faire entrer, & pour empêcher qu'ils ne s'echapent. La langue qui de ſon côté contribuë à leur reception, ſert auſſi à les tourner, & à les retourner en tous ſens; les dents à les broïer; le mouvement de la machoire à faire agir les dents. Cela ne ſufiſoit pas, il y faloit un diſſolvant pour commencer la digeſtion; & les glandes & glandules ſituées dans la bouche, & au voiſinage ſont toûjours fournies de cette utile liqueur pour en fournir ſufiſamment à la bouche à meſure que nous machons les Alimens.

Cette préparation ne ſufit pas; il faut que les Alimens ſoient portez dans

ſon Corps a beſoin de nourriture ; ni que ce Corps fût pourvû de toutes les parties néceſſaires pour operer la Nutrition. L'homme a beſoin journellement de reparer ſes forces, & il y a un nombre prodigieux d'hommes ſur la terre. Il faloit bien des choſes pour ſubvenir au beſoin journalier de tant de gens. Voici un autre caractère éclatant de prévoiance dans cette prodigieuſe quantité d'Alimens qui, encore qu'ils ſoient de tant de ſortes, ſe conforment ſi bien au Corps humain, & dont la varieté, bien loin d'être un obſtacle, ſemble ne ſubſiſter que pour ſatisfaire les diférens gouts. Que dirons nous de ce ſentiment de douceur ataché au manger & au boire, pour nous intereſſer plus fortement à la conſervation de nos Corps, & nous porter plus volontiers à ce travail ſi néceſſaire, qui étant ſi fréquent ne manqueroit pas de rebuter enfin la plûpart des hommes, ſi le plaiſir qu'ils y trouvent en étoit entiérement ſeparé? n'eſt-ce pas là un caractère très-ſenſible & de prévoiance, & de bonté?

Nous ne parlons point ici des autres Organes du Corps humain où les Caractères de Sageſſe ne ſe manifeſtent pas

avec

avec moins d'éclat; de celui, par exemple, qui eſt deſtiné pour la conſervation du Genre humain, & qui eſt un ſujet ſi ample qu'on eſt obligé de faire des volumes conſidérables, ſi on veut l'explique, avec quelque exactitude. Nous paſſons ſous ſilence ce grand nombre d'*os* qui ſont comme la baſe & les colomnes de nos Corps; cette *peau* qui envelope ſi proprement la machine; ce prodigieux nombre de *veines* qui comme des ruiſſeaux ſervent à l'humecter, & à l'entretenir; tant de *ligamens* deſtinez à unir enſemble les parties; tous ces *muſcles* dont on compte près de quatre cens; les *nerfs*, le *foie*, la *rate*, les *reins*, le *cœur*, & tant d'autres parties qui entrent avec tant de juſteſſe dans la compoſition du Corps humain.

Voilà un très-petit échantillon de cet admirable Compoſé dont l'artifice ſe jouë de toutes les recherches, & de toute la pénétration des Savans. Mais tout petit qu'il eſt, nous venons d'y voir *des fins très-bien marquées, & fort bonnes, des moïens très-bien choiſis, & apliquez avec beaucoup de juſteſſe.* Ce ſont des éfets ſi réels, qu'il ſeroit auſſi déraiſonnable d'en nier l'exiſtence, que

de nier la lumiére du Soleil ; ſur tout, ſi nous faiſons bien atention aux quatre conſidérations ſuivantes.

1°. Qu'il ne s'agit pas ici ſimplement d'une partie, ni de deux, ni de quatre, ni de dix, qui ayent chacune leur uſage dans ce Corps, mais que chacune y fait ſa fonction avec une régularité admirable.

2°. Que les Organes parfaitement bien diſpoſez pour l'uſage auxquels ils ſont propres ſont très-incapables d'une autre deſtination ; les yeux, par exemple, ſi commodes pour voir, ne ſauroient opérer en nous le ſentiment de l'ouïe ; ni les oreilles le ſentiment de la vuë, ni la bouche celui de l'odorat.

3°. Que ce grand nombre de parties du Corps humain, leur ſurprenante varieté, leur bel arrangement, leur ordre, & leur œconomie merveilleuſe, l'uſage régulier, & incommunicable de chacun des Organes, ne ſe trouvent pas dans un ſeul Corps, mais dans une infinité de Corps humains répandus ſur la terre.

4°. Que ces Corps ſi artiſtement compoſez, & en ſi grand nombre ne ſont pas produits ſeulement dans une année, ou dans un ſiécle ; mais qu'il y a en eu

ſur

ſur la terre reguliérement dans tous les Siécles. Voilà des Caractères bien brillans d'une Sageſſe très-profonde.

Conſultez-là deſſus un Incrédule. Il vous répondra, ſuivant ſon Siſtème, que ce ſont des éfets du *hazard*. Eſt-ce répondre que d'apeller ici le *hazard* au ſecours? Eh, qu'eſt-ce donc que le *hazard*! N'eſt-ce rien; ou, eſt-ce quelque choſe? Si le hazard n'eſt rien, c'eſt une pure moquerie de ſoutenir que le *hazard* faſſe ce que nous venons de voir; le *néant* eſt fort incapable de produire aucun éfet réel.

Si le *hazard* eſt une *Cauſe aveugle qui ne penſe jamais*; il n'eſt pas moins abſurde d'y recourir ici, & de nous aléguer une Cauſe incapable de former des deſſeins; incapable de diſcerner, & de choiſir des moyens pour réüſſir dans ces deſſeins; incapable d'apliquer des moyens, & de faire jouer des reſſorts, ou de les diriger médiatement, ni immédiatement; incapable de maintenir conſtamment cette harmonie merveilleuſe non ſeulement des Corps humains, mais auſſi de toutes les parties de l'Univers; car il faut ici néceſſairement une Cauſe capable de tout cela, ſuivant

cette

cette vérité inconteſtable. *Qu'une Cauſe premiére & totale d'un éfet doit être, pour le moins, auſſi parfaite que cet éfet*; autrement cet *éfet* auroit reçu du *néant* ſa perfection, ce qui eſt abſurde puiſque le *néant* ne donne jamais rien.

Puis donc qu'il y a manifeſtement des Caractères de Sageſſe, & dans le Corps humain, & par tout, ils préſupoſent manifeſtement, & néceſſairement une Cauſe intelligente, ſage, univerſelle, très-puiſſante, très-bonne, qui aime l'ordre. Ceux donc qui nient l'exiſtence de cette Cauſe, ou qui prétendent que Dieu ne ſe mèle point des choſes de la terre, ſoutiennent (a) *qu'il y a des éfets ſans Cauſe, des ouvrages ſans Ouvrier, & des Caractères de Sageſſe qui ne ſont dus à aucun Etre intelligent & Sage.* Ainſi le Siſtême des Incrédules choquant comme il fait directement les principes les plus clairs de la droite raiſon, eſt un Siſtême

(a) Il vaut autant dire qu'un *effet* n'a point de *Cauſe*, que de ne l'atribuer qu'à une Cauſe abſolument incapable de le produire. Ainſi, ſoit que les Incrédules diſent que les Caractères de Sageſſe répandus dans l'Univers n'ont point de Cauſe; ou qu'ils les atribuent au *Hazard*, ou à la *Nature*, ou à une enchainure de *Cauſes aveugles*, cela eſt viſiblement égal.

me abſurde, & une Source inépuiſable de contradictions très réelles, palpables, & afreuſes. C'eſt-ce qu'il falloit, démontrer.

CHAPITRE II.

Le bon uſage de la Raiſon au ſujet des Preuves de la Religion Chrétienne, des Difficultez qu'elle renferme, & des Diviſions des Théologiens.

ARTICLE I.

La Raiſon veut qu'on cherche l'évidence dans les Preuves; mais elle n'exige point l'évidence dans les choſes prouvées. Deux maximes que la Raiſon nous fournit ſur ce ſujet.

POur ſe mettre à l'abri des funeſtes impreſſions que peuvent faire les Difficultez contre la Religion Chrétienne & les Diviſions des Théologiens, & pour

pour ne craindre point la ſéduction des Incrédules, deux choſes ſont abſolument néceſſaires. 1°. Il faut faire un bon uſage de la Raiſon par un amour ſincére pour la vérité & pour la juſtice. 2°. Il faut s'aimer ſoi-même d'un amour éclairé.

Il faut toûjours prendre la Raiſon pour guide, & ne s'en écarter jamais, quand on conſidére les preuves de la Religion Chrétienne, les dificultez qu'on rencontre dans cette Religion, les diviſions des Théologiens, & tous les motifs qui peuvent porter les hommes à l'Incrédulité, & à l'Irréligion.

La Raiſon veut qu'on ne donne ſon conſentement aux choſes qu'à meſure que l'évidence nous y engage, parce que l'évidence eſt la marque eſſentielle & infaillible de la vérité. Mais la raiſon veut auſſi qu'à meſure que les choſes ſont importantes on cherche l'évidence avec ſincérité, & avec empreſſement. Il ne ſert de rien de voir les preuves des choſes une fois, en paſſant, & avec précipitation. La recherche de la vérité ne ſe fait pas ainſi. Il faut lire & relire les preuves avec beaucoup d'a-

d'atention, les bien comprendre, les examiner avec ſoin, & ne les quiter point, juſqu'à-ce qu'on ait ſenti vivement toute la clarté, & toute la force qu'elles renferment. Les Sciences ne s'aquierent que par l'atention & par l'examen; & la Religion Chrétienne eſt une Science; c'eſt la Science du Salut.

La Raiſon veut qu'on ne ſe rende qu'à l'évidence; mais elle ne permet pas de confondre les preuves des choſes avec la nature des choſes prouvées, leur maniére d'être, & leurs Cauſes. Il faut aquieſcer aux preuves, à meſure qu'elles ſont claires, ſolides, convaincantes; c'eſt ce que la raiſon preſcrit. Mais elle ne permet pas toûjours d'exiger l'évidence de la nature des choſes prouvées, de leur maniére d'être, & de leurs Cauſes. La raiſon veut, par exemple, que les preuves qui établiſſent l'éternité précédente ſoient claires, mais elle n'exige pas que nous concevions clairement la nature de cette éternité. Elle vouloit que Virgile Evêque de Saltzbourg & Chriſtophe Colomb (a) prouvaſſent clairement qu'il y a des Antipodes, mais elle ne les

(a) Voiez le Chapitre ſuivant

les obligeoit point à faire voir clairement la maniére dont les Antipodes exiſtent. Elle veut que nous ſoions fondez ſur le témoignage de nos Sens, ou ſur quelque autre témoignage irréprochable, pour être perſuadez que l'aiman atire le fer, qu'il y a des vents, que la mer a un flux & reflux, mais elle ne permet pas de nier ces choſes juſqu'à-ce que nous en aïons découvert très-clairement les Cauſes. Ainſi, la Raiſon exige toûjours l'évidence dans les preuves, & non dans les choſes prouvées; car les choſes qui ſont évidentes par elles mêmes, & immédiatement n'ont que faire de preuves. Tels ſont, par exemple, les premiers principes de vérité dont la clarté nous frape immédiatement, & vivement, comme ſont ceux-ci: *Tout éfet doit avoir une Cauſe*, ou *Tout Ouvrage ſupoſe un Ouvrier*; *Les Caractéres de Sageſſe qu'un Ouvrage contient viennent d'un Ouvrier intelligent & Sage.* Il ſeroit ridicule d'entreprendre de prouver de tels principes, & impoſſible d'en venir à bout. On n'alume pas des flambeaux pour prouver à nos yeux la lumiére du Soleil; mais comme la lumiére du Soleil nous fait voir

voir clairement qu'il y a des objets visibles, les principes de vérité qui ſont la baſe de nos raiſonnemens nous perſuadent des autres véritez que nous ne ſaurions découvrir par elles mêmes; & comme la lumiére du Soleil nous rend bien certaine l'exiſtence des objets viſibles, mais ne nous fait pas toûjours voir clairement la nature, & la maniére d'être de ces objets; ainſi les principes de vérité nous rendent bien certaine l'exiſtence des autres véritez, mais ils ne nous font pas voir clairement, la nature, & la maniére d'être de toutes les veritez dont ils nous perſuadent.

La raiſon ne nous permet pas d'oublier que la lumiére de l'Eſprit humain eſt renfermée dans des bornes fort étroites, parce que l'expérience peut nous en convaincre à tous momens. Les Ouvrages de la nature ſont pour le Genre humain comme autant d'enigmes que les plus éclairez tachent de deviner. Rien n'eſt plus facile que de s'aſſurer de l'exiſtence de ceux de ces Ouvrages qui ſont à la portée de nos Sens, & de nôtre Eſprit; mais qu'il eſt dificile, à l'égard des materiels d'expliquer leurs diverſes configurations, leurs reſſorts,

ſorts, & la maniére dont ces reſſorts produiſent leurs éfets! Quand l'homme veut entrer dans cette abſtruſe recherche, ſa pénétration eſt bien-tôt à bout, il entre dans les ténébres, & ſe voit environné de dificultez. Il ſemble que dans cette vie l'écorce de la nature ſoit ſeule à la portée de l'Eſprit humain.

Il n'eſt pas néceſſaire d'aller fort loin chercher des preuves convaincantes du peu d'étenduë de nos lumiéres. Nous ſommes une énigme à nous mêmes. Depuis le tems qu'on étudie l'homme avec tant d'aplication, n'y reſte-t-il plus de ténébres à diſſiper? Voit-on clairement la nature, & la ſource de toutes nos maladies? Sait-on bien, par exemple, comment le Quinquina guerit la fiévre? A-t-on découvert toutes les Senſations dont nôtre Ame eſt ſuſceptible? Voit-on clairement le raport qu'il y a entre nôtre volonté & les mouvemens de nos membres qui s'agitent en conſéquence de cette volonté? Qui pourra nous expliquer parfaitement la nature du mouvement (a) d'un doigt? En un mot,

(a) Autant que l'aparence du mouvement eſt connuë & familiére, autant ſa nature eſt cachée; elle

mot, l'homme qui veut pénétrer la nature, eſt arrêté à chaque pas par l'incompréhenſibilité des choſes, & par mille dificultez embaraſſantes, & il n'eſt pas juſqu'aux plus petites choſes qui, pour ainſi dire, ne ſe joüent de ſa pénétration.

L'intérieur de la Nature étant ſi obſcur, & ſi embaraſſant pour l'Eſprit humain, la Raiſon permettroit-elle à l'hom-

elle eſt ſi dificile à découvrir que les plus ſubtils Philoſophes tant anciens que modernes ont, pour ainſi dire, ſué ſang & eau, (†) ſans en pouvoir venir à bout. *L'Academie Royale des Sciences*, de Paris, voulant reveiller l'atention & ſoutenir le courage dans une recherche ſi pénible, invita au mois d'Avril de l'année 1719 (‡) les Savans de toutes les Nations à rechercher *Quel eſt le principe & la nature du mouvement, & quelle eſt la cauſe de la communication des mouvemens*; & promit pour cette année 1720. le premier prix qui eſt de 2000. Livres à celui qui aura ſçû expliquer cette énigme qui depuis tant de Siécles demeure inexplicable. Joignez à cela les dificultez inſolubles que l'on fait contre l'exiſtence du mouvement: Que les Incrédules chanteroient haut le triomphe! ſi l'aparence du mouvement ne nous étoit pas connuë comme elle l'eſt, & que ce fût un point de Religion de croire qu'il y a du mouvement.

(†) Voiez *Bayle Dict. à l'Article Zenon d'Elée.*
(‡) Voiez la Gazette d'Amſterdam du 27. Avril 1719. N°. 33. dans la *Suite des Nouvelles.*

l'homme de demander abſolument une clarté parfaite dans toute la Religion dont l'objet fondamental eſt un Etre infiniment élevé au deſſus de la Nature? L'Eſprit humain eſt trop borné pour connoitre parfaitement les plus petits Ouvrages de la Nature, en ſorte qu'il ne lui reſte aucune obſcurité, aucune objection à réſoudre; Prétendrions-nous donc connoitre parfaitement l'Ouvrier univerſel & infini, & tout ce qui regarde cet Ouvrier infini? La Raiſon ſe revolte contre une telle prétention ſouverainement injuſte, préſomptueuſe, & de plus contradictoire; car ce ſeroit prétendre que l'Etre infini ſoit borné, ou que l'étroite capacité de l'Eſprit humain ſoit infinie.

La Raiſon veut qu'on ne ſe rende qu'à l'évidence des preuves; mais elle veut auſſi qu'après qu'on l'a trouvée & bien ſentie, rien ne ſoit jamais capable de nous y faire renoncer, puiſque l'évidence eſt la marque eſſentielle & infaillible de la vérité, & qu'ainſi renoncer à l'évidence, ſous quel prétexte que ce ſoit, c'eſt renoncer à la vérité.

En un mot, la Raiſon veut que nous ne nous rendions qu'à l'évidence; mais elle veut auſſi que nous cherchions l'évidence avec

avec empreſſement, que nous l'exigions toûjours des preuves, & non pas toûjours des choſes prouvées ; que nous nous ſouvenions ſans ceſſe que l'Eſprit humain eſt fort borné; & que nous n'abandonnions jamais l'évidence, après l'avoir trouvée & bien ſentie. Ainſi la Raiſon nous engage à ſuivre des maximes bien opoſées à celles ſur leſquelles la conduite des Incrédules eſt fondée. Voici deux maximes de la Raiſon.

Une vérité fondée ſur des preuves claires & convaincantes ne doit point être rejettée, ſous prétexte qu'on ne peut point en comprendre la maniére.

Apliquons ici cette maxime à deux ou trois exemples. Chacun ſait que l'aiman atire le fer, que l'Ocean a ſon flux & reflux, qu'il y a des Antipodes; Il y a dans la Carniole, près de la petite Ville de Czirnitz, un Lac long environ de 6. lieuës, & large de trois, il fournit toutes les années du poiſſon, du blé, & du gibier, non en divers endroits du Lac, mais dans les mêmes endroits. Supoſons un homme qui ayant eu tout le loiſir imaginable de ſe bien aſſurer de ces vérités, n'ait pourtant jamais pû en comprendre la maniére. Si

cet

cet homme faiſoit ce raiſonnement ; mes propres yeux m'ont aſſuré de la réalité de ces choſes ; mille & mille témoins s'accordent avec mes ſens ; mais quelque éfort que je faſſe, je ne puis comprendre comment tout-cela peut-être ; ainſi tout cela eſt faux ; ce ne ſont que des viſions. Tout homme de bon ſens conviendra ſans peine que ce raiſonnement choqueroit les lumiéres naturelles, & feroit éclater un grand fonds de ridicule orgueil ; c'eſt que ce raiſonnement violeroit la maxime que nous venons de poſer. Voici l'autre Maxime.

Un Siſtême établi ſur des principes évidens, & ſur des preuves claires, ſolides, convaincantes ne doit point être rejetté, ſous prétexte qu'il eſt ſujet à des difficultez que l'Eſprit humain ne peut pas entiérement réſoudre. Ce que nous avons dit dans cet Article prouve invinciblement la ſolidité de cette maxime.

Or nous avons fait voir dans cet Ouvrage que le Siſtême de la Religion Chrétienne eſt établi ſur des principes évidens, & ſur des preuves claires, ſolides, fortes, convaincantes ; nous en apellons à la conſcience de chacun.

La Raiſon ne nous permettra donc ja-

jamais de rejetter la Religion Chrétienne, quoique cette Religion ſoit ſujette à des dificultez extrêmement embaraſſantes.

Ces dificultez peuvent donc nous arrêter; mais elles ne doivent pas nous ſurprendre; puiſque la plûpart de nos dificultez en général ne viennent pas tant des choſes mêmes que de nôtre défaut de pénétration; ſi nous avions un Eſprit plus perçant & plus vaſte, de combien d'objections qui nous embaraſſent à toute heure, ne ſerions nous pas exempts? Nous verrions les choſes par un plus grand nombre de côtez, & nous découvririons l'union de pluſieurs faces qui nous ſemblent aujourd'hui incommunicables.

ARTICLE II.

Les Diviſions des Theologiens ne ſont pas un Prejugé légitime contre la Religion Chrétienne. Sources de ces Diviſions. L'Auteur du Diſcours ſur la Liberté de penſer *convaincu de mauvaiſe foi, ou d'ignorance ſur les Attribus Divins. Suite des Sources des Diviſions des Théologiens.*

UN autre moyen que les Incrédules trouvent très-propre à ébranler la Religion Chrétienne ce ſont les Diviſions qui régnent parmi les Théologiens du Chriſtianiſme. Si l'on en croit ces Meſſieurs, ces Diviſions ſont un préjugé des plus légitimes, & des plus forts pour faire rejetter l'Evangile. Mais la Raiſon bien conſultée nous fera voir clairement la fauſſeté de ce préjugé, & nous mettra fort au deſſus des mauvais éfets qu'il peut produire.

Souvenons-nous de cette vérité: *Une Raiſon qui prouve trop, ne prouve rien.* Si les Diviſions qui régnent parmi les Théologiens, prouvoient que la Religion Chrétienne fût fauſſe, les Diviſions qui ne

ne régnent pas moins parmi les Savans au ſujet des parties dont les Corps doivent être compoſez, prouveroient auſſi néceſſairement qu'il n'y a point de Corps. On peut voir ce que nous avons dit ſur ce ſujet dans le Chapitre précedent. Cette ſeule réflexion ſufit pour faire bien ſentir la fauſſeté de ce préjugé par lequel on prétend renverſer la Religion Chrétienne. Ajoûtons ici néanmoins quelques autres réflexions.

Les Diviſions des Théologiens ſont plûtôt un ſujet de triſteſſe que d'étonnement. Quand on ſe répréſente la diverſité des Eſprits, la prévention & l'entêtement à quoi les hommes ſont ſujets, la force des interêts & des paſſions, & les diſputes de mots ſi frequentes parmi les Savans, il y auroit lieu d'être ſurpris, ſi les hommes étoient mieux d'acord.

Il y a peut-être autant de varieté dans les Eſprits, qu'il y en a dans les viſages; chacun a ſon tour particulier, & ſa maniére propre d'enviſager les Choſes. Cette diverſité de génies éclate par tout, dans les méthodes, dans les raiſonnemens, dans le tour des penſées, dans le ſtile, chacun diſére en

quelque choſe, de tous les autres; & cette diverſité de génies, quand elle n'eſt pas réglée par la droite Raiſon qui eſt commune à tous les hommes, eſt une Source inépuiſable de diſputes. De deux hommes enviſageant un même ſujet, l'un ſera porté à conſidérer un côté, l'autre un autre; l'un va trop vers l'Orient, & l'autre trop vers l'Occident. Le moyen qu'*ils* puiſſent ainſi ſe rencontrer?

Par exemple, un Théologien d'un eſprit rigide, & vivement frapé du ſouverain Empire que Dieu a ſur toutes choſes, & des droits de la Providence, pouſſera ſes Idées, juſqu'à devenir *Supralapſaire*, croïant que Dieu a prédeſtiné les uns à être heureux, & les autres à être malheureux, parce que tel a été ſon bon plaiſir, & il ne croira point que cette opinion ſoit injurieuſe à la Divinité. Un autre Théologien qui ſera plus porté à la douceur, & à la complaiſance, touché particuliérement de la bonté, & de l'équité du Créateur, craindra de donner atteinte à ces Atributs Divins, s'il n'atribuë à l'homme un Libre Arbitre qui donne des bornes à la connoiſſance de Dieu, & il nie-

niera que de telles bornes ſoient injurieuſes à Dieu. D'où vient que ces deux Théologiens ſeront ſi contraires l'un à l'autre ? C'eſt que chacun trop apliqué à ſa maniére favorite d'enviſager la Nature de Dieu, ils n'auront ni l'un, ni l'autre, fait aſſez d'atention aux autres Attributs Divins.

Mais les diférentes maniéres de penſer à un ſujet n'emportent pas toûjours des contrarietez réelles. Les Théologiens peuvent s'exprimer fort diféremment, & s'acorder très-bien. Aléguons ici pour exemple le Docteur *Tillotſon* (a) & le Docteur *King* (b). Le premier en parlant des Atributs de Dieu s'exprime en ces termes dans un de ſes Sermons. *Aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que Juſtice, Bonté, & Vérité ſont en Dieu, ſans être atteint d'une eſpèce de folie. En effet, ſi nous ignorons cela, il nous eſt indiférent que Dieu ſoit Bon, ou qu'il ne le ſoit pas; & en même tems il nous eſt impoſſible de l'imiter dans cet Atribut; car une perſonne*

(a) Le Docteur Tillotſon Archevêque de Cantorbery. (b) Le Docteur King Archevêque de Dublin. Voiez le Diſcours ſur la Liberté de Penſer, imprimé à Londres l'an 1714. pages 79. 80. 81.

qui veut imiter quelque choſe, fait ſes éforts pour ſe conformer en quelque maniére à ce qu'il connoit dans le modéle qu'il ſe propoſe, & il doit néceſſairement avoir quelque idée de ce à quoi il déſire de ſe rendre ſemblable. Si donc nous n'avons aucune notion certaine & aſſurée de la Bonté, de la Juſtice, & de la Vérité de Dieu, nous n'aurons aucune connoiſſance de ſon Etre; & la Religion qui conſiſte à l'imiter ſera entiérement anéantie.

Voici maintenant comme le Docteur *King* s'exprime ſur le même ſujet. *La plus vive peinture que nous puiſſions nous faire de* DIEU *eſt infiniment éloignée de ce qu'il eſt véritablement; la Sageſſe, l'Entendement, la Miſéricorde, la Preſcience, la Prédeſtination, & la volonté ſous leſquelles les perfections de Dieu nous ſont repréſentées, ne doivent pas être proprement entenduës ſelon le ſens de ces paroles. De plus, la Juſtice, & la Vertu avec les autres Atributs que nous nous répreſentons en* DIEU *ne ſont pas la même choſe que cette Juſtice, & cette Vertu que nous atribuons à l'homme; mais elles ſont d'une nature ſi diférente, & tellement au deſſus de tout ce que nous pouvons nous imaginer, qu'il n'y a pas plus de reſſemblance entre ces*

Per-

Perfections Divines, & celles qui ſont propres aux Hommes, qu'il s'en trouve entre nos Mains, & la Puiſſance de DIEU.

L'Auteur du *Diſcours ſur la Liberté de Penſer*, ſe récrie là-deſſus avec un air de triomphe; *Quelle confuſion! quelle diverſité de ſentimens ſur les Atribus auſſi bien que ſur la Nature de Dieu!* Mais nous pouvons dire avec plus de fondement, quelle mauvaiſe foi dans cet Auteur ennemi de la Religion! ou du moins, quelle ignorance ſur les Atribus Divins! C'eſt ce que nous allons faire voir.

Les Perfections que nous trouvons dans les Créatures, par exemple, la *Sageſſe*, la *Juſtice*, la *Bonté*, ne ſont point éternelles. La *Bonté* de Pierre a un commencement, puiſque Pierre en a un. Or tout éfet ſupoſe néceſſairement une *premiere Cauſe*; toutes ces perfections des Créatures doivent donc avoir une *premiere Cauſe* que nous apélons Dieu. Ces Perfections ſont comme des traits, ou des images des Perfections originales qui ſont en Dieu, & l'idée que nous avons des Perfections humaines nous conduit néceſſairement à la connoiſſance des Perfections de Dieu, afin que

nous les imitions. Les Perfections de Dieu seroient tout-à-fait inconnuës, si Dieu n'en avoit imprimé des marques, des caractères, des traits dans ses Ouvrages. Or ces marques, ces caractères, ces traits brillent avec tant d'éclat dans l'Univers que personne ne peut les ignorer, ni méconnoitre l'Auteur sans avoir perdu l'usage de la droite Raison. C'est dans ce sens que le Docteur *Tillotson* nous dit, *Qu'aucun homme ne peut prétendre de pouvoir ignorer ce que Justice, Bonté, & Vérité sont en Dieu, sans être ateint d'une espèce de folie.*

Mais quoique les Perfections des Ouvrages, nous conduisent nécessairement à la connoissance des Perfections de l'Ouvrier, les Ouvrages étant fort bornez, & l'Ouvrier étant infini, les Perfections humaines doivent nécessairement être infiniment au dessous des Perfections de Dieu. Je dis, *au dessous*, & non point *contraires*, car Dieu ne fait jamais rien de contraire à sa Nature, parce qu'il est infiniment Sage. Ainsi, c'est en excellence que les Perfections de Dieu diférent infiniment des Perfections humaines. En éfet, les Perfections

ons de Dieu ſont des Originaux de toute éternité; celles des hommes ſont des Copies toutes nouvelles. Les Perfections de Dieu s'exercent d'une maniére infiniment pure, infiniment noble, ſouvent par des reſſorts impénetrables, & toûjours juſtes; Peut-on atribuer cela à l'exercice des Perfections humaines? Les Perfections de Dieu agiſſent par leur propre vertu, & n'ont point d'autres Loix qu'elles mêmes; les Perfections des hommes n'agiſſent que par le Secours de Dieu, & dépendent des Loix de Dieu. Les Perfections Divines produiſent des éfets dignes d'un Etre Infini; les éfets des Perfections humaines ſe reſſentent toûjours de la foibleſſe des hommes. En un mot, les Perfections de Dieu ſont des Originaux infiniment parfaits; celles des hommes ne ſont que des ébauches très foibles, & très défectueuſes. Ou bien, les Perfections des Créatures ſont comme de petits ruiſſeaux; mais les Perfections de Dieu ſont comme un Ocean immenſe dont il eſt impoſſible de trouver le fond. Ainſi, le Docteur *King* a eu raiſon de dire, *Que la plus vive peinture que nous puiſſions nous faire de*

Dieu eſt infiniment éloignée de ce qu'il eſt véritablement. Faiſons encore toucher au doigt la mauvaiſe foi, ou l'ignorance de *l'Eſprit fort* qui acuſe ces deux Grands hommes de ſe contredire l'un l'autre.

J'ai la faculté de connoitre; mais je ne l'ai point de toute éternité, car je ne ſuis que depuis quelques années. Cette faculté ne vient point du néant, car le néant ne fait rien. Je ne me ſuis pas donné à moi-même cette faculté, car ce ſeroit dire que je l'avois & que je ne l'avois pas. Les Peres & les Meres ne l'ont point donnée, car on voit ſouvent des Peres, & des Meres ſtupides mettre au monde des enfans qui penſent fort bien. Il faut reconnoitre une *Cauſe ſuperieure & premiere*, un *Dieu* de qui nous tenons la faculté de penſer: Mais ce Dieu qui nous l'a donnée en ſeroit-il privé lui-même, ne connoitroit-il rien? L'Ouvrage ſeroit-il plus noble que l'Ouvrier qui l'a fait? L'éfet ſurpaſſeroit-il en excellence ſa *Cauſe premiere*? Cela implique viſiblement contradiction, & nous force à reconnoitre que cette *Cauſe premiere* eſt douée d'Intelligence, mais ce doit être d'une Intel-

telligence ſans bornes, car ſi cette *Cauſe* eſt *premiere*, il ne peut y avoir aucune *Cauſe*, qui précede cette *premiere*, ainſi rien ne peut avoir borné ſon Intelligence. Je me trouve donc ici infiniment au deſſous de Dieu. Je connois peu de choſes, & Dieu connoit tout, le paſſé, le préſent, l'avenir; rien ne lui eſt caché. Je ne connois les choſes qu'imparfaitement, & Dieu connoit tout avec une évidence parfaite, point de nuages, point d'ombres, point d'obſcuritez pour l'Entendement Divin. Je tombe ſouvent dans l'erreur; mais Dieu n'y tombe jamais, il connoit toûjours toutes choſes préciſément comme elles ſont, ſon Entendement infini pénétre tout. Ce n'eſt point ſans peine que je connois les choſes; mais Dieu connoit tout ſans aucune peine. Je ne connois les choſes que par degrez, je paſſe d'une connoiſſance à une autre; mais Dieu n'eſt jamais ſujet à cette gradation, il connoit tout d'une ſeule & ſimple vuë; Ainſi je puis aſſurer que Dieu ne *raiſonne* jamais, & qu'il eſt impoſſible qu'il raiſonne, car le raiſonnement eſt une preuve invincible de l'imperfection de l'Entendement humain,

puiſqu'il conſiſte à me ſervir d'une vérité que je connois, pour découvrir une autre vérité que je ne connois pas, & que rien n'eſt inconnu à l'Entendement Divin.

Je puis donc dire avec le Docteur *King* qu'en Dieu la faculté de penſer, n'eſt point la même choſe que cette faculté de penſer qui ſe trouve dans l'homme; mais qu'elle eſt d'une nature très-diférente, & infiniment au deſſus de tout ce que nous pouvons nous imaginer. Et je puis auſſi aſſurer avec le Docteur *Tillotſon* que j'ai une notion très certaine & aſſurée que Dieu a une faculté de penſer. Le but de l'Archevêque de Cantorbery étant de nous porter à l'étude, & à l'imitation des Perfections Divines, par la conſidération des Perfections humaines; Et l'Archevêque de Dublin voulant nous donner une haute & noble idée des Perfections de Dieu, ils ont pû chacun s'exprimer comme ils ont fait, ils avoient tous deux raiſon. Mais faut-il s'étonner que l'Auteur du *Diſcours ſur la Liberté de Penſer* acuſe ces deux Grands hommes d'être opoſez l'un à l'autre ſur le premier fondement de la Religion, puiſqu'il veut faire paſſer

ſer les Prophêtes mêmes pour des Incrédules, & qu'il donne à leurs expreſſions un ſens auſſi éloigné du ſens véritable & naturel, que le Ciel eſt éloigné de la terre.

Nous nous ſommes un peu arrêtez à cette Remarque, afin de faire mieux ſentir deux véritez; l'une que la diverſité d'expreſſions n'emporte pas toûjours une contrarieté de ſentimens, parce que les diférentes faces d'un même objet veulent qu'on les repréſente par des expreſſions diverſes. L'autre vérité c'eſt que les Incrédules liſent les Ouvrages de Religion, non pas avec atention, non pas pour les méditer, pour les aprofondir, pour s'inſtruire; mais c'eſt pour ſe vanter de les avoir lus, pour ſe croire en droit de rejetter la Religion, & quelque fois pour jetter de la pouſſiére aux yeux des Eſprits foibles, par l'étalage d'une certaine érudition que le Vulgaire prend pour un ſavoir très-profond.

Nous avons dit qu'une autre Source de Diviſions, & de Diſputes, c'eſt la prévention & l'entêtement. Les plus grands Théologiens y ſont ſujets tout comme les autres hommes. Que dis-

je,

je, il arrive ſouvent, que plus leur érudition fait de bruit dans le monde, & plus ils s'opiniatrent dans les erreurs où ils ſont tombez, lorſqu'ils n'ont pas aſſez cultivé la bonne Philoſophie. La haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ſoutenuë & fortifiée par une belle réputation leur fait ſouvent juger des choſes un peu trop légérement. L'examen profond coute, & ils s'imaginent de voir aſſez clair, ſans un examen profond. Ces jugemens précipitez s'impriment dans leur eſprit, il s'en entêtent, & croient bien tenir la vérité, pendant qu'elle eſt bien loin d'eux. S'ils ſe voyent ataquez par des Théologiens d'un Sentiment contraire, au lieu de mieux examiner les jugemens qu'ils avoient formez avec précipitation, ils ne ſongent qu'à les ſoutenir, & à les défendre; ils ramaſſent, pour cela, toutes les forces de leur Eſprit, la peine ne leur coute rien alors, ils la prennent avec joie, ſupoſant qu'ils ont la vérité de leur côté; ils paſſent juſqu'à donner à des Paſſages de l'Ecriture Sainte un ſens diametralement contraire à celui que les Ecrivains Sacrez auront eu dans l'Eſprit, afin d'ajuſter ces Paſſages à leur ſen-

ſentiment. S'ils viennent à reconnoitre la fauſſeté de leur opinion, à la prévention ſuccedera la mauvaiſe honte; rien ne leur coutera tant que d'avouër qu'ils ont tort, l'Idée de cet aveu mortifie l'amour propre d'une maniére difficile à exprimer; plus ils ſe ſeront engagez à défendre leur mauvaiſe Cauſe, & plus ils ſentiront de repugnance à faire cet aveu trop cruël, & trop humiliant. La reputation d'homme d'Eſprit, & de Savant eſt aquiſe, elle chatouille, elle plait, elle enchante, il faut la ſoutenir *per fas & nefas*. La vérité en ſoufre, mais on ne ſauroit qu'y faire, les interêts de la réputation ſont trop chers pour les abandonner.

C'eſt bien autre choſe, quand les interêts humains ſe mettent en campagne pour ſoutenir une opinion. Ces interêts ont une force merveilleuſe pour noircir, & pour chaſſer la vérité. Dès qu'ils ſe ſont emparez du cœur, ils y ouvrent la porte à toutes ſortes d'illuſions; ils ſont de l'Eſprit un vrai Protée qui prend aveuglement toutes ſortes de figures pour ſoûtenir les déſirs du cœur. *Jamais particulier n'avoit plus travaillé à re-*

[illegible] puiſſance du Pape dans les termes [illegible] Cavans ou PIERRE SYLVIUS, & [illegible] Pape ne ſe ſervira plus de l'Etendue du [illegible] Droit, & de la raiſon que le meſme manda à Pie II. (a) Ce ſont les propres termes de *Mezerai*. Les Hiſtoriens de tous les tems, & le monde nous apprennent que peu de gens ſont capables d'envisager fixement la verité, de la reconnoître, & de l'embraſſer fortement, lorſqu'elle choque viſiblement les interêts humains.

Les autres paſſions ſont auſſi des Sources de diſcorde entre les Théologiens. Deux Savans, par exemple, ſe trouveront de ſentiment contraire; au lieu de peſer avec douceur leurs raiſons de part & d'autre pour trouver la vérité, ils s'engageront dans une diſpute qui les aigrira; cette aigreur les rendra ennemis l'un de l'autre, & cette haine contre la perſonne, rejaillira ſur ſon ſentiment, on ne diſtinguera plus l'un de l'autre; ce ſeront deux objets inſéparables de la haine; on n'oubliera rien pour détruire le ſentiment de cet ennemi. Eſt-ce pour faire triompher la véri-

(a) *Mezerai* Abrégé Chronologique de l'Hiſt. de France in 12°. Tome 3. pag. 288. ſous l'an 1461.

vérité, qu'on ſe donnera tant de peine? Non car quelquefois on combat la vérité; c'eſt pour triompher de cet ennemi, & pour aſſouvir la haine qu'on lui porte.

Que dirons nous des diſputes de mots, ce défaut ſi commun parmi les Théologiens, (a) auſſi bien que parmi les autres hommes? Au lieu d'expliquer clairement & diſtinctement les expreſſions dont ils ſe ſervent, ils ſupoſent que chacun les prend dans la ſignification préciſe qu'ils leur donnent, & quelquefois on les prend dans un ſens fort éloigné, Source feconde de Diviſions! Ne s'entendant pas les uns les autres, ils s'acuſent reciproquement d'erreur, ils ſe batent, ſe noirciſſent, ſe déchirent impitoiablement. Examinez leurs diſputes de ſang froid, vous trouverez qu'ils ſe batent contre des ombres, & que s'ils avoient été plus ſoigneux de s'expliquer, ils ſe ſeroient trouvez d'acord.

Qui le croiroit qu'une diſpute de mots eût autrefois excité tant de vacarmes dans le monde, & fait convoquer à Epheſe l'an 431. un Concile Général. Les

(a) Voiez la ſavante, & curieuſe Diſſertation Latine de Mr. *Werenfels*, au ſujet des diſputes de mots; Ch. 2.

Les deux Chefs de la diſpute convenoient que Jéſus-Chriſt entant que Dieu, n'étoit point né de la *Vierge Marie*, & n'étoit point mort ſur la Croix. Ils étoient tous deux Ortodoxes dans le fonds, la diſpute ne rouloit que ſur certains mots que *S. Cirille* vouloit retenir, & que *Neſtorius* rejettoit; ces mots excitérent une tempête horrible. Ils auroient pû prévenir une diſpute ſi aigre, & ſi ſcandaleuſe, s'ils avoient pris la peine d'expliquer l'un & l'autre ce qu'ils vouloient dire par les mots qu'ils emploioient.

Quelles que ſoient les diviſions qui régnent parmi les Théologiens, l'homme raiſonnable ſe garde bien d'en rien inferer de déſavantageux à la Religion Chrétienne, ce ſeroit en juger ſur l'étiquette. Des Avocats corrompus, ou mal inſtruits feront-ils qu'une Cauſe, de bonne qu'elle étoit devienne mauvaiſe en elle même? Des Guides infidelles ou ignorans feront-ils qu'il n'y ait point de bon chemin? De ce que des Officiers brouillez ſe battront mal, S'enſuit-il qu'une guerre ſoit injuſte? Diſtinguons toûjours la Religion d'avec ceux qui font profeſſion de l'enſeigner.

Ce

ce ſont deux ſortes d'objets très-diférens. Tous les Théologiens ne brulent pas de zèle pour la vérité, le grand but de tous n'eſt pas de la connoître, & de la défendre; ils penſent quelquefois à toute autre choſe qu'à ſes intérêts; Et ceux qui ont les intentions les plus ſincéres ſont ſujets quelquefois à la prévention, & à l'erreur. Ainſi les diviſions des Théologiens n'ébranleront jamais la Religion Chrétienne. Elle eſt véritable & divine indépendamment de tous ceux qui la profeſſent qui ſont hommes, & qui le ſeront toûjours.

CHA-

CHAPITRE III.

Contenant quelques Sources générales de l'Incrédulité des Deïstes, des Epicuriens, & des Athées.

ARTICLE I.

Idée de ce Chapitre. L'Amour du monde, Source d'Incrédulité.

DAns les Deux Chapitres précédens, nous avons vû que les Incrédules font éclater une Partialité très injuste, & qu'ils s'écartent visiblement de la droite Raison, en rejettant la Religion Chrétienne à cause des Dificultez qu'ils y rencontrent, & des Divisions des Théologiens.

Il faut à présent nous arrêter un peu à considerer les vrais motifs de cette conduite des Incrédules, la plus criminel-

nelle, & la plus dangereuſe que l'homme puiſſe tenir. Nous ne développerons pas toutes les Sources d'Incrédulité. Nous enviſagerons ici en général les Deïſtes, les Epicuriens, & les Athées. Ainſi nous ne nous arrêterons qu'à des Sources générales; & nous chercherons ces Sources principalement dans le cœur, car c'eſt dans le cœur qu'elles naiſſent, ſuivant ce que dit l'Ecriture: *L'inſenſé* (a) *a dit en ſon cœur, il n'y a point de Dieu.*

Nous remarquerons quatre Sources principales d'Incrédulité, ſavoir, l'*amour du monde*, l'*orgueil*, la *pareſſe*, & l'*exemple*.

L'Amour du monde corrompt le cœur, aveugle l'eſprit, & les rend incapables de voir, & de ſentir les preuves, & la nature de la Religion Chrétienne; l'orgueil fait trouver inſuportable le joug de la Religion, il ne permet pas de croire les vérités que l'on ne peut pas comprendre, il fait mépriſer la Religion, parce qu'elle eſt profeſſée par le Vulgaire, & il aime l'éclat & le bruit; la pareſſe détourne d'un examen ſérieux; les exemples d'Incrédulité-

(a) Pſ. 14.

dulité entrainent l'eſprit & le cœur. Toutes ces diſpoſitions ſont viſiblement ſi mauvaiſes qu'il ſufiroit de les indiquer pour que la Raiſon les condanne d'abord, mais il faut faire voir que ce ſont des Sources d'Incrédulité.

I. Remarquons premiérement que tous les hommes déſirent d'être heureux, & qu'ils le déſirent toûjours. Ages, Sexes, Conditions, tout aſpire au bien être; deſſeins, entrepriſes, actions bonnes & mauvaiſes, tout part de ce motif; juſqu'à la réſolution de ceux-là même *qui ſe tuent & qui ſe pendent*, comme l'a fort bien dit Mr. Paſcal (a). On pourra voir toutes les paſſions particuliéres s'éteindre par la longueur du tems, ou par de nouveaux objets, ou par des changemens qui ſurviennent dans le temperament, ou par quelque autre cauſe, & faire place à de nouvelles paſſions; mais l'amour du bien être tient au cœur par des racines inébranlables; il y domine, mais c'eſt une domination qui ne ſoufre point d'interregne. En un mot, il n'eſt pas plus naturel aux pierres de tendre en bas, & à la flamme de s'élever, qu'il eſt natu-

(a) Paſcal Penſées ſur la Religion Art. 22.

turel à l'homme d'aimer le bien être, & par conſéquent le *plaiſir* qui en eſt le caractère eſſentiel.

De tous les plaiſirs que l'homme peut ſentir ſur la terre, ceux qu'il reçoit par les Sens, & par l'imagination ſont d'ordinaire les plus vifs & les plus piquans. Nous ne nous arrêterons pas à prouver cette vérité de fait. La plûpart de nos Lecteurs pourront aiſément s'en aſſurer par le ſouvenir de leur propre expérience. Ces plaiſirs ſont dans le cerveau des traces fort profondes; ils enflamment l'amour du bien être, & prévienent extrémement l'homme en leur faveur. Cet amour pour les plaiſirs de la terre ſe fortifie & s'enracine dans le cœur par l'exemple; car on entend tous les jours les éloges qui ſont donnez à ces plaiſirs; on voit avec quel empreſſement ils ſont recherchez; on remarque, que c'eſt le grand but où tendent les occupations, les ſoins, les peines, & les fatigues de la plûpart des hommes. L'imagination plus forte encore que l'exemple par la faculté qu'elle a de groſſir prodigieuſement les objets, promet à l'homme des tranſports & des raviſſemens de joye dans la jouïſſance des biens

biens de la terre. En faut-il davantage pour gagner le cœur, & pour ſéduire l'eſprit de ceux qui n'ont pas eu la précaution de bien examiner la nature & la valeur des biens de la terre, & qui n'ont pas apris à moderer ce panchant aux plaiſirs terreſtres, par des motifs que la droite Raiſon fournit?

Voici donc la Source d'Incrédulité dont il eſt à préſent queſtion. On a déja gouté des plaiſirs que les biens de la terre procurent; on entre en gout de ces plaiſirs, on les recherche, on s'y atache, on s'y livre, parce qu'on veut, à tout prix, être heureux. A force de ſe livrer à ces plaiſirs terreſtres, le gout s'altère, & devient incapable de ſentir la beauté, & la bonté de la Religion. On s'acoutume peu à peu à ſe la repréſenter comme un objet inſipide, déſagréable & fatiguant, & l'on ſe met fort peu en peine d'aquerir le ſouverain bien qu'elle promet. Le bonheur de la terre eſt viſible; le ſouverain bien ne ſauroit être vû. Le bonheur de la terre eſt enviſagé comme préſent, ou prochain; le ſouverain bien ne s'enviſage ordinairement que comme fort éloigné & au travers d'un obſcur avenir. On

ſent

ſent actuellement le bonheur de la terre, mais on ne ſent point le ſouverain bien, on n'en connoit pas même la nature. Enfin pour aquerir le ſouverain bien que la Religion promet, il faut renoncer ſouvent, & à pluſieurs égards, au bonheur de la terre. C'en eſt trop, & le mondain n'en fera rien. Les preuves ſeches, & rebutantes de ce bien inconnu qu'il n'a jamais bien étudiées, & qu'il n'a pas envie d'aprofondir, ne ſauroient tenir contre la douceur prévenante des biens préſens, contre l'exemple de la plûpart des hommes qui ne ſe laſſent point de les chercher, & contre la force de l'imagination qui prête liberalement mille & mille charmes à ceux dont il ne jouït pas encore.

Le mondain ſe tourne donc entiérement vers les biens de la terre, il s'en prévient, il s'en ocupe, il s'en remplit, il n'aſpire qu'après ces biens, parce qu'il n'en a point gouté d'autres, & qu'il ne croit même pas qu'il y en ait éfectivement d'autres. Voilà le parti qu'il a pris, & qu'il eſt réſolu de ſuivre, particuliérement s'il jouït d'une ſanté ſi ferme qu'elle ne ſoit pas facilement

alterée par les plaiſirs terreſtres.

Il eſt vrai que quelquefois la conſcience vient troubler cette béatitude, ſur tout dans les commencemens. Mais il y a des moyens d'émouſſer pour un tems les armes de cet ennemi domeſtique. On peut ſe ſaiſir des difficultez qui combatent la Religion, & en bien remplir ſon eſprit; elles y aquerront bien-tôt une force preſque invincible par les ſoins empreſſez de la volonté, qui ſont ordinairement d'une grande éficace, & qui dans cette ocaſion produiſent des effets ſuprenans. C'eſt par les ſoins très néceſſaires de cette ardente volonté que la Religion ne ſera plus dans l'eſprit de nôtre mondain qu'une fine invention des ruſez politiques; ſes menaces qu'un vain épouvantail; & les remords de la conſcience que de mauvais fruits d'une éducation populaire. A force de ſe le dire à ſoi-même, on ſe le fait acroire, & ſi on l'entend dire à d'autres on le croit encore plus fermement, du moins pour quelque tems.

Que ſi malgré tout cela, la conſcience vient encore troubler les plaiſirs de nôtre mondain par ſa voix terrible & menaçante, on peut éviter pour un tems

de

de rentrer en ſoi-même, on peut ſe répandre au dehors; la multitude & la varieté des objets extérieurs; les amuſemens, & les ocupations; le bruit & le tracas du monde, tout cela eſt d'un grand ſecours, & il faudroit que la voix de la conſcience fût bien forte pour ſe faire entendre alors juſqu'à troubler entiérement cette felicité.

Avec de telles armes, & de telles précautions, un mondain peut devenir *Eſprit fort*, c'eſt-à-dire, capable de mépriſer, du moins extérieurement, réfléxions morales, ſcrupules, remords de conſcience, peines de l'enfer &c. & d'en parler d'un ton moqueur. Ainſi n'entreprenez pas de lui prouver la Religion; il ne vous écoutera point. Mais, direz-vous, je veux le convaincre; quelle entrepriſe! quel compliment! c'eſt cela même qui l'empêchera de vous écouter; il ne veut point être convaincu; & plus il craindra le ſuccès de vôtre entrepriſe, plus il ſentira de repugnance à vous écouter, chaque preuve convaincante ſeroit capable de lui cauſer des mouvemens convulſifs; vous pourriez le rendre ſemblable à Beltſatſar Roi de Babilone qui (a) au milieu des

(a) Daniel Ch. 5.

plaiſirs dont il s'enyvroit, voiant tout d'un coup une main qui écrivoit ſur la muraille ſa condannation, fut ſi troublé que ſes genoux tremblans ſe choquoient l'un l'autre.

Vous voulez convaincre le mondain Incredule qu'il y a un Dieu tout parfait à qui rien n'eſt caché, & un Jugement à venir; mais ne voiez vous pas les conſequences d'une telle conviction? L'Incredule eſt-il avare? Il faudroit qu'il devînt liberal envers les pauvres. Retient-il le bien d'autrui? Il faudroit qu'il le reſtituât. Eſt-il engagé en de mauvais commerces? Il faudroit y renoncer. Eſt-il vendu au plaiſir de la table? Il faudroit qu'il devînt ſobre. Eſt-il boufi d'orgueil? Il faudroit qu'il devînt humble &c.

Peut-on être entiérement convaincu de l'exiſtence d'un Dieu qui voit tout, & d'un Jugement à venir, & néanmoins continuer ſans inquietude à violer les Loix de ce Juge Suprême? Peut-on renoncer à des plaiſirs où l'on fait conſiſter toute ſa felicité? Ne coute-t-il rien de ſurmonter des habitudes agréables & inveterées? N'entreprenez donc pas de convaincre un Incrédule

de

de ces vérités mortifiantes, ſi vous ne voulez recevoir une réponſe ſemblable à celle que *Felix* fit autrefois à *S. Paul qui* (a) *lui parloit de la Juſtice, de la Temperance, & du Jugement à venir. Pour maintenant, va-t'en* lui dit ce Gouverneur tout éfrayé; *quand j'aurai la commodité, je te rapellerai.*

Ainſi, quoique les Incrédules ſoient des *eſprits forts*, n'inſiſtez pourtant point ſur ces matiéres. Mais ſi vous voulez leur faire bien vôtre cour, parlez contre la Religion; élevez juſqu'au Ciel les Ecrivains qui l'ataquent; étalez leurs dificultez, faites les bien valoir; faites mention d'eſprits forts autant qu'il vous ſera poſſible, parlez en avec éloge. En un mot, fortifiez l'Incrédule dans ſon incrédulité, par tous les moiens imaginables, & je vous réponds de toute ſon afection.

La force de ces Meſſieurs conſiſte donc principalement dans l'antipatie que leur cœur a contractée pour la Religion ce tiran de leur repos, ce fiel de leurs plaiſirs, ce poiſon de leur douce vie; & nous pourrions comparer la plupart d'entre eux à Louïs XI. Ce Prince

(a) Act. Ch. 24. ℣. 25. & 26.

avoit pour la mort une ſi grande antipatie qu'il diſoit ſouvent (a) qu'en quelque extrémité qu'on le vît, on ne lui prononçât jamais le mot de *mort*, le trouvant trop dur à l'oreille d'un Roi. Cette antipatie donna lieu à ſon Medecin *Jaques Coctier* (b) de prendre un ſi grand empire ſur lui, *qu'il le gourmandoit comme un valet, & qu'il tira de lui 55. mille écus*, ſomme prodigieuſe dans ce tems là, *& beaucoup d'autres graces en cinq mois de tems.* Comme ce Prince fondoit ſa principale eſpérance en *S. François de Paule, il le flattoit, le ſupplioit, ſe mettoit à genoux devant luy*; & il fit bâtir deux Couvens de l'Ordre de ce Moine, *afin qu'il luy prolongeaſt ces jours.* Enfin il s'empriſonna volontairement dans le Château *du Pleſſis les Tours où l'on n'entroit que par un guichet, & dont les murailles eſtoient beriſſées de pieux de fer, & bordées d'Arbaleſtiers.*

Voilà un portrait de la plupart des Incrédules; ils ont conçu pour la Religion autant d'antipatie que Louïs XI. en

(a) Pierre Matthieu Hiſt. de Louïs XI.
(b) Mezerai Abreg. Chron. de l'Hiſt. de France in 12°. Tome 3. pages 347. 348. ſous l'an 1483.

en avoit pour la mort, ils n'oublient rien pour bannir de leur eſprit, l'idée de Dieu, & du Jugement à venir; ils voudroient n'en ouïr jamais parler, & ils ſeroient capables de ſe mettre à genoux devant ceux par le ſecours deſquels ils croiroient pouvoir être entiérement delivrez de cette écharde. S'il y a des hommes capables de ſe roidir contre la mort, quelque convaincu qu'on ſoit qu'elle eſt inévitable, eſt-il étonnant qu'il y en ait qui ſe revoltent contre la Religion dont la certitude eſt mêlée de dificultez? Nous ferons voir dans le Chapitre ſuivant la nature des biens de la terre, & les ſuites de ce parti que les Incrédules ont embraſſé.

ARTICLE. II.

L'orgueil, autre Source d'Incrédulité.

CE que nous avons dit dans l'Article précedent au ſujet du *monde*, ou des biens de la terre, regarde principalement les Incrédules de *pratique* qui voudroient de tout leur cœur qu'il n'y

gné le cœur? Voiez auſſi ce qu'il fit faire à *Alexandre* (a) en faveur de ſon favori *Epheſtion*. Dequoi donc n'eſt-il pas capable lorſqu'il s'agit de faire à l'homme une image flateuſe de ſoi-même? Rien n'eſt alors épargné, l'amour propre ſe ſurpaſſe dans cette occaſion la plus intereſſante de toutes; auſſi rien n'eſt ſi beau, ni ſi grand que cette image, car elle repreſente moins un homme, qu'un Dieu. L'homme ſe contemple, ſe plait, & s'admire dans cette image, & ſe croit enfin un Dieu, & pretend aux atribus, & aux droits de la Divinité; & s'il ne le dit pas publiquement, il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le langage intérieur de ſon amour propre, *le plus grand de tous les flateurs*, comme l'a fort bien dit Mr. de la Rochefoucault (b).

Dou-

(a) *Alexandre porta cet inconvenient* (la mort d'Epheſtion) *impatiemment outre toute meſure.... juſques à ce qu'on lui aporta un Oracle de Jupiter Ammon, par lequel il eſtoit commandé de reverer Hepheſtion, & lui ſacrifier comme à un demi Dieu.* Plutarq. Vie d'Alexandre le Grand. On ajoûte qu'Alexandre témoigna tant de joye de ce qu'Epheſtion avoit été mis au nombre des Dieux, qu'il lui ſacrifia le premier, lui égorgeant juſqu'à dix mille Victimes.

(b) Mr. de la Rochefoucault, Réfl. Morales Réflex. 2.

cœur ; un amour pour l'*Etre infini*, qui devoit être ſans bornes ; & un amour propre qui devoit avoir des bornes. Le péché a détruit cet ordre ſi juſte, & ſi naturel ; car il a extrêmement afoibli dans le cœur de l'homme l'amour pour Dieu ; il l'a même éteint dans pluſieurs dont l'amour propre *s'eſt étendu & débordé* (a) *dans le vuide que l'amour de Dieu a quitté*, pour me ſervir des termes de l'Illuſtre Mr. Paſcal. Ainſi ces gens-là s'aiment de tout leur cœur, c'eſt-à-dire, d'un amour ſans bornes, car leur cœur eſt d'une infinie capacité.

Il faut à ces gens-là une image d'eux mêmes qui réponde à la grandeur de leur amour propre, & qui les ſatisfaſſe pleinement ; mais il eſt évident qu'une image au naturel, c'eſt-à-dire, qu'une image médiocre & défectueuſe ne ſauroit les contenter. Pour les bien ſatisfaire, il faut que leur amour propre mette la main à l'œuvre, c'eſt le plus habile artiſan d'images magnifiques & flateuſes : Quel portrait admirable & raviſſant ne fera-t-il pas d'un objet qui n'aura que médiocrement du mérite, & de la beauté, mais qui aura ga-

(a) Mr. Paſcal Penſées Art. 30.

[illegible] hommes incon-
[illegible] ainſi à ceux-
[illegible] ſe ſont [illegible] ainſi
[illegible] anciens.

[illegible] politique ; dira-t-on, pour
[illegible] ſe faire [illegible] vouloir paſſer pour
[illegible] Dieux. Diſons plûtôt que cette
[illegible] politique étoit un beau prétexte
[illegible] leur amour propre débordé avoit
recours pour couvrir cette vanité dont
ils étoient enyvrez ; & ſi Alexandre,
par exemple, s'apercevoit de tems en
tems qu'il n'étoit pas un Dieu, (b),
c'eſt

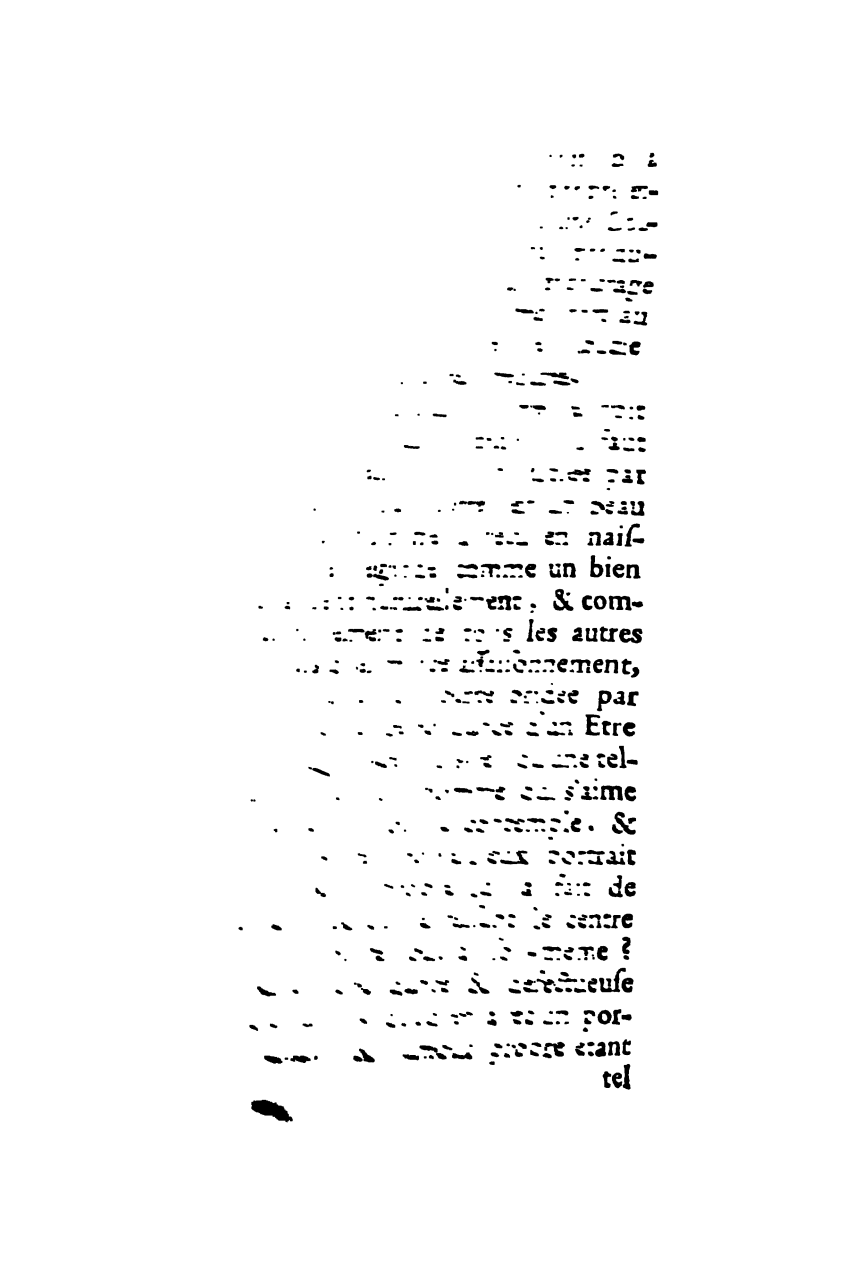
(a) *L'Apothéoſe* étoit une Cérémonie que les Anciens obſervoient pour mettre les Empereurs & les Perſonnes illuſtres au rang des *Dieux*. On croit que Céſar Auguſte eſt le premier parmi les Romains qui a inſtitué l'Apotheoſe. Les Atheniens pouſſant leur zele plus loin que les autres Grecs ne ſe contentoient pas d'adorer les grands Hommes après leur mort, ils les deifioient de leur vivant. Cette coutume de deifier les Hommes illuſtres n'a pas eu lieu ſeulement parmi les Grecs, & les Romains ; elle eſt pratiquée encore aujourdhui par pluſieurs Nations idolatres, & particulierement par les Chinois. Voiez le *Supplement du Dict. de Moreri* à l'Article *Apotheoſe*. *L'Antiquité expliquée* &c Tom 5. 1. Part. Liv. 4. Ch. 9. & 12.

(b) C'eſt *Plutarque* qui nous dit (ubi ſuprà) que deux choſes avertiſſoient *Alexandre* qu'il n'étoit pas Dieu, ſavoir, le dormir, & l'uſage des femmes. Cependant ce Prince voulut être deifié. Il eſt vrai qu'au commencement il garda plus de me-

c'eſt que l'ivreſſe ne dure pas toûjours, & qu'un homme ateint de la vanité la plus fole, peut rencontrer de tems en tems des ſujets de réflexion qui le forcent à ſentir ce qu'il eſt veritablement; mais ce ne ſont alors que des ſentimens paſſagers. D'ailleurs ce n'étoit pas aparemment par pure politique que *Caligula* vouloit paſſer pour un Dieu. C'étoit un fou, dira-t-on? Ouï, ſans doute, & nous cherchons ici des Sources, non de Sageſſe, mais d'une folie qui ne le céde point à celle de Caligula.

Il eſt vrai que ces Princes manifeſtoient trop ouvertement l'idée flateuſe, & magnifique que leur amour propre éfrené leur avoit donnée d'eux mêmes, en s'apropriant comme ils faiſoient à force ou-

menagement avec les Grecs, au ſujet de cette pretention, qu'il n'en avoit pour les Barbares; mais enfin il abandonna tous les menagemens, & voulut que les Villes Grecques fiſſent des decrets concernant ſa Divinité; *Demades* propoſa qu'*Alexandre* fut déſormais le 13e. des grands Dieux. Les Atheniens eurent beau ſe roidir contre la volonté de ce Prince, il falut obéir. Le Decret de Lacedemone eſt remarquable; il fut conçu en ces termes. *Puis qu'Alexandre veut être Dieu, qu'il le ſoit:* ἐπειδὴ Ἀλεξανδρος βόλεται θεὸς εἶναι, ἐγω θεὸς. Voiez Bayle Dict. a l'Article *Olympias.*



tel que nous venons de le dire, eſt trop flateur pour conſeiller à l'homme de s'en contenter. Il faut que l'homme ſoit indépendant, ce privilège lui eſt dû, il n'en faut pas douter. La Religion lui en conteſte les titres, elle voudroit les lui faire perdre; mais ce privilège eſt trop beau & trop avantageux pour ſe le laiſſer ravir; c'eſt un des plus beaux fleurons de la dignité de l'homme; il faut le recouvrer à tout prix. Un homme peut-il ſe figurer rien de ſi beau, de ſi ſatisfaiſant, & de ſi noble que de penſer comme il lui plait, de parler comme il lui plait, & d'agir comme il lui plait; d'être le maitre abſolu de croire une choſe, ou de ne la croire point; de n'être redevable qu'à ſoi-même (a) de ſes lumiéres de ſa force, de ſes

(a) *Ajax fils de Telamon, étoit, après Achille, le plus vaillant Capitaine Grec qui fût au Siege de Troie. Quand il partit pour l'Armée, ſon Pere,* dit-on, *lui recommanda de joindre toûjours à la force de ſon courage, l'aſſiſtance de Dieu. Ajax lui répondit que les poltrons mêmes ſont toûjours victorieux avec une telle aſſiſtance; mais que pour lui, il s'en paſſeroit; & qu'il étoit aſſuré de vaincre ſans cela.* Voiez Bayle Dict. à l'Article Ajax. L'Hiſtoire ne manque pas d'exemples de cette nature, & voilà le langage que ſuggere l'amour pro-

pre

ſes vertus, de ſon mérite, & de ſa gloire; de n'avoir point d'autre Souverain Legiſlateur que ſoi-même, ni d'autres devoirs à remplir que ceux qu'il ſe preſcrit à ſoi-même, ni d'autres peines à ſubir que celles qu'il veut bien s'impoſer à ſoi-même? Voilà un privilège ineſtimable, & on ne ſauroit faire trop d'éforts pour détruire la Religion qui veut abſolument en priver l'homme pour jamais. C'eſt une cruëlle ennemie des droits, de la dignité, & du bonheur de l'homme, il faut abſolument lui déclarer une guerre ſans fin, & l'ataquer par toutes ſortes d'endroits. L'amour propre le conſeille, & ſes conſeils ſont ſuivis. On cherche par tout des objections, on s'arme de toutes ſortes de préjugez, on forme des Siſtêmes, tout eſt mis en œuvre juſqu'aux opinions les plus contradictoires (a), car l'amour pro-

pre debordé; on ne veut rien devoir qu'à ſoi-même, & on eſt ſi jaloux de la gloire des bons ſuccès, qu'on ne peut la partager avec la Divinité.

(a) Voiez ci-devant dans cette 3. Partie Chap. I. Art 3. Mais rien ne fait mieux voir à quels égaremens épouvantables l'amour éfrené de l'indépendance eſt capable d'entraîner les hommes, rien, dis-je ne le fait mieux ſentir que le *Siſtême* de

propre qui préside à tout, qui conseille tout, qui conduit tout dans cette guerre est d'une adresse merveilleuse à faire tout valoir. Eh! que ne feroit-il pas

de *Spinoza* le plus monstrueux que l'esprit humain eût jamais enfanté. Cet Athée n'exclut point de son Sistême le nom de *Dieu*; au contraire, il prétend qu'il n'y a, & n'y peut avoir dans l'Univers que Dieu seul qui, selon cet Ecrivain (*Epist.* 4ª.) est un Etre *simple*, c'est-à-dire, aussi exempt de composition, je ne dis pas qu'un Atôme, mais qu'un point mathematique; & que cet Etre l'unique substance de l'Univers est doué de deux attributs fondamentaux qui sont la matiére, & la pensée; que tous les corps qui existent dans l'Univers ne sont que des *modifications* de ce Dieu considéré comme corporel; & que tous les esprits de l'Univers ne sont que des *modifications* de ce même Dieu considéré comme pensant. De sorte que, selon cet Auteur, tout ce qu'il y a dans l'Univers de matiere, & d'esprit, c'est Dieu lui-même *modifié*, & considéré d'une infinité de maniéres differentes. Le Dieu de Spinoza est donc nécessairement l'unique reservoir de tous les plaisirs, & de toutes les miséres qui ont jamais été, qui sont, & qui seront jamais, toûjours heureux autant qu'il est possible de l'être, & toûjours malheureux, autant qu'il est possible de l'être. Ce Dieu de Spinoza est toujours souverainement vertueux, & toûjours souverainement scelerat, car lui seul pratique toutes les vertus, & lui seul commet tous les crimes, puisqu'il n'y a point d'autre Cause que lui dans l'Univers; je me trompe, ce Dieu agit toujours selon toute l'étenduë de son pouvoir, & toûjours par une nécessité irrésistible, & absoluë, c'est pourquoi, selon Spinoza, la *liberté* n'est qu'un

pas pour délivrer l'homme de ce joug insuportable sous lequel il gemit? Les flateurs sont fort compatissans, & l'amour propre l'est au delà de tout ce qu'on

qu'un nom vuide de sens, & la *distinction* entre le crime, & la vertu, n'est qu'une pure chimere. Ainsi Spinoza, selon ses principes, ne pouvoit point se plaindre de ce Juif qui ayant formé le dessein de l'assassiner, l'ataqua un jour traitreusement au sortir de la Comedie, & lui donna un coup de couteau; car *cet assassin n'étoit que Dieu modifié en ce Juif qui par une nécessité irrésistible vouloit tuer Dieu modifié en Spinoza.*

Voilà, dit-on (†) *une hipothese qui surpasse l'entassement de toutes les extravagances qui se puissent dire*; un Sistême *qui* (‡) *surpasse tous les monstres, & tous les déreglemens chimeriques des plus foles têtes qu'on ait jamais enfermées dans les petites maisons.* Cela est évident; mais allons au but. Tout ce Sistême tend à briser le joug de la Religion; il bannit de l'esprit l'idée que nous avons que Dieu est nôtre Maître, nôtre Legislateur, nôtre Roi, & nôtre Juge supréme. Ce Sistême dispense l'homme de l'obligation intérieure de croire aucun Dogme, de pratiquer aucun Precepte, de rendre aucun Culte, & de craindre aucune peine de l'enfer; car suivant ce Sistême, quoique l'homme puisse faire, il n'a jamais rien à se reprocher. A des conditions si flateuses, l'amour propre feroit avaler bien des couleuvres à ceux qui ne peuvent soufrir le joug de la Religion, au nombre desquels on peut bien mettre Spinosa; aussi remarque-t-on dans sa vie que *c'étoit un homme qui n'aimoit pas la contrainte de la Conscience*; Voiez Bayle Dict. à l'Art. Spinoza.

(†) Bayle ubi supra. (‡) Idem ibid.

qu'on pourroit dire. Si donc il ne peut pas bannir de la terre la Religion, du moins il la chaſſe de l'eſprit d'un homme qui ne trouvant rien de ſi doux que l'indépendance, ne peut ſe reſoudre à reconnoitre un Souverain auquel il faille être redevable de tout, rendre graces de tout, & rendre enfin compte de tout.

Il ne ſerviroit de rien de dire qu'il y a des Incrédules qui ſe ſoumettent, auſſi bien que les autres hommes au Gouvernement Civil. Nous pouvons répondre que cette ſoumiſſion des Incrédules eſt forcée, extérieure, & afectée.

1°. Tous les Incrédules ne négligent pas les règles de la prudence humaine. Or la prudence humaine ne permet pas de ſuivre ſon panchant, lorſque par là on ſe précipite dans quelque malheur. Si l'on n'infligeoit aucune peine aux violateurs des Loix de la Societé, je doute fort qu'il ſe trouvât des Incrédules qui fuſſent d'humeur de ſe ſoumettre à ces Loix; du moins il s'en trouveroit bien peu; Preſque tous chercheroient des pretextes pour ſecouër ce joug fatiguant, & ils en trouveroient. Mais les Souverains veulent être obeïs. Il

faut

ſans ſe conformer à l'ordre établi dans l'Etat où l'on eſt, à peine de ſubir la punition deſtinée aux perturbateurs des Societez. Les Souverains ne ſe payent point de vaines ſubtilitez, non plus que Dieu dont ils portent l'image; mais, outre cela, on enviſage ici la peine comme préſente. La conſidération d'un malheur viſible, & comme inévitable, intimide, & contient dans le devoir envers la Societé, & fait tourner la vuë ailleurs pour y chercher l'Indépendance.

2°. D'ailleurs, cette ſoumiſſion au Gouvernement Civil n'eſt qu'*extérieure*. Les Loix Civiles ne réglent point les penſées, & les mouvemens du cœur: Elle ne font que mettre un frein au dehors, abandonnant à l'homme tout l'intérieur, & le laiſſant, à cet égard, dans une entiére indépendance. Pendant qu'on a ſoin de garder les aparences d'homme de bien, on eſt à l'abri de la rigueur des Loix humaines; & la conduite la plus mauvaiſe, les ſentimens les plus ſelerats, pendant qu'ils demeurent ſecrets, ne ſont point du reſſort des Tribunaux de la Terre. Mais la nature du Tribunal que la Religion atri-

atribuë à Dieu eſt bien diferente. C'eſt là que les entrepriſes injuſtes les plus finement concertées, que les mauvais deſſeins les mieux cachez, que les opinions deteſtables les moins connuës, que tout ce qu'il y a de plus ſecret dans les actions, dans les diſcours, dans les penſées, & dans les mouvemens du cœur, doit un jour ſubir l'examen, parce que toutes ces choſes ſont du reſſort du Tribunal de Dieu. Terrible, & inſuportable Dogme pour un homme paſſionné pour l'indépendance!

3°. Enfin, on peut dire que les Incrédules qui ſe ſoumettent aux Loix Civiles avec beaucoup d'exactitude, le font par beaucoup d'afectation. A quoi bon, direz-vous, cette ſoumiſſion afectée? Je réponds que c'eſt un détour adroit de l'Incrédule qui ſous l'aparence d'une dépendance ſincére aux Loix de la Societé, couvre un cœur paſſionné pour l'indépendance, & veut néanmoins faire acroire que ce n'eſt que par manque de bonnes preuves qu'il refuſe de ſe ſoumettre à Dieu, & à la Religion. Il ſe flate d'en impoſer par ce moyen aux autres hommes, qui frapez de ſa ſoumiſſion aux Loix de l'Etat, auront peine

ne à le ſoupçonner de mauvaiſe foi dans ſon Incredulité, pendant qu'en ſecret il brule du déſir de ne dépendre à tous égards que de lui-même.

Je conviens qu'il ne faut point s'aſſujettir réellement à une Puiſſance imaginaire; mais il n'y a ni prudence, ni juſtice à prendre le parti de l'indépendance, ſans s'être auparavant aſſuré par un examen très ſerieux, & très profond, s'il n'y a pas une Puiſſance Souveraine de laquelle nous dépendons néceſſairement. Je n'exprimerai pas ici toutes les conſequences afreuſes d'un tel procedé. Tous ceux qui ne ſont pas faſcinez par les atraits ſeduiſans de l'indépendance, voient clairement combien ces conſequences ſont terribles.

Il eſt facheux de s'aſſujetir à une Puiſſance imaginaire. Mais il eſt doux à des eſprits bien faits d'être aſſurez qu'ils dépendent d'un Souverain à la connoiſſance duquel rien n'échape, dont rien ne peut égaler la bonté, ni épuiſer les tréſors, ni arrêter le pouvoir, ni ſuſpendre les deſſeins, & qui a reſolu d'accorder un jour, des biens dignes de lui, des biens immenſes à ceux qui le reconnoiſſent ſur la terre avec tout le

reſ-

reſpect, & toute l'obéïſſance convenables à ſa Divine autorité. L'illuſtre Mr. *Tillotſon* exprimera mieux cette penſée.

Pour peu que l'on conſidére, dit-il, (a) *La véritable idée de Dieu, on le trouve ſi aimable, ſi plein de bonté, & revêtu dans un degré ſi éminent de toutes les perfections que l'on peut déſirer en lui, que ceux-là même qui ont l'eſprit aſſez mal fait pour croire qu'il n'y a point de tel Etre, ne ſauroient s'empêcher, s'ils connoiſſoient tant ſoit peu leurs veritables interêts, de ſouhaitter de tout leur cœur qu'il y en ait Un. En effet, ſuppoſé qu'il n'y eût point de Dieu, chacun n'auroit il pas grande raiſon de ſouhaitter qu'il y eût dans l'Univers un Etre comme celui là, pour prendre ſoin de cette vaſte machine, & pour empêcher qu'elle ne tombât dans une confuſion & un déſordre qui entraineroit inévitablement la ruine du Genre Humain? Chacun ne devroit-il pas être ravi qu'il y eût un Etre qui s'intereſſât d'une façon particuliére à ce qui regarde chacun de nous; qui nous aimât, qui ſe plût à nous faire du bien; qui connût tous nos beſoins, qui eût le pouvoir & la volonté de nous*

(a) Feu Mr. Tillotſon Archevêque de Cantorberi, dans ſes Sermons, de la Traduction de Mr. Barbeyrac. Tome I. Sermon I. pages 92. 93. 94.

nous ſecourir dans les plus facheuſes extrémitez, lorſque nous ne voyons aucune reſſource à attendre d'autre part; qui pût nous garantir des plus grands dangers qui nous menacent, nous prêter ſon aſſiſtance contre nos plus cruels Ennemis, nous conſoler dans nos plus rudes ſouffrances, ſe déclarer pour nous, quand toutes les autres choſes du monde ſemblent conſpirer contre nous? Ne ſeroit-il pas de l'interêt de chacun, qu'il y eût un Conducteur de l'Univers qui ſe propoſât véritablement de nous rendre heureux, qui n'eût rien oublié de ce qui eſt néceſſaire pour nous conduire au Bonheur; qui nous gouvernât de la maniére la plus conforme à nos véritables interêts, qui ne demandât rien de nous que ce qui eſt pour nôtre bien, & qui cependant voulût couronner nôtre obéiſſance d'une recompenſe infinie? Un Maitre Souverain reſolu à punir toute perſonne à qui il prendroit envie de nous faire du tort, ou d'agir avec nous autrement qu'elle ne voudroit que nous en uſaſſions avec elle en pareil cas? Un Maitre enfin qui fût toûjours prêt à ſe reconcilier avec nous, quand nous l'aurions offenſé, & qui, bien loin de nous châtier pour les moindres fautes, nous pardonnât volontiers nos plus grands déſordres, du moment que nous viendrions à nous en re-

repentir, & à changer de conduite? Or s'il y a un Dieu, il eſt tel que je viens de le dépeindre.

Si les Incrédules trouvent inſuportable l'autorité de cet Etre Suprême, nous les prions de changer, par eſſai, de ſentimens, d'inclinations, & de conduite, & d'entrer dans le parti de la Religion. Cette dépendance leur deviendra peu à peu facile à ſuporter; peu à peu ils s'y plairont, & ils en ſentiront bien-tôt la juſtice, la néceſſité, & l'avantage.

ARTICLE III.

Suite de l'Orgueil, Source d'Incrédulité. Exemple tiré de l'opinion qu'on avoit autrefois des Antipodes.

DAns l'Article précédent nous avons dit que ſans le ſecours de la grace, l'homme s'aime d'un amour ſans bornes, que cet amour propre le plus ruſé & le plus ſéduiſant de tous les flateurs, fait à l'homme un portrait de ſoi-même infiniment plus parfait que l'original, &

cet heureux mortel ſe trompe dans ſes jugemens. O merveilleux & charmant ſecret de l'amour propre, & mille fois plus merveilleux que la *Pierre Philoſophale*, car celle-ci ne conſiſte qu'à changer la configuration d'une portion de matiére, convertiſſant d'autres metaux en or, au lieu que l'amour propre fait trouver dans l'or même toute la pénétration, & toutes les lumiéres (a) qu'un homme puiſſe déſirer, & cela ſans étude, ſans ſoins, ſans embaras; & pour comble de merveilles, moins la nature aura donné d'eſprit à un homme, & plus l'amour propre (b) en fera trouver

(a) *Si le riche parle, tous ſe taiſent, & on éleve ſes paroles juſques aux nuës: ſi le pauvre parle, on demande qui eſt celui-là.* Eccleſiaſtique Chap. 13. ℣. 29. 30.

Quiconque eſt riche eſt tout. Sans Sageſſe il eſt ſage.
Il a, ſans rien ſavoir, la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le Sang. Boileau Deſpreaux Satire 8e.

(a) *Il ſemble que la nature qui a ſi ſagement diſpoſé les organes de nôtre Corps pour nous rendre heureux, nous ait auſſi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.* Mr. de la Rochefoucault Reflex. Mor. Reflex. 41.

ver dans l'or ; voiez comme un tel homme eſt ſatisfait de lui-même, il admire ſa pénétration, & ſon jugement.

On ne pourroit croire qu'il y ait des hommes capables de ſe laiſſer abuſer ſi ridiculement par leur amour propre, ſi l'experience ne prouvoit tous les jours cette vérité. C'eſt une eſpèce *d'epidemie* (a) qui régne ſur la terre depuis bien des ſiécles, car il y a longtems que l'on a tâché d'en guerir les hommes, & comme les ſuites en ſont ſouvent très funeſtes, on ne ſauroit faire de trop frequentes tentatives, du moins pour en délivrer quelques perſonnes, puiſque l'on ne peut pas la bannir entiérement du Genre Humain. Mais c'eſt un vice ſi ridicule qu'il devroit ſufire de le repréſenter tel qu'il eſt, pour en preſerver ceux qui n'en ſont pas ateints, & même pour guerir ceux qui auroient la force de le voir dans eux-mêmes. C'eſt dans cette vuë que pluſieurs célébres Ecrivains (b) Modernes ont fait le portrait

(a) L'Epidemie eſt une ſorte de maladie qui ataque la plupart du monde d'un Lieu, ou d'une Contrée.

(b) Voiez, entr'autres, Mr. de la Bruyére dans ſes *Caractères ou Mœurs de ce Siecle*, au Chap. *Des biens de fortune*, à la fin.

trait de ce vice. Raportons les paroles d'un d'entre eux. Cet Auteur (a) parlant des *Grands qui* n'ayant *pas eu ſoin de corriger l'impreſſion que leur fortune fait naturellement dans leur eſprit*, ſe ſont fait *de fauſſes idées de leur grandeur, de leur nobleſſe, & de leurs richeſſes*; *Au lieu*, dit-il, *de les conſiderer comme des choſes éntiérement étrangeres à leur être, qui n'empêchent pas qu'ils ne ſoient parfaitement égaux à tout le reſte des hommes ſelon l'ame, & ſelon le corps, & qui n'empeſchent pas qu'ils n'ayent le jugement auſſi foible, & auſſi capable de ſe tromper que celui de tous les autres, ils incorporent en quelque maniere dans leur eſſence toutes ces qualitez de grand, de noble, de riche, de maitre, de Seigneur, de Prince, ils en groſſiſſent leur idée; & ne ſe repreſentent jamais à eux meſmes ſans tous leurs titres, ſans tout leur attirail, & tout leur train.*

Ils s'accoûtument à ſe regarder dès leur enfance comme une eſpece ſéparée des autres hommes; leur imagination ne les mesle jamais dans la foule du genre humain: ils ſont toûjours Comtes, ou Ducs à leurs yeux, & jamais ſimplement hommes. Ainſi

(a) Mr. Nicole, Art de Penſer 3. Partie, Ch. 19. pages 377. 378.

ſi ils ſe taillent une ame & un jugement ſelon la meſure de leur fortune, & ne ſe croient pas moins au deſſus des autres par leur eſprit qu'ils le ſont par leur condition, & par leur fortune.

Après cela, faut-il s'étonner que pluſieurs de ceux qui ſont élevez au deſſus des autres hommes par la naiſſance, ou par la fortune, ſe croïent être Juges ſuprêmes & infaillibles de toutes choſes, qu'ils juſtifient ou condannent ſur l'étiquette, prenant pour régle de leurs jugemens les préjugez que la fantaiſie, l'interêt, ou la paſſion peuvent leur ſuggerer, & qu'ils rejettent les véritez qu'ils ne peuvent comprendre dans la Religion, puiſque cette incompréhenſibilité dément formellement leur amour propre, & fait voir à l'homme la petiteſſe de ſon eſprit.

Mais ce n'eſt point ſeulement dans la plu part des Grands que domine ce panchant à nier ce que l'on ne peut comprendre. Tous les hommes ont leur amour propre, & tous les hommes ſont par conſéquent ſujets à ce défaut, & ne diferent, entre eux, à cet égard, que du plus au moins. En voici un Exemple trés ſenſible. Je veux parler des Antipodes. Ce ſujet devoit faire

former bien des queſtions dans le 8e. Siecle (a). Comment ſeroit-il poſſible qu'au deſſous de nous, il y eût des mers, des terres, & des habitans? Il faudroit qu'à l'égard de ces pretendus habitans, le Ciel fût en bas; il faudroit qu'ils euſſent la tête en bas, & les piez en haut contre les nôtres; ces gens là ſeroient ils comme les mouches que nous voyons s'acrocher aux plat-fonds, aller, venir, s'y promener? Quelle réverie! Quoi donc! un monde au deſſous de nous, des habitans ſous nos piez, logez comme nous ſous un Ciel, ayant au deſſus d'eux un Soleil, & une Lune, & au deſſous une terre? C'étoit là un paradoxe, ou plûtôt, un tiſſu de contradictions que les Savans même de ce Siecle là ne pouvoient digerer. Cette idée des Antipodes qui ſemble renverſer à nôtre égard les hommes de l'Hemiſphere inferieur, renverſoit éfectivement la tête des Docteurs mêmes.

Ce fut en vain que *Virgile* Evêque de *Saltzbourg* produiſit les raiſons qui prouvoient les Antipodes; quelque ſolides que

(a) Vers l'année 745.

que fussent ces preuves, l'incompréhensibilité de la chose triompha entiérement de la Cause de Virgile. *Boniface* Archevêque de Mayence, ce savant Prelat (selon Moreri) fit de cette vérité incompréhensible une affaire de Religion (a); la traita hautement d'absurde, & d'impie, & porta ses plaintes à la Cour de Rome, parce qu'*Otilon* Duc de Baviere soutenoit Virgile. Le Pape Zacharie envoia des Deputez à ce Duc, & lui écrivit, & a Boniface que son intention étoit que Virgile fut degradé du Sacerdoce, qu'il fut excommunié, & envoyé a Rome pour y rendre compte de sa conduite, s'il étoit vrai qu'il soutint cette pernicieuse Doctrine: *qu'il y a sous la terre un autre monde, d'autres hommes, un autre Soleil, & une autre Lune.*

Les esprits n'avoient garde de revenir de cette incredulité, ni dans ce Siecle, ni dans les suivans. L'incompréhensibilité de la chose triomphoit toujours des raisons les plus fortes. Et le trop à ces égards la diffamation generale de l'Europe, autrefois Catholique

(a) Voyez Launoi à l'endroit Virgile.

Colomb (b) Genois, s'étant perſuadé qu'il y avoit des Antipodes en propoſa la découverte à diverſes Cours, & fut fort mal écouté pendant long-tems. En vain ſolicita-t-il les *Genois*, pria-t-il *Henri* 7e., Roi d'Angleterre, conjura-t-il *Dom Jean* 2. Roi de Portugal de lui accorder quelques Vaiſſeaux pour aller faire la découverte des Antipodes. Ses preuves les plus ſolides furent traitées de viſions. Enfin il s'adreſſa à *Ferdinand le Catholique* Roi d'Eſpagne qui n'écouta ſes diſcours, que comme on écoute une belle fable. Les Cours des Princes ſont ordinairement fertiles en *eſprits forts*. C'eſt pourquoi les Grands de la Cour d'Eſpagne ne croioient pas non plus, que les Antipodes exiſtaſſent hors du cerveau de Colomb.

Enfin, à force de ſolicitations qui durerent ſix ans, & par le crédit du Grand Tréſorier, & de l'Archevêque de Tolede que Colomb avoit gagnez, on lui acorda avec peine, & peut-être pour ſe délivrer de cet importun, un petit Navire, & deux Brigantins, avec quoi il alla

(b) Chevreau Hiſt. du Monde Tom. 5. Liv. 9. Ch. 1.

alla (a) donner le coup mortel à cette incrédulité inveterée qui avoit régné ſi deſpotiquement ſur nôtre Vieux Monde, durant tant de Siecles; incrédulité que les frequens voyages dans ces Païs là ont ſi abſolument bannie des eſprits, que quand les Antipodes ſeroient mille fois plus dificiles à comprendre, on paſſeroit juſtement pour ridicule, ſi on ne les croioit pas. Il n'a pourtant pas moins falu que l'expérience, pour mettre, à cet égard, tout le monde à la raiſon, puiſque avant l'expérience, les plus fortes raiſons étoient incapables de ſoumettre les eſprits; tant les hommes ont de penchant à nier ce qu'*ils ne peuvent pas comprendre.*

Supoſons à preſent deux choſes. 1°. Que les Antipodes ne fuſſent pas encore découverts & que la navigation n'étant pas encore en uſage, nous ne fuſſions pas en état de les découvrir. 2°. Supoſons auſſi que ce fût un Article & un *Devoir* de *Religion* de croire des Antipodes. Que de gens qui feroient extérieurement profeſſion de les croire, & qui, dans le fonds, ne les croiroient point! Le monde ne manqueroit

(a) L'an 1492.

pas de ces genies ſuperieurs, de ces *eſprits forts* qui ſecouant le *joug* traiteroient de viſionnaires, ou de fourbes les Théologiens qui ſoutiendroient qu'il y a des Antipodes; ces eſprits forts regarderoient d'un œil de compaſſion, ou de mépris le vulgaire hebété qui ſe ſoumettroit humblement à cet abſurde Article de Foi. Ces Meſſieurs ſauroient ſi bien profiter de ce qu'il y a là dedans qui choque l'imagination, qu'ils donneroient à cette créance un ridicule capable d'ébranler la foi de bien des gens, & pluſieurs auroient honte de croire des Antipodes.

D'ailleurs, quand il s'agiroit d'expliquer les Antipodes, les Théologiens ne manqueroient pas de ſe diviſer; il y auroit des Docteurs dont les explications ſeroient bien fauſſes. Cette contrarieté de ſentimens prouveroit-elle qu'il n'y ait point d'Antipodes? Non, ſans doute; Cependant les Incrédules prompts à tirer uſage de tout, ne manqueroient point de ſe prévaloir de cette Diviſion des Théologiens, & d'en conclure que les Antipodes ne ſont que des chimeres.

Les uns prendroient à tâche de com-

ba-

batre les Antipodes par des dificultez embaraſſantes, & ils trouveroient beaucoup de partiſans qui chanteroient le triomphe. Les autres ſe repoſant ſur leur bon ſens qui leur diroit qu'il n'y a point d'Antipodes, puiſqu'ils ne pourroient pas les concevoir, ne prendroient point la peine d'examiner les preuves; leur bon ſens ſupléeroit de reſte à cet examen deſagréable, & fatiguant.

C'eſt ſouvent de cette Source que procédent mille queſtions que l'on fait ſur la Religion. Comment eſt-ce que Dieu, par ſa ſeule volonté, a pu tirer du néant, cet Univers immenſe? Comment ſe peut-il que Dieu connoiſſe, ſans exception, le préſent, le paſſé, & l'avenir, & que néanmoins l'homme ſoit un Etre libre? En quoi peuvent conſiſter les tourmens de l'Enfer, & les joïes du Paradis, car de tous ceux qui ſont morts, ils n'y en a aucun juſqu'à preſent qui ſoit venu nous en aprendre des nouvelles? &c. Souvent de pareilles queſtions ſont accompagnées d'incrédulité, plûtôt que d'aquieſcement à ces veritez quelque bien prouvées qu'elles ſoient; Ce qui déſigne encore mieux l'incrédulité, c'eſt qu'après avoir propoſé

poſé de pareilles queſtions, on ajoute d'abord quelquefois, que pour croire ces choſes, il faut avoir la foi *robuſte*; tant il eſt vrai, nous le diſons encore, que les hommes ont un grand panchant à nier ce qu'ils ne comprennent pas.

Continuons à éplucher la manœuvre de l'amour propre dans les replis du cœur humain. Le célébre Mr. Nicole nous a dit ci-devant pages 246. 247. que pluſieurs de ceux que la Providence a élevez au deſſus des autres hommes, *s'acoutument à ſe regarder comme une eſpece ſeparée des autres hommes*, & *ſe taillent une ame ſelon la meſure* de leur grandeur. Diſons même qu'ils ſe taillent une ame infiniment plus grande que leur fortune, parce que l'amour propre qui en eſt l'artiſan ſe ſurpaſſe dans cet Ouvrage le Chef d'œuvre de ſon Caractere flateur. Conviendroit-il à ces ames ſi élevées, & ſi divines de ſe tenir au même rang des ames communes, d'avoir le même ſort, de porter le même joug? Seroit-ce ſe ſentir que de ramper avec la multitude, & de s'aſſujetir à des uſages établis pour la brider? Seroit-ce faire uſage de la *liberté de penſer* ſi convenable aux ames grandes que de re-

recevoir aveuglément des opinions triviales dont le Peuple eſt infatué?

Encore, ſi la Religion étoit une inſtitution nouvelle & rare, on pourroit s'accommoder de ce parti; la nouveauté & la rareté ont des charmes qui réveillent l'eſprit, & chatouillent le cœur. Mais s'atacher à un parti ſuivi de la multitude depuis tant de Siécles, & déja tout uſé! à un parti dont le moindre artiſan ſe vante d'être! S'abaiſſer ainſi juſques à marcher du pair avec la Populace, & ſe confondre avec Elle! quelle gloire en peut-il revenir? Non, non, il faut qu'une ame grande ſe ſépare de la multitude, & rejette la Religion, puiſque la multitude la profeſſe. Il eſt vrai que pour en venir à bout, il faut éfacer les impreſſions de l'éducation, reſiſter au torrent de la coutume, & même à quelque choſe de plus fort que l'on appelle ſentimens de la Conſcience. Mais plus les obſtacles ſont grands, & plus l'entrepriſe eſt glorieuſe; & lorſqu'après bien des efforts on eſt arrivé au but, on ſe repréſente haut élevé par deſſus les autres hommes que l'on regarde avec des ſentimens de mépris mêlez de quelque pitié. Ce

ſont

ſont des ignorans qui ne ſavent pas découvrir le vrai fondement, & le véritable but du Culte qu'on fait rendre à la Divinité; ce ſont des eſprits foibles, imbecilles auxquels la Politique en impoſe autant qu'elle veut; ce ſont des Eſclaves tirannifez par de vaines terreurs, & le jouët de promeſſes, & d'eſperances chimeriques; un petit mot d'éternité les abat entiérement.

Credat Judæus Apella, non ego.

En un mot, ces Meſſieurs, s'eſtimant douez d'une ame d'une eſpéce ſupérieure à celle du Peuple, veulent s'éloigner du Peuple, & manifeſter leur ſuperiorité & leur excellence, en faiſant bande à part. Et cependant, tous les jours, ils agiſſent, non ſeulement comme le Peuple, mais même comme les bêtes, car ils mangent, ils boivent, ils dorment comme elles, ils reſpirent comme elles &c. & même les bêtes les ſurpaſſent en ceci, c'eſt qu'elles donnent des ſignes de reconnoiſſance envers leurs Bienfaicteurs, car l'expérience nous fait voir que *le bœuf* (a) *connoit ſon poſſeſſeur, & l'âne la creche de ſon Maître.* Mais pour ces Meſſieurs, bien loin d'avoir au-

(a) Iſa. Ch. 1. ℣. 3.

aucun ſentiment de reconnoiſſance pour le Souverain Bienfaicteur auquel ils doivent tous les biens dont ils jouïſſent, ils n'oublient rien pour le reduire, quant à eux, au rang des chimeres; ou du moins, pour anéantir entiérement ſon autorité, & ſes droits les plus naturels.

Il eſt vrai qu'on ne doit pas recevoir aveuglément les opinions du Peuple; car le Peuple n'eſt point le dépoſitaire de la vérité. L'aprobation du Peuple n'eſt pas une marque certaine de la vérité; ce n'eſt pas non plus une marque infaillible du menſonge. On peut ſe tromper en ſuivant la route du Peuple; on peut s'egarer en ſuivant une route opoſée. Quel expedient prendre pour éviter l'erreur? Il n'y a que l'examen; c'eſt la plus ſeure voye; & c'eſt ce que la juſtice, & la raiſon exigent de ces Meſſieurs.

Avant donc que de rejetter l'exiſtence de Dieu, ou la Providence, ou la Revelation, examinez avec une exactitude extrême les preuves ſur leſquelles ces choſes ſont fondées, en ſorte que vous connoiſſiez parfaitement ces preuves, & que par des principes clairs,

& inconteſtables, vous puiſſiez faire voir la foibleſſe, la fauſſeté, & la contradiction que vous ſupoſez que le Siſtême de la Revélation renferme. Voilà ce qu'il faudroit faire avant que d'abandonner le Peuple, pour embraſſer le parti de l'Incrédulité. Avez vous embraſſé cette maxime? La tenez vous bien dans cette occaſion? Non, ſans doute, car perſonne n'eſt obligé de faire l'impoſſible.

Enfin, il faut remarquer que parmi ceux qui faute de naiſſance & de fortune vivent dans l'obſcurité, il y en a qui trouvent cette obſcurité tellement inſuportable qu'ils n'y ſauroient durer, parce que la vanité qui régne deſpotiquement chez eux (a) ne trouve rien qui la nourriſſe dans l'obſcurité; ou pour parler plus juſte, la vanité dont la nourriture naturelle eſt l'éclat & le bruit, a une antipatie inſurmontable pour l'obſcu-

(a) La vanité eſt ſi ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur ſe vante, & veut avoir ſes admirateurs.... Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & en nôtre propre être; nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; & nous nous efforçons pour cela de paroiſtre. *Penſées de Mr. Paſcal*, Article 24.

curité & le ſilence. Ainſi la vanité de ces gens-là, veut qu'ils ſe ſéparent de la multitude, & qu'ils s'opoſent à la multitude, afin qu'on les remarque, & qu'un plus grand nombre de perſonnes jettent les yeux ſur eux. Elle le veut la vanité, & ce n'eſt point une volonté foible, ou paſſagere; c'eſt un déſir violent qui n'acorde à l'homme aucun repos (a), & dont ſouvent l'homme eſt agité juſqu'à ſon dernier ſoupir (b). Diſons plus, la vanité a une ſi furieuſe an-

(a) *Les Paſſions les plus violentes nous laiſſent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toûjours.* Mr. de la Rochefoucault Reflex. Morales, Reflex. 510.

(b) Ecoutons Mr. Bayle Dict. Hiſt. à l'Article de *Thales* (un des ſept Sages de la Grece. Mr. Bayle après avoir dit que Thales *fut ſi content d'avoir trouvé en quelle raiſon eſt le diametre du Soleil au cercle decrit par cet aſtre autour de la terre, qu'ayant enſeigné cela à un homme qui lui ofrit pour recompenſe tout ce qu'il voudroit, il ne demanda que la bonne foi de faire ſavoir que la gloire de cette invention lui étoit duë.* Mr. Bayle, dis-je, ajoute dans une de ſes remarques, cette réflexion: *Ce Sage de la Grece étoit déja vieux, & comblé de reputation. Il fut inſenſible au gain, aux recompenſes pecuniaires, à toute autre utilité; mais non pas à l'injuſtice de ceux qui s'empareroient de ſa découverte, ou qui par un Silence deſobligeant ſeroient cauſe qu'il n'en eût pas l'honneur. Voiez ce que diſoit Tacite en parlant d'Helvidius Priſcus, c'eſt que la dernière* cha-

antipatie pour l'obſcurité & le ſilence que quand elle poſſede un homme, elle veut abſolument qu'il faſſe mal parler de lui, plûtôt que de croupir dans l'oubli, & même qu'il faſſe parler de lui, quoi qu'il lui en puiſſe coûter. Confirmons ce paradoxe par un ou deux exemples.

Spinoza n'étoit pas d'un rang à faire du bruit dans le monde, & ſon nom eût été ſans doute enſeveli dans l'oubli; ſa

choſe dont les gens même les plus ſages ſe dépouillent eſt le déſir de la gloire. Remarquons bien ces dernieres paroles: *la derniere choſe dont un homme ſe dépouille eſt le déſir de la gloire.* Mr. Bayle n'auroit-il pas pû ajoûter, en ſe rendant juſtice, *experto credite Roberto*, croyez en mon expérience. Car enfin pouſſant comme il faiſoit à toute outrance le Doute ſur toutes choſes, n'avoit-il pas envie de s'aquerir dans le monde une reputation extraordinaire, & immortelle d'eſprit grand, & profond. Notez qu'il a pris ſoin de nous faire remarquer que (†) *ce n'eſt point la médiocrité de l'eſprit qui fait douter . . . .* & que *les Acataleptiques* (ou Pirroniens) *parviennent au Dogme de l'incompréhenſibilité de toutes choſes, non pas en ne connoiſſant rien, mais en connoiſſant les choſes* beaucoup mieux *que la plûpart du monde ne les connoît, quoique*, ajoûte-t-il, *ils ne les connoiſſent pas ſelon le bon tour.* Nonobſtant ces

(†) Bayle Dict. à l'Article *Xenophanes.* Voiez auſſi ſon Ecclairciſſement ſur les objections des Pirroniens.

ſa naiſſance obſcure l'en menacoit fort; mais ſa vanité ſçut prévenir un ſi grand mal. C'étoit un des hommes les plus vains qui ayent jamais paru ſur la terre, & prêt à tout ſacrifier à ſa vanité. Liſez les paroles ſuivantes : *On avoue, quant au reſte,* (a) *qu'il avoit un déſir extrême d'immortaliſer ſon nom, & qu'il eût ſacrifié très volontiers à cette gloire, la vie préſente, eût-il fallu être mis en piéces par un Peuple mutiné.* Mr. Bayle nous a fait remarquer ci-devant (b) que cet Auteur *n'aimoit pas la contrainte de la conſ-*

ces derniéres paroles, quand on a bien étudié le genie de Mr. Bayle, on pourroit dire ſans témerité, non qu'il fût éfectivement Athée de Siſtême, c'eſt-à-dire, qu'il crût poſitivement qu'il n'y a point de Dieu; mais on pourroit dire qu'il avoit une paſſion très-violente de paſſer dans le monde, & chez la poſtérité pour un des plus grands, des plus beaux, & des plus ſubtils eſprits de ſon Siecle, & de tous les Siecles, & cela, à force de pouſſer des dificultez ſur toutes choſes. Il eſt vrai qu'en prenant ce chemin pour parvenir à l'immortalité, il lui étoit aiſé de prévoir qu'il jetteroit bien des gens dans l'Incrédulité, & dans l'Irréligion; mais qu'eſt-ce qui pourroit arrêter un homme qui brule du déſir de faire bien du bruit dans le monde, & d'immortaliſer ſon nom?

(a) Bayle Dict. à l'Art. Spinoza.

(b) Voyez ci-devant page 234. à la fin de la Remarque.

par une ſoif ardente de faire parler de lui! Quel puiſſant éguillon pour l'obliger à pourſuivre ſon entrepriſe!

Il eſt vrai que le Siſtême de Spinoza choque éfroiablement des véritez de la plus parfaite évidence, & qu'il anéantit toutes les Loix de la Juſtice, & toutes les vertus; n'importe; une extrême vanité dans un eſprit mal fait, n'a des égards pour la vérité, & pour la juſtice qu'autant qu'elles peuvent être utiles à ſon but. La vanité a cela de commun avec l'ambition des Grands, qui, quand elle eſt effrenée eſt capable de leur faire commettre les actions les plus monſtrueuſes. Voiez une *Tullia* fille de *Servius Tullius VI.* Roi des anciens Romains. Cette abominable femme, pour s'emparer du Trône de ſon Pere, ſollicite ſon Mari *Tarquin* le Superbe à le faire aſſaſſiner; ce parricide étant commis, elle en eſt ſi tranſportée de joye, que pour être moins de tems à la témoigner à ſon Mari, & à le ſaluer en qualité de de Roi, elle fait paſſer ſon chariot par deſſus le corps encore tout ſanglant de ſon Pere, quoique les chevaux épouvantez de ce ſpectacle en euſſent horreur.

Enfin la vanité de certains eſprits mal

mal faits eſt telle que plûtôt que de ſoufrir que leur nom croupiſſe dans l'oubli, ils ſont capables de former les deſſeins les plus extravagans & qui tournent manifeſtement à leur perte. Temoin un *Heroſtrate* (a) qui pour faire parler de lui, s'aviſa de bruler le fameux Temple de Diane d'Epheſe.

Le gout des Incrédules en fait de reputation n'eſt pas meilleur que celui de cet incendiaire Grec; car il y a viſiblement chez eux une complication de vanité, d'extravagance, d'injuſtice, & dégarement d'amour propre.

En éfet, ſe faire de la reputation une idole, & ſervir cette idole avec une ardeur extrême, n'eſt-ce pas être vain? Pour l'amour de cette idole, rompre de gaïeté de cœur avec la plus grande partie du Genre-Humain, & ſe moquer du mépris, & de l'horreur de tous ceux que nous appellons gens de bien, perſonnes ſa-

(a) Heroſtrate confeſſa dans la torture qu'il avoit brulé le Temple d'Epheſe pour faire parler de lui, & s'immortaliſer. Les Ephores tacherent d'empêcher par un Arrêt ſolennel, que l'on ne parlât jamais d'un ſi méchant homme; mais ſon nom n'a pas laiſſer de venir juſqu'à nous. *Chevreau Hiſt. du Monde Livre 8e. Ch. 6. Strab. Lib. 14. vers le commencement du Livre.*

ges, ſenſées, & de bonne foi, n'eſt-ce pas être extravagant? Sacrifier à cette idole tout ce qu'on doit de plus ſaint à Dieu, ſupoſé qu'il exiſte, ou, aimer mieux ſervir cette idole que d'aprofondir s'il y a un Etre infiniment parfait que l'on doive ſervir, n'eſt-ce pas être injuſte? Enfin, pour l'amour de cette idole, compter pour rien, non ſeulement le mépris, & l'horreur de tous les gens de bien, mais auſſi le riſque d'être precipité pour jamais dans le plus afreux de tous les malheurs, n'eſt-ce pas être ennemi juré de ſoi même? Voilà les ſentimens, & la conduite des Incrédules, ils veulent (s'il étoit permis d'employer ce terme) ils veulent *s'heroïſtratiſer.*

ARTICLE. IV.

La Pareſſe, autre Source d'Incrédulité.

DE toutes les paſſions celle qui eſt la plus inconnuë à nous mêmes, c'eſt la pareſſe, elle eſt la plus ardente & la plus maligne de toutes, quoique ſa violence ſoit in-

inſenſible, & que les dommages qu'elle cauſe ſoient très-cachez; ſi nous conſiderons attentivement ſon pouvoir, nous verrons qu'elle ſe rend en toutes rencontres maiſtreſſe de nos ſentimens, de nos interêts, & de nos plaiſirs; c'eſt la remore qui a la force d'arrêter les plus grands Vaiſſeaux, c'eſt une bonace plus dangereuſe aux plus importantes affaires que les écueils, & que les plus grandes tempêtes. Le repos de la pareſſe eſt un charme ſecret de l'ame qui ſuſpend ſoudainement les plus ardentes pourſuites, & les plus opiniatres réſolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette paſſion, il faut dire que la pareſſe eſt comme une beatitude de l'ame qui la conſole de toutes ſes pertes, & qui lui tient lieu de tous les biens. Voilà le ſentiment de Mr. de la Rochefoucault (a), qui s'eſt rendu ſi célébre par l'examen profond qu'il avoit fait des replis du cœur humain; & l'expérience ne confirme que trop tous les jours le ſentiment de ce grand homme.

Tel ne s'atache opiniatrement à des choſes faciles, que par des excuſes, que ſa pareſſe lui fournit, pour le diſpenſer d'ocupations plus convenables & meil-

(a) Mr. de la Rochefoucault, Reflex. Morales. Reflex *324.*

leures, mais qui renferment des dificultez. Tel, après s'être fait un beau plan, l'abandonne, ou l'execute mal, parce que ſa pareſſe amortit la réſolution qu'il avoit priſe de le bien éxecuter. Tel croit vraïe & ſure une opinion qui n'aura d'autre fondement de ſa croïance que des ſophiſmes que ſa pareſſe lui aura fait enviſager comme de très-bonnes raiſons; & tel ne s'imagine qu'un ſentiment eſt faux, que parce que ſa pareſſe l'aura empêché de pénétrer plus avant, & de ſurmonter certains obſtacles, après quoi la vérité ſe ſeroit préſentée à lui.

Pour arracher l'eſprit à cette ſéduiſante oiſivité, qui en le flatant l'engourdit, les éforts de la raiſon ſont bien ſouvent inutiles, il faut des éguillons beaucoup plus piquans; il faut quelque paſſion ardente qui vienne reveiller les pareſſeux, qui s'empare de ſon cœur, & qui l'agite par l'apas de quelque bien dont l'imagination ait pris ſoin de groſſir extrémement l'idée. Voulez vous animer un pareſſeux à vaincre ſa pareſſe, propoſez lui des choſes qui ſoient bien de ſon gout, la ſatisfaction de quelque ſens, ou l'élévation à quelque dignité, ou

ou le gain d'une ſomme d'argent, ou l'aquiſition d'un héritage.

Mais ſi vous ne lui propoſez qu'un bien pour lequel il n'ait pas de gout, & dont il n'ait qu'une idée legére & confuſe; ſa pareſſe triomphera des plus fortes raiſons qui devroient l'engager à rechercher ce bien. Que ſera-ce ſi le bien propoſé, que le pareſſeux ne goute pas, eſt d'une telle nature que pour le connoître & pour l'aquerir, il faille ſurmonter non-ſeulement la pareſſe, mais auſſi quelque autre paſſion? La pareſſe déja puiſſante d'elle même, fortifiée alors d'une autre paſſion favorite, eſt très capable de triompher de tout ce qu'il y a de plus clair, & de plus perſuaſif, car la pareſſe, & cette autre paſſion réünies, & agiſſant de concert ne manquent jamais de fournir mille prétextes, pour empêcher un pareſſeux d'éxaminer la certitude de ce bien qu'il ne connoit pas.

Voilà préciſément le caractère, & l'état de bien des gens par raport à la Religion Chrêtienne. Ils n'ont jamais réflechi ſérieuſement ſur les preuves qui établiſſent la Divinité de cette Religion; ils ne connoiſſent point la Solidité de

ſes fondemens, & ils n'ont pas de gout pour Elle; ſa beauté eſt pour eux une beauté cachée, ils ne croïent point même qu'elle en ait, les plaiſirs qu'elle donne, & ceux qu'elle promet leur ſont inconnus; & la pareſſe régne dans leur eſprit.

Supoſons que des dificultez contre la Religion Chrétienne ſe ſoient inſinuées dans l'eſprit d'un homme qui ſe trouve dans cet état. On voit bien ce que la raiſon, & la juſtice exigeroient d'un tel homme. Il faudroit, à meſure que les dificultez ſont embaraſſantes, qu'il ramaſſât les lumiéres, & les forces de ſon eſprit; qu'il profitât de celles des autres hommes; qu'il examinât profondement les preuves de la Religion, & la nature & la ſource des dificultez; qu'il peſât fidellement le pour & le contre, & qu'il comparât exactement l'un avec l'autre. En un mot, il faudroit qu'un tel homme *achetât la vérité* par du tems, des ſoins, & de la peine. Voilà ce qu'il devroit faire, & qu'il ne fera point.

Car comment un tel homme prendroit-il ce tems, ces ſoins, & cette peine, & qu'eſt-ce qui le ſoutiendroit juſ-

juſqu'au bout dans cet éxamen? Il ne s'agit ici d'aucune des ces affaires riantes dont les heureux ſuccès promettant mille douceurs, reveillent l'attention, ſoutiennent les forces de l'eſprit, & enflamment le courage. Il ne s'agit ici ni de la ſatisfaction d'aucun des ſens, ni de l'élévation à aucune dignité, ni du gain d'aucune ſomme, ni de l'aquiſition d'aucun héritage. Mais il s'agit d'une affaire triſte & ſombre, & d'un travail inſipide & fatiguant. C'eſt ainſi qu'un tel homme enviſagera l'examen de la Religion Chrétienne. Que cette conſidération ſuggerée par la pareſſe devient puiſſante dans l'eſprit pour le détourner de cet éxamen!

Faudroit-il encore des moyens à cette glaçante paſſion pour augmenter ſa force? L'imagination, & les autres paſſions qui ſouvent ailleurs lui ſont contraires, la favoriſent ici, & combatent pour elle. L'imagination bien loin de repréſenter vivement à cet homme le bonheur de la Religion duquel il n'a ni gout, ni connoiſſance, groſſit tellement la peine qu'il faut prendre pour éxaminer la Religion, qu'elle fait de cette peine un monſtre qui éfarouche

de l'eſprit. Chaque paſſion augmente la peine de cet examen, ſoit en afoibliſſant l'eſprit, ſoit en s'emparant de ſes forces; Les plaiſirs des ſens l'énervent; la recherche ardente des honneurs, des dignitez, ou des richeſſes l'épuiſe. En un mot, tout concourt à groſſir la peine, & rien ne ſe préſente pour l'adoucir. Et d'ailleurs, il n'y a pas une paſſion mondaine qui ne fourniſſe des prétextes à la pareſſe pour l'aider à triompher des raiſons les plus fortes qui puiſſent obliger l'homme à examiner ſincérement & profondement la Religion Chrêtienne, parce qu'il n'y a pas une paſſion mondaine qui puiſſe bien ſe maintenir, & régner tranquilement ſans ce triomphe de la pareſſe.

C'eſt ainſi que la pareſſe ferme la porte à l'examen, & donne aux dificultez qui ſe ſont inſinuées dans l'eſprit tout le tems, & tous les moïens d'y faire des impreſſions profondes, & de le prévenir entiérement en leur faveur. Et c'eſt ainſi qu'un homme s'acoutume à regarder ces dificultez comme des raiſons très ſolides, & invincibles, & à s'imaginer que les preuves de la Religion ne ſont que des Sophiſmes que la po-

men que de très habiles gens n'ont pas manqué de bien faire; & il ſeroit ridicule de s'éfraïer d'un mal qu'ils ont reconnu être imaginaire, & contre lequel ils ſe ſont bien raſſurez. Ecoutez un Autheur auſſi célébre par ſa franchiſe (a) que par ſon eſprit, & par ſon ſavoir. *Si j'avois à revivre*, dit-il, *je revivrois comme j'ai vécu, ni je ne plains point le paſſé, ni je ne crains point l'avenir.* Et dans un autre endroit. *Je me plonge la teſte baiſſée ſtupidement dans la mort, ſans la conſidérer & reconnoeſtre, comme dans une profondeur muette & obſcure qui m'engloutit tout d'un coup, & m'étouffe en un moment, plein d'un puiſſant ſommeil, plein d'inſipidité, & d'indolence.* Et encore ailleurs. *La mort qui n'eſt qu'un quart d'heure de paſſion, ſans conſéquence, & ſans nuiſance ne mérite pas de préceptes particuliers.* Nous pourrions, ajoûtera nôtre Incrédule, juſtifier encore nos ſentimens par mille autres exemples non moins illuſtres qui font voir qu'il eſt d'un homme d'eſprit, & d'une forte tête

(a) Voiez Mr. Nicole, Art. de Penſer, 3. Partie Chap. 19 où ſont raportées les paroles ſuivantes qui ſont de *Montagne* dans ſes *Eſſais.*

tête d'éfacer ces impreſſions mauvaiſes de l'éducation & de la coutume, & d'abandonner au Peuple ces vaines fraïeurs de l'Enfer.

C'eſt ainſi que l'exemple vient au ſecours de la pareſſe, & d'autres diſpoſitions du cœur, pour cimenter l'Ouvrage de l'Incrédulité. Nous verrons dans la ſuite les conſéquences naturelles de la pareſſe des Incrédules. Faiſons maintenant quelques réfléxions ſur l'Exemple.

ARTICLE V.

L'Exemple, autre Source d'Incrédulité.

CHacun connoît la force de l'Exemple; il fait naître des ſentimens qu'on n'avoit pas, & il fortifie ceux qu'on avoit déja; il fait former des deſſeins, & il confirme dans ceux qu'on avoit formez; il raſſure, il enhardit, il reléve extrémement le courage. *Rien n'eſt ſi contagieux que l'exemple*, dit fort judicieuſement Mr. de la Rochefou-

cault (a). *Nous imitons les bonnes actions par émulation, & les mauvaises par la malignité de nôtre nature que la honte retenoit prisonniére, & que l'exemple met en liberté.* L'exemple est une voie abregée de persuasion qui ne coûte rien à l'esprit, & qui lui épargne un examen qui le plus souvent coûte bien du tems, de l'atention, & de la peine. On ne s'informe gueres si ceux dont on suit l'exemple agissent par raison; ce seroit trop de peine, & l'on a plûtôt fait de supposer qu'ils ont par devers eux de claires & fortes raisons de leur conduite.

Les exemples d'Incrédulité & d'Irreligion sont en grand nombre dans ce Siecle. On en trouve dans tous les états, & dans toutes les conditions. Les uns font éclater leur incrédulité par des Actes d'Irreligion; d'autres dans les entretiens; d'autres par leurs Ecrits, & il y en a qui se découvrent de toutes les maniéres.

Ces exemples produisent quatre sortes d'éfets, suivant quatre sortes de personnes differemment disposées. Car ce sont,

ou

(a) Mr. de la Rochefoucault Reflex. Mor. *Reflex.* 276.

ou des perſonnes éclairées & très bien afermies dans les fondemens de la Religion. *Ou* ce ſont des perſonnes mal inſtruites, n'ayant qu'une connoiſſance legére & confuſe des Articles fondamentaux. *Ou* ce ſont des gens qui non ſeulement ſont mal inſtruits des fondemens de la Religion, mais qui, outre cela, ont du panchant à l'Incrédulité. *Ou* enfin ce ſont des gens qui ſe ſont déja jettez dans ce parti.

1°. Ceux qui ſont perſuadez par raiſon, de la Divinité de la Religion Chrétienne, & qui ne ſe diſſuadent jamais de rien ſans raiſon, ne ſont ébranlez ni par des Actes d'Irreligion, ni par des entretiens impies, ni par les Livres qui favoriſent l'impieté. Les mauvais exemples ne font que blanchir devant ces perſonnes éclairées. Si l'exemple eſt un torrent, il ne l'eſt point à leur égard, il ne ſauroit leur cauſer aucun dommage, parce que ces perſonnes ſages & prudentes ont ſçû établir leur croiance ſur un fondement inébranlable. Il eſt vrai qu'ils ſont émus des exemples d'incrédulité, mais c'eſt en voiant l'égarement des Incrédules. Ils craignent beaucoup, mais c'eſt par un prin-

ci-

pes de la Religion. Les Incrédules toûjours prompts à ſe ſaiſir de tout ce qui les favoriſe, ne manqueront pas de bien remarquer tout ce que cet Auteur aura écrit contre la Religion; ils mettront ſon nom au Catalogue de leurs partiſans, que dis-je, ils en feront un Heros de leur Parti. *Voilà*, diront-ils, *un eſprit pénétrant & délié qui a ſçu ſecouër le joug que le docile Vulgaire porte; il a trouvé le défaut de la Cuiraſſe. S'il n'a pas dit tout-ce qu'il penſoit ſur la fauſſeté de la Religion, c'eſt qu'il a voulu ménager les eſprits foibles, mais ce qu'il a dit contre la Religion ſuffit pour nous faire ſavoir tout ce qu'il en penſoit.*

Supoſons enſuite un autre Savant (a) eſtimé un des plus grands hommes de ſon Siécle, par la pénétration de ſon eſprit, par ſes méditations profondes, & par ſon éloquence mâle, & ſublime. Si ce Savant ataque l'exiſtence des Corps & du mouvement, & s'il déclare poſitivement (b) *que l'exiſtence de la matiére n'eſt point encore parfaitement démontrée, ... & que nous ne ſommes point invinciblement portez à croire qu'il y ait quel-*

(a) Le Pere Mallebranche.
(b) Voiez ci-devant pages 154. & 155.

quelque autre choſe que Dieu, & nôtre eſprit. Les Incrédules qui prétendent qu'il n'y ait dans l'Univers que des Corps, & du mouvement, ne manqueront pas de ſe moquer de ce grand homme, & ils lui auroient dit volontiers ce que *Feſtus* répondit autrefois à St. Paul (a), *Vôtre grand ſavoir aux Lettres vous met hors de ſens.*

Ainſi, Meſſieurs, vous écoutez fort atentivement celui qui ataque la Religion; mais vous vous moquez de celui qui ataque la matiére. Celui qui ataque la Religion vous prévient d'abord en ſa faveur, vous admirez ſon ſavoir, vous recevez ſes dificultez avec une merveilleuſe docilité, elles trouvent d'abord chez vous une entiére créance. Mais pour celui qui ataque la matiére, quand ſa pénétration auroit été cent mille fois plus grande, elle ne vous préviendroit jamais aſſez pour vous faire ſoupçonner que vous n'aïez point de Corps.

D'où vient que vous ſaiſiſſez les dificultez étalées contre la Religion, & que vous élevez juſqu'au Ciel celui qui les étale? D'où vient que vous mépriſez les dificultez faites contre la matiére,

(a) *Actes ch. 26. ℣. 24.*

re, & que celui qui les a faites ne ſauroit par cet endroit s'atirer vos éloges? C'eſt que vous aimez les dificultez qui combatent la Religion, parce que vous voudriez qu'il n'y eût point de Religion. Mais vous n'aimez pas les dificultez qui combatent la matiére, parce que vous ne haïſſez point la matiére.

Mais quoi! Celui que vous placez au nombre de vos Heros, & que vous prenez pour un de vos modèles, parce qu'il a combatu la Religion, celui là même a auſſi combatu la matiére, & ſemble l'avoir anéantie par la force de ſes dificultez. Si vous le prenez pour un modèle d'Incrédulité, en fait de Religion, que ne le prenez vous auſſi pour un modèle d'Incrédulité à l'égard de vôtre Corps? Car s'il a dit qu'on ne peut répondre (a) à certaines dificultez que les Impies font contre la Religion, n'a-t-il pas dit auſſi que l'on ne ſauroit reſoudre les dificultez qu'on fait contre la matiére? Et quand il ne l'auroit pas dit, on n'a qu'à voir ces dificultez pour ſentir que c'eſt une eſpèce de *nœud gordien*.

Puis donc que cet auteur a terraſſé la

(a) Bayle Dict. Art. Wecher.

la matiére par ſes ſubtiles, & vives objections, que ne dites vous de lui que *C'étoit un génie pénétrant & délié qui a ſçu ſecouër le joug de cette opinion vulgaire qu'il y ait des Corps au monde; qu'il a trouvé le défaut de la cuiraſſe, qu'il n'a pas dit ſur ce ſujet tout ce qu'il penſoit, parce qu'il vouloit ménager la foibleſſe des eſprits communs qui s'imaginent bonnement d'avoir un Corps; mais que les fortes dificultez par leſquelles il a combatu la matiére, & triomphé d'elle, font aſſez voir qu'il ne croïoit point* (a) *qu'il y ait de Corps.* Que

(a) Faiſons ici quelques remarques ſur ce que Mr. Bayle a dit des *Corps* & du *mouvement* dans ſon *Dictionnaire* Critique à l'Article *Zenon d'Elée*. Il a voulu nous faire enviſager comme ſi fortes les objections par leſquelles on peut ataquer l'exiſtence des *Corps*, que ſelon lui *l'étenduë* renferme *des Contradictions très évidentes*; ce ſont ſes propres termes. C'eſt pourquoi, après avoir raporté quelques unes de ces objections, il avouë, comme nous l'avons dit ci-devant (pages 150. & 151.) qu'il *ſe ſent très incapable de les réſoudre*, & dit qu'il lui *ſemble que les réponſes Philoſophiques qu'on y peut faire ſont peu ſolides*. Si vous ſoupçonnez que dans cette occaſion, il ne parle pas ſérieuſement, il vous détrompera en vous apprenant qu'il n'eſt ni le ſeul, ni le premier qui ait ſuccombé ſous le poids accablant de telles objections. Il vous cite, entre autres *Arriaga* Jeſuite Eſpagnol un des plus ſubtils Philoſophes du 17e. Siécle. Ce Jeſuite s'étant propoſé une de ces objections, avouë qu'il ne

ſau-

Que faites vous donc? D'un même Auteur vous liſez, & retenez ce qui vous plait, ce qui vous accommode, ce qui flate vôtre penchant; & cela, par la grande raiſon que ce que vous en retenez vous plait, vous accommode, & vous flate. Mais vous négligez, vous comptez pour rien ce qui ne vous ac-

ſauroit la réſoudre, & ſoutient, tout comme Mr. Bayle que la *matière* eſt ſujette à des dificultez inſolubles. Ainſi, ſelon Mr. Bayle, *c'étoit tout de bon & par Doctrine de Siſtême, & non par jeu d'eſprit que* pluſieurs célébres Philoſophes de l'Antiquité *nioient le mouvement* & la matiére, & *qu'ils ſoutenoient que* leur *exiſtence n'étoit que mentale.* Mr. Bayle a-t-il jamais rien dit de plus fort contre la Religion? Cependant il dit *qu'il croit tout comme les autres le mouvement de l'étenduë.* Mais comment croioit-il qu'il y a des *Corps* & du *mouvement* dans le monde? En étoit-il fermement perſuadé, comme on l'eſt des choſes qu'on regarde comme très certaines? Point du tout, car il mettoit les *Corps* & le *mouvement* au rang des choſes douteuſes qui ne forment dans nôtre eſprit qu'un aquieſcement imparfait, qu'une *Opinion. Encore que*, dit-il, *je me ſente très incapable de reſoudre toutes les dificultez qu'on vient de voir . . . . je ne laiſſe pas de ſuivre l'Opinion commune.* Mr. Bayle ſavoit trop bien le ſens du mot *Opinion*, pour le confondre avec une *perſuaſion* entiére & ferme. Il n'étoit donc pas perſuadé qu'il y ait des *Corps*, & du mouvement; & vous diriez qu'il ne faiſoit profeſſion de le croire que par un reſte de complai*ſance* pour le Genre Humain.

accommode pas, & ne vous plait pas du même Auteur. Il a donné aux dificultez contre la Religion l'éclat le plus ébloüiſſant qu'elles pouvoient recevoir; vous inferez de là qu'il rejettoit la Religion, & vous la rejettez auſſi; mais vous ne paſſez pas plus avant, voilà vos *Colomnes d'Hercule*. Il a auſſi attaqué la matiére de la maniére du monde la plus vive, & la plus forte; mais quand de là il s'enſuivroit cent & cent fois plus clairement que cet Auteur ne croïoit point qu'il y ait des Corps, ce n'eſt point vôtre afaire; ſa croïance, ou ſon incrédulité ne vous intereſſe, & ne vous touche plus; vous demeurez fort perſuadez que vous avez un Corps, & vous ſavez agir conſéquemment, car vous prenez ſoin de vôtre Corps. Si c'eſt là tenir une conduite équitable, & déſintereſſée, que ſera-donc qu'injuſtice, & partialité?

Revenons à nos réflexions generales. Il eſt vrai qu'il y a des gens de Lettres qui ont fait éclater des ſentimens d'Incrédulité, & d'Irreligion. Mais les Incrédules qui s'apuïent ſi hardiment & avec tant de confiance ſur de tels exemples, voudroient-ils bien nous dire par quel-

quelle voïe ſure, & infaillible ils ont pû ſavoir que ces Savans qui ont écrit, ou parlé contre la Religion, n'étoyent animez ni par l'ambition, ni par la vaine gloire (a); Que l'atachement pour certaines perſonnes, ou l'averſion (b) qu'ils avoient pour d'autres; Que l'encens qu'ils ont reçû, & les titres qu'ils ſe ſont aquis, de beaux & de grands eſprits, & l'envie de perpétuer cet encens, & d'augmenter ces titres n'ont point eu de part à la production de leurs Ecrits impies? Qu'ils n'y ont été pouſſez ni par aucun mépris qu'ils euſſent conçu précipitemment contre la Religion, ni par aucun autre préjugé. Enfin

(a) Voiez ci-devant dans l'Article 3e. de ce Chapitre, l'exemple de Spinoza.

(b) Ceux qui ont lû la vie de Mr. Bayle, & ſon Dictionnaire ont lieu de ſoupçonner que l'eſprit de vengeance étoit un des motifs qui ont porté cet Auteur à ſe déchainer adroitement contre la Religion, car il n'avoit point un cœur à l'épreuve de cette paſſion violente. La haine qu'on a contre des perſonnes rejaillit aiſément ſur la Religion que ces perſonnes profeſſent, & particuliérement ſi ceux qu'on hait ſont des Eccleſiaſtiques qu'on ſe flate d'embaraſſer, de fatiguer, & de bien mettre en peine en ataquant la Religion qu'ils profeſſent, & qu'ils enſeignent. Joignez à cette paſſion, celle de s'immortaliſer. Dequoi ces deux paſſions ne ſont elles pas capables?

ſin que le pur & ſincére amour de la vérité a été le grand principe, & l'unique motif de ces Ecrits impies. Les Incrédules ſe rendent-ils garants de la bonne foi, & de la candeur de ces Ecrivains?

D'ailleurs, quand même ces Ecrivains auroient agi de bonne foi, il faudroit démontrer que la préocupation n'a point eu de part à leurs Ouvrages impies. Il faudroit faire voir clairement quand, & par quels moyens ces Ecrivains ont aquis le titre d'*Infaillibles*, de ſorte qu'on puiſſe ſans rien riſquer, les croire aveuglement ſur leur parole, *jurare in verba Magiſtri*; & en vertu de quoi ils ont obtenu cette précieuſe Infaillibilité au préjudice de tant d'autres Grands Hommes, de tant de genies du premier Ordre, qui ont reconnu & ſoutenu la Divinité de la Religion Chrétienne.

Enfin, ſi les Incrédules raiſonnent ainſi, *Il y a de grands eſprits, des Savans du premier Ordre qui ſe ſont moquez de la Religion. Il faut donc qu'elle ſoit fauſſe, car ils devoient le mieux ſavoir que les autres hommes.* Nous opoſerons ce raiſonnement aux Incrédules. *Il y a de grands eſprits, des Savans du premier Ordre*

dre qui ſe ſont moqué de la Religion. Il faut donc qu'à cet égard ils fuſſent fous ; car la Religion Chrétienne eſt établie ſur des fondemens inébranlables. Et la folie de ces grands eſprits qui l'ont rejettée n'a rien qui ſurprenne ; il entre toûjours un grain de folie dans le Caractère des plus grands eſprits ; c'eſt une vérité qu'il y a long-tems qu'on a remarquée, & qui même a paſſé en Proverbe (a).

Si ceux qui font une profeſſion ouverte d'érudition, & de ſcience ſont ſi ſujets à s'abandonner à des préjugez & à des paſſions qui les empêchent de faire ſincérement hommage à la vérité, ou qui la leur cachent ; d'où il s'enſuit manifeſtement que la raiſon ne permet point de s'en raporter aveuglement à leurs déciſions ; que ſera-ce de ceux qui ont embraſſé la profeſſion des armes ? Que ſera-ce des Marchands, des Courtiſans, & particuliérement des Grands qui ne ſe piquent pas à beaucoup près autant que les Gens de Lettres de rendre leur eſprit juſte, exact, & pénétrant, & qui, comme on dit, ju-

(a) *Nullum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ.* Entendons cela des grands eſprits qui *ne conſultent* pas aſſez la droite Raiſon.

jugent aſſez cavaliérement de toutes choſes.

Mais les Grands, dira-t-on, ne ſont entêtez, ni pour ni contre la Religion; ils en penſent, & ils en parlent franchement, & ſans detour.

Il eſt vrai, que pour l'ordinaire, les Grands ne ſont pas entêtez en faveur de la Religion, & qu'ils en parlent très ſouvent comme ils en penſent. Mais il eſt vrai auſſi que pour l'ordinaire, ils ne penſent ni profondement, ni juſte ſur ce ſujet. Le plus ſouvent ils ne reconnoiſſent, ni ne rejettent la Religion, ils n'y penſent pas. Si les uns ne la croient point, c'eſt ſans examen. Si les autres la croient, c'eſt ſans examen. L'examen eſt fatiguant, & ils ne veulent point s'y ſoumettre, ils le fuïent.

Faut il s'étonner de cette indiference des Grands pour la Religion? Repreſentez-vous bien l'ambition qui les tourmente, l'orgueil qui les domine, les deſſeins qu'ils forment pour s'élever plus haut, les reſſorts qu'ils cherchent & qu'ils font jouër pour arriver à leur but, l'atention qu'ils ont à prévoir & à détourner les obſtacles qui s'opoſent à leur agrandiſſement. Conſiderez auſ-

ſi leurs amuſemens, la facilité, l'ocaſion, & le pouvoir qu'ils ont de contenter leurs ſens, d'aſſouvir leurs paſſions, dont la violence eſt fomentée & s'acroit chez eux par tant d'endroits. Toutes ces choſes ſont bien capables de remplir la capacité des Grands, & d'éteindre, en quelque façon, dans leur eſprit, la connoiſſance de Dieu, & de la Religion.

Ainſi toute perſonne qui conſidére atentivement les bornes étroites de l'eſprit humain, la pente exceſſive que le cœur a vers les biens & les plaiſirs de la terre, & la violence que l'homme ſe fait, quand il s'agit de penſer ſérieuſement à Dieu, toute perſonne, dis-je, qui refléchira bien ſur ces choſes, trouvera ſurprenant qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de Grands ſans Religion, & ſans Dieu. Vous vous étonnez que la plûpart des Grands abuſent de la Religion en faveur de la Politique? Mais repreſentez vous bien l'état, & les circonſtances où les Grands ſe rencontrent, & vous vous étonnerez, quand le contraire arrivera. Eſt-ce une choſe étrange que tant de Grands faſſent ſervir la Religion à la Politique, eux qui étudient,

ent, & qui connoiſſent la Politique, mais qui ne connoiſſent preſque ni Dieu, ni Religion, du moins la plûpart d'entre eux?

Conſultons toûjours la raiſon à la vuë des Exemples. Elle nous aprendra que nous ne devons jamais les ſuivre aveuglément. Car les exemples pris en général varient à l'infini, & il y en a de fort opoſez les uns aux autres. Il eſt donc impoſſible de les prendre en général pour régle de nôtre conduite. Il faut donc néceſſairement choiſir ceux que nous voulons ſuivre, à moins que de vouloir ſe conduire machinalement, & banir l'uſage de la raiſon. Or tout choix légitime doit être fondé ſur des preuves claires, ſolides, convaincantes; & comme la Religion Chrétienne eſt fondée ſur de telles preuves, il eſt impoſſible que ceux qui la rejettent, qui la combatent, qui s'en moquent, ſoient fondez, de quel ordre, & de quelle profeſſion qu'ils ſoient, ni par conſéquent ceux qui choiſiſſent, & qui ſuivent de tels exemples.

ARTICLE VI.

De ceux qui font ſervir la Religion à un Divertiſſement profane, ſuite du mauvais Exemple.

LEs hommes veulent abſolument avoir de l'eſprit. Cette paſſion eſt une des plus incurables du cœur humain. Les penſées jolies, brillantes, qui ſurprennent, qui ébloüiſſent, qui plaiſent, les alluſions ingenieuſes, les ſentimens vifs, & finement exprimez font dire d'un homme qu'il a de l'eſprit. Ce caractère eſt mis à un ſi haut prix dans le monde, que c'eſt un de ceux que les hommes ambitionnent avec plus d'ardeur. Rien ne les chatouïlle plus agréablement que la réputation d'avoir de l'eſprit; & quand ils ſe ſont mis en tête d'aquerir cette réputation, il n'y a rien qu'ils ne ſoient capables de ſacrifier pour arriver à leur but. Cette paſſion eſt une des ſources de cette licence que bien des gens ſe donnent de faire ſervir la Religion à un divertiſſement profane, par des railleries, des bons mots, des jeux d'imagination, des aplications im-

impies, & en général par des plaiſanteries ſur les choſes ſaintes.

Un bon mot vient à la bouche; ce bon mot eſt profane; mais c'eſt un bon mot; on aime mieux perdre le reſpect qu'on doit à la Religion, & paſſer pour un profane, que de perdre ce bon mot, & laiſſer échaper l'ocaſion de paſſer pour bel eſprit. Un homme entêté de ſon eſprit en eſt auſſi jaloux qu'une femme qui veut paſſer pour belle, eſt jalouſe de ſa beauté; car elle ſe ſentira bien plus outragée, ſi on lui dit qu'elle n'eſt pas belle, que ſi on l'acuſe d'être galante. D'ailleurs, le reſpect dû à la Religion paſſe chez certaines gens pour une retenuë d'eſclave, dont il eſt permis aux beaux eſprits de ſe diſpenſer. Et tel qui a l'ouïe d'un bon mot profane témoignera de la ſurpriſe, du chagrin, ou de la froideur; qui ne rira pas comme les autres, paſſera dans l'eſprit de certaines gens pour un bigot, ou pour un miſantrope. Sans le ſecours de l'expé[illegible] pourroit-on croire que la vanité [illegible]ble de jetter les hommes dans [illegible]ſordres? Pourroit-on ſe perſ[illegible]le reſpect dû à la Religion ſu[illegible]

ſi mauvais œil ? Faut-il, après cela, s'étonner s'il y a des gens qui aimeroient mieux perdre cent amis qu'un bon mot, puiſqu'il ſe trouve des gens qui aiment mieux revêtir le caractère de profane que de ſe priver du plaiſir de dire un bon mot ? Faut-il être ſurpris ſi la Religion eſt mépriſée, puiſqu'il ſe trouve tant de gens capables d'aquieſcer, & d'aplaudir à ce mépris ?

Que la Religion Chrétienne ſoit expoſée à la raillerie en des Païs où l'on ne recommande point au Peuple de s'en bien inſtruire, & où elle eſt defigurée par mille fatras véritablement dignes de dériſion, cela ne ſurprend point ; car pour rendre à un objet le reſpect qu'il mérite, il faut connoitre bien cet objet, & ſavoir qu'il eſt reſpectable. Mais que dans des Païs où l'étude de la Religion Chrétienne eſt perpetuellement recommandée, & où chacun peut en toute liberté s'en inſtruire dans la Source, il ſe voie néanmoins des gens qui par des plaiſanteries foulent aux piez le reſpect qui lui eſt dû ; encore une fois, ce déſordre eſt des plus ſurprenans.

Vous qui plaiſantez ſur la Religion Chré-

Chrétienne pour faire voir que vous avez de l'eſprit, ſavez vous bien (a) ce que c'eſt que l'eſprit? N'en auriez-vous pas une idée populaire, & ne ſeriez-vous pas dans l'opinion de ceux qui prennent pour véritable eſprit, un certain feu d'imagination dont le faux

(a) *Roger de Rabutin Comte de Buſſy*, & *Madame de Sevigny* ſa Couſine deux des plus beaux eſprits du Siecle paſſé, prirent dans le Traité de *la Vérité de la Religion Chrétienne* compoſé par *Mr. Abbadie*, des ſentimens bien opoſez à ceux de ces prétendus beaux eſprits qui font ſervir la Religion à un divertiſſement execrable. *Enfin vôtre Niece & moi*, dit ce Comte (†), *ſommes ſur les fins du ſecond Tome de* la Vérité de la Religion. *C'eſt un Livre Divin . . . Juſques ici je n'ai point été touché de tous les autres Livres qui parlent de Dieu; & j'en vois bien aujourd'hui la raiſon. C'eſt que la Source m'en paroiſſoit douteuſe: mais la voyant claire & nette dans le Livre d'Abbadie, il me fait valoir tout ce que je n'eſtimois pas. Encore une fois, ma chere Couſine, c'eſt un Livre admirable.*

Ecoutons à preſent la réponſe (‡) de Madame de Sevigny. *Je ſuis toûjours charmée que vous aimiez Abbadie . . . . . On eſt heureux de n'avoir pas penſé ce qu'il dit; on eſt tout perſuadé, & tout inſtruit de la vérité, & de la ſainteté d'une Religion qu'on n'avoit jamais conſidérée que ſuperficiellement.* Des perſonnes qui s'expriment ainſi n'étoient elles pas bien éloignées de faire de la Religion Chrétienne un ſujet de moquerie?

(†) Lettres du Comte de Buſſy Tome 5. Lettre 20.

(‡) Ibid. Lettres 23.

éclat éblouit les esprits communs, & les entraine à donner de l'encens à pleines mains à des gens dont l'imagination sera fort vive, mais dont l'esprit sera petit, superficiel, & faux? Il en est de l'esprit comme des pierres précieuses dont chacun n'est pas juge competant; & s'il y a des gens qui prennent pour pierres précieuses celles qui n'en ont que l'aparence, il y en a plus encore qui ne savent pas discerner le véritable esprit.

Avoir véritablement de l'esprit, c'est savoir bien distinguer le vrai d'avec le faux, malgré la liaison la plus adroitement faite de l'un avec l'autre; c'est distinguer les choses que les esprits communs confondent pour n'en savoir pas apercevoir la diference; c'est pénétrer, manier, & sentir ce qui est hors de la portée des esprits vulgaires; c'est juger sainement des diverses pensées de l'esprit humain, comme un habile Lapidaire connoit toutes les sortes de pierres précieuses; c'est savoir suspendre son jugement dans ce qui est véritablement douteux, acquiescer à ce qui est certain, rejetter ce qui est faux, estimer ce qui est véritablement digne d'estime, respecter

ce

ce qui mérite du reſpect, mépriſer ce qui eſt mépriſable, & ſe conduire ainſi, non point par une aveugle imitation du ſentiment d'autrui, non en s'érigeant en *Echo* des connoiſſeurs, ou de ceux qui ſe croient tels ; mais ſe conduire ainſi par ſoi-même, par ſes propres lumiéres, par un diſcernement juſte & fin du véritable prix de chaque choſe.

Avoir ce précieux caractère, c'eſt avoir véritablement de l'eſprit. Ecoutons un très bon connoiſſeur en cette matiére, c'eſt Mr. le Duc de la Rochefoucault plus illuſtre encore par ſon eſprit que par ſa naiſſance. *On s'eſt trompé*, dit-il (a), *lorſqu'on a crû que l'eſprit & le jugement étoient deux choſes differentes. Le jugement n'eſt que la grandeur de la lumiére de l'eſprit ; cette lumiére pénétre le fonds des choſes, elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer, & apperçoit celles qui ſemblent imperceptibles. Ainſi il faut demeurer d'accord que c'eſt l'étenduë de la lumiére de l'eſprit qui produit tous les effets qu'on attribuë au jugement.*

Vous donc qui faites ſervir la Reli-

(a) Mr. de la Rochefoucault Reflex. Morales, Reflex. 121.

gion à un divertiſſement horrible, pénétrez-vous le fonds de la Religion, remarquez-vous bien dequoi elle eſt digne, connoiſſez-vous ſon juſte prix, paiez-vous de jugement, lorſque vous perdez le reſpect pour un objet ſouverainement reſpectable?

Croyez-vous que la Religion Chrétienne eſt l'Ouvrage de Dieu, ou ne le croyez-vous pas? Si vous ne le croyez pas, inſtruiſez-vous, examinez à fond ce quelle eſt, avant que de vous licencier à faire de cette Religion un ſujet de moquerie. Si vous croyez que la Religion Chretienne eſt l'Ouvrage de Dieu, quelle monſtrueuſe contradiction entre vôtre créance, & vôtre conduite! Le ſens commun ne vous dicte-t-il pas que cette Religion eſt digne du reſpect le plus profond? N'eſt-ce pas une conſéquence évidente, & ſans replique? La Religion Chrétienne eſt Divine, donc elle eſt très reſpectable. Eſt-ce par des railleries profanes que vous pretendez exprimer le profond reſpect que vous lui devez inviolablement? Les ténébres ſont-elles plus opoſées à la lumiére que vos plaiſanteries ne ſont contraires à ce reſpect profond? Et ce reſpect peut-il

ré-

régner dans un cœur avec cette execrable démangeaiſon de faire des choſes ſaintes un ſujet de riſée ? Chetifs vermiſſeaux de terre, ſongeons-nous bien alors à ce que nous ſommes ? Penſons-nous à la grandeur, à la majeſté, à la bonté, à la puiſſance de l'Etre Suprême qui nous a honorez de cette Religion, & duquel nous dépendons à tous égards, & pour jamais ?

Quand une fois on s'eſt licencié à des railleries profanes, on s'aprivoiſe bien-tôt avec cette profanation ; elle ſe gliſſe aiſément dans le cœur, & y étouffe enfin la vénération pour tout ce qu'il y a de ſacré. C'eſt là peut-être une des principales Sources de l'Incrédulité, & de l'Irreligion. Remontez à la ſource de ce Déſordre, & vous trouverez que c'eſt la vanité de vouloir paſſer pour bel eſprit. Ainſi ce que l'on a dit en général de la vanité (a) *Que ſi elle ne renverſe pas entiérement toutes les vertus, du moins elle les ébranle toutes* ; cette judicieuſe réflexion convient ici parfaitement, & l'on peut dire que ſi la vanité de vouloir paſſer pour bel eſ-

(a) Mr. de la Rochefoucault Reflex. Mor. Reflex. 455.

prit en plaiſantant ſur la Religion, ne déracine pas entiérement la Religion dans le cœur, du moins elle l'ébranle horriblement.

Vous plaiſantez ſur la Religion. Mais ſongez-vous aux éfets funeſtes que ces plaiſanteries profanes peuvent produire dans l'eſprit de ceux qui vous écoutent, & particuliérement dans la jeuneſſe? Vous vous imaginez que vos railleries ne font point de mal aux jeunes eſprits, qu'ils n'y prennent pas garde, ou que vôtre exemple ne ſauroit faire aucune impreſſion ſur eux. Erreur groſſiére que cela. Les enfans ont plus de connoiſſance (a) qu'on ne ſe l'imagine d'ordinaire; ne ſachant encore rien penſer d'eux mêmes, ils écoutent tout, ils remarquent tout, & comme ils ont le cerveau extrèmement tendre, c'eſt alors que ſe font les impreſſions les plus vives, & les plus profondes qui ne s'effacent quelquefois qu'au tombeau, ſur tout, quand ces impreſſions ſont réiterées par l'exemple de ceux qu'ils fréquentent ordinairement. Voilà le ſentiment d'un célébre Archevêque; & ce ſen-

(a) Mr. de Fenelon Archevêque de Cambrai, Education des Filles.

ſentiment eſt confirmé par l'expérience de tous les jours.

Je veux que malgré vos plaiſanteries profanes, vous ayez dans le fonds, du reſpect pour la Religion, en êtes-vous moins coupables à l'égard de ceux qui vous écoutent, & particuliérement à l'égard de la jeuneſſe? Ne ſavez-vous pas qu'elle a un penchant naturel & preſque invincible à l'imitation? Quand vôtre bouche s'abandonne à des railleries profanes, en préſence des jeunes gens, c'eſt comme ſi vous badiniez avec de la ciguë, & que vous fiſſiez ſemblant d'en manger en préſence d'un enfant, qui ne connoiſſant point les éfets mortels de cette herbe, en mangeroit tout de bon, & s'empoiſonneroit. Ces plaiſanteries ſont un poiſon d'autant plus capable d'étoufer dans le cœur de la jeuneſſe les ſentimens de Religion, & de Pieté, que le cœur humain ſe plait à l'Incrédulité, & à l'Irréligion par toutes les raiſons que nous avons raportées dans ce Chapitre. Voici de quelle maniére s'exprime ſur ce ſujet un Auteur qui avoit bien reconnu les funeſtes éfets des railleries profanes,

Com-

Comme la Piété (a) *eſt la baſe & le fondement de toutes les autres vertus, & que dès qu'elle manque, tout eſt déréglé, on ne peut aſſez l'inſpirer aux enfans. C'eſt pourquoi le plus abominable de tous les pernicieux exemples qu'un Pere puiſſe donner à ſon fils, ou un ſupérieur à ſon inférieur, c'eſt le défaut de Piété. L'eſprit ſur cet Article ſe détourne ſi aiſément de la route qu'il doit tenir, & il eſt ſi difficile de conſerver le lys pur d'une Piété ſincère au milieu des ronces & des épines du monde qui le veulent continuellement étouffer, que ſi peu qu'un enfant voye que ceux dont il tient la vie, ou un Inferieur que ſon Superieur en manque, il faut qu'il ſoit ſoutenu d'un Caractère d'ame bien droite pour ne ſe point détourner de ſon devoir. Comme ſon objet eſt au deſſus des ſens, & qu'il ne tombe pas ſous nôtre vuë, il faut ſi peu de choſe, pour nous en détourner, qu'on ne peut avoir trop d'application, ni apporter trop de précautions pour empêcher qu'un jeune eſprit ne s'égare. Il faut donc avec une grande exactitude fuïr juſques aux moindres paroles qui peuvent par de ſiniſtres interpretations ſe tourner contre la Piété, fuïr com-*

com-

(a) Voyez le Nouveau Recueil de bons mots Tome 2. pages 359. 360. 361.

comme des écueils terribles ces coupables jeux de mots & d'eſprit, qui rendent les choſes ſaintes le ſujet d'un éxecrable divertiſſement. Un ſeul mot de cette nature fait une vive & forte impreſſion ſur un jeune eſprit qui s'en ſouvient, & qui ſans en prévoir toutes les conſéquences le repete ailleurs ; & ce mot en atirant d'autres, il s'accoûtume enfin au mépris de tout ce qui eſt le plus vénérable.

CHAPITRE IV.

Preſervatif contre le panchant à l'Incrédulité, & à l'Irréligion.

Idée de ce Chapitre.

LA Raiſon ſeule indépendanment de nos interêts ſoutient très ſolidement la Religion Chrétienne, détruit les préjugez des Incrédules, & condamne le penchant à l'Incrédulité. Mais la Raiſon ſeule n'eſt que trop ſouvent foible dans le cœur de l'homme où le panchant à l'Incrédulité l'emporte ſur la Raiſon, & triomphe d'elle. Il faut donc opoſer à ce penchant funeſte un Con-

Contrepoids que la Raiſon autoriſe. Nous avons vû dans le Chapitre précédent que l'amour du monde & des plaiſirs de la terre, que l'orgueil, la pareſſe, & les mauvais exemples entrainent les hommes dans l'Incrédulité. A tous ces motifs injuſtes, à toutes ces funeſtes diſpoſitions il faut opoſer *l'Interêt* que nous avons d'examiner la Religion Chrétienne.

L'idée de l'anéantiſſement de nôtre ame eſt une idée horrible, & la Religion Chrétienne nous aprend que l'ame ne ſera point anéantie. Nôtre cœur aſpire ſans fin & ſans ceſſe au Souverain Bien; il eſt impoſſible de trouver ce bien ſur la terre, & la Religion Chrétienne promet à ſes fidelles ſectateurs qu'ils en jouïront après la mort. Nous avons plus d'averſion pour la douleur, & pour la triſteſſe, que nous n'avons d'amour pour le plaiſir; & la Religion Chrétienne menace de peines ſouverainement horribles les violateurs de ſes Loix. Voilà trois ſentimens qui viennent du fonds de la nature humaine & raiſonnable. Nous ſommes donc ſouverainement intereſſez à examiner ſi la Religion Chrétienne eſt Divine, & mê-

même nos plus chers interêts nous portent à ſouhaiter avec ardeur qu'elle ſoit reconnuë Divine. D'où il s'enſuit clairement que le penchant à l'Incrédulité & à l'Irreligion qui fait ſouhaiter avec ardeur que la Religion Chrétienne ſoit fauſſe, eſt un penchant dénaturé; & que tôt ou tard l'Incrédule doit être la dupe, & la victime de ce penchant, au lieu que la Piété eſt une ſource inépuiſable de bonheur pour le Chrétien ſincere.

Ces importantes véritez feront la matiére de ce Chapitre.

ARTICLE I.

L'Anéantiſſement de nôtre ame eſt une idée des plus éfroyables; & la Religion Chrétienne anéantit cet éfroi.

I. NOus aimons tous ſans exception la conſervation de nôtre être. Cet amour eſt ataché à nôtre nature par des liens ſi forts, qu'il nous eſt impoſſible de les rompre, & d'éteindre entiérement cet amour par aucune

cune ſolide réflexion. Quel moyen, en éfet, d'enviſager avec indiférence la conſervation de nôtre être, puiſque c'eſt le premier fondement du bien-être, & que ſi nous n'étions pas, il s'enſuivroit néceſſairement que toutes ſortes de biens ſans exception, ſeroient à nôtre égard de purs néans.

Cet amour pour la conſervation de nôtre être eſt la ſource de nôtre amour pour la vie préſente, & quoi que la vie préſente ne ſoit qu'une maniére d'être, étant l'union de nôtre ame avec une certaine portion de matiére, néanmoins chacun ſait que l'amour pour cette maniére d'être, eſt ſi fortement enraciné dans le cœur humain, qu'ordinairement, il y tient ferme (a) contre toutes ſortes d'incommoditez, de revers, & de malheurs,

(a) Chacun ſait la penſée de *Mecenas* au ſujet de la mort : donnons en ici la traduction faite par Mr. *de la Fontaine* dans ſes Fables choiſies Liv. 1. Fable 16.

Mecenas fut un galant homme,
Il a dit quelque part ; Qu'on me rende impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourvû qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content ;
Ne vien jamais, O mort. On s'en dit tout autant.

Mi-

heurs, à moins que quelque noire vapeur ne vienne bouleverſer le cerveau, ou que quelque paſſion très violente n'empêche l'homme de reflechir ſur le prix de cette vie, ou que des ſentimens de Religion ne triomphent des ſentimens naturels.

La perte de la vie préſente eſt donc naturellement un objet éfrayant. Que chacun ſe tâte, & qu'il convienne de bonne foi, que cette perte eſt le *Roi des épouvantemens*, & que Mr. de la Rochefoucault a eu raiſon de dire (b) que *le Soleil, ni la mort ne ſe peuvent regarder fixement.*

Mais

Michel de Montagne, qu'on met au nombre des Incrédules, étoit dans les mêmes ſentimens que Mecenas dont il raporte les 4. vers Latins que Mr. de la Fontaine a traduis. Voiez *Eſſais de Montagne* L. 2. Ch. 37.

Ajoutons ici le tour ingenieux avec lequel Mr. *de la Bruyere* a depeint l'amour pour la vie, dans ſes *Caractères ou mœurs de ce Siecle*, au Ch. des Eſprits forts. *Qui a vécu un ſeul jour*, dit-il, *a vécu un Siecle; même Soleil, même terre, même monde, mêmes ſenſations, rien ne reſſemble mieux à aujourd'hui que demain: il y auroit quelque curioſité à mourir . . . . L'homme cependant impatient de la nouveauté n'eſt point curieux ſur ce ſeul Article, ni inquiet, & qui s'ennuie de tout; il ne s'ennuie point de vivre.*

(b) Reflex. Morales Refl. 29.

Mais s'il étoit vrai que la mort mît fin pour jamais à toutes ſortes de connoiſſances & de ſentimens, anéantiſſant ſans reſſource tout ce qui nous diſtingue d'une motte de terre, que faudroit-il dire de cet anéantiſſement de nôtre être ? Y a-t-il des expreſſions aſſez fortes pour bien exprimer toute l'horreur que cet anéantiſſement doit cauſer à tous ceux qui ſont capables de l'enviſager fixement ? C'eſt comme un monſtre des plus afreux dont la vuë conſterne d'abord nôtre amour propre.

Et qu'on ne diſe point que l'anéantiſſement de l'ame après la mort n'eſt point un mal, & que ſi l'homme ne ſent alors aucun plaiſir, il n'endure aucune peine, par la raiſon qu'il n'eſt plus. Miſerable conſolation que celle là ! Eh quoi ! l'idée de cet anéantiſſement n'eſt elle pas l'idée d'un malheur, pendant que nous jouïſſons de la vie ? Et pouvons-nous jamais enviſager cet anéantiſſement autrement que comme un très grand malheur, ne le pouvant enviſager que comme la perte totale, & ſans reſſource de la vie ? Il y a une extrême difference entre la privation d'un bien que nous ne connoiſſons point, ou dont nous n'a-

n'avons jamais joui, & la privation d'un bien que nous poſſédons actuellement. La privation d'un bien dont nous n'avons jamais gouté peut nous être indiférente; je ne me ſens pas malheureux de ne porter point de couronne, parce que je n'ai jamais été Roi. Mais un Roi à qui on annonceroit que ſa couronne lui ſeroit un jour arrachée, qu'il ſeroit chaſſé du Trône, & que comme un autre Denis, il ſe verroit un jour reduit à vivre en ſimple particulier; certainement, quelque imparfait que ſoit le bonheur ataché à la Roiauté, ce Roi regarderoit comme un grand malheur pour lui la perte future de toute ſa dignité Royale; parce que nous ſommes ordinairement plus ſenſibles à la perte d'un bien, qu'à la poſſeſſion de ce bien; & l'on a vû des Princes qui pour prévenir un tel malheur ont été capables de tremper leurs mains juſques dans le Sang de ceux qu'ils avoient mis au monde; pourquoi? Parce que l'idée de la privation future d'un bien, émeut, trouble, éfarouche l'eſprit, à meſure qu'on enviſage ce bien comme conſidérable. Que ſera-ce donc de l'idée de l'anéantiſſement de nôtre ame? Quoi!

ne

ne connoitre plus rien, ne ſentir plus rien, ne poſſeder plus rien, n'être plus rien que de la terre toute pure, une matiére brute, & cela ſans reſſource, ſans eſpérance quelconque de retour à la vie, pour jamais; pour jamais! ce ſombre jamais n'eſt-il pas bien horrible? J'en ateſte la conſcience de chacun. Les Incrédules ont beau dire, & beau faire, ils ne ſauroient s'affranchir entiérement de cette horreur; la tête leur tourne, comme aux autres, à la vuë de cet abîme, & il ſont forcez d'en détourner leur yeux, ou de les fermer; témoin ce fameux eſprit fort, Michel de Montagne: *Je me plonge*, dit-il, *la tête baiſſée ſtupidement dans la mort, ſans la conſidérer, & reconnoître.*

Je veux qu'un homme enfoncé dans le monde, diſtrait par mille objets, noïé dans les plaiſirs, ne ſente pas aſſez l'horreur de cet anéantiſſement; mais au lit de la mort où les biens, la fortune, les emplois, les plaiſirs, tout a dit adieu; c'eſt alors que l'idée de cet anéantiſſement frape ſon coup dans le cœur d'un Incrédule capable de reflexions & quelle y fait une large plaie, & ſi dans ces momens un Incrédule eſt ca-

capable de rire, ce rire reſſemble à celui de ces perſonnes que des Tarentules ont piquez, il ne paſſe pas le bout des levres.

L'idée de l'anéantiſſement de nôtre ame après la mort eſt donc une idée ſi afreuſe que nous ne ſaurions y réflechir ſans en être conſternez. Toute la Religion Chrétienne nous aſſure que nôtre ame ne ſera point anéantie ; il eſt donc abſolument de nôtre interêt de bien ſavoir ſi la Religion Chrétienne eſt Divine, & il eſt très naturel, & très raiſonnable de déſirer qu'elle ſoit trouvée Divine.

ARTICLE II.

L'homme ne ſauroit trouver ſur la terre le Souverain Bien. *La Religion Chrétienne répond parfaitement à ce déſir naturel de l'homme. Réflexion ſur la Bonté, & la Sageſſe de Dieu.*

II. NOn ſeulement nous aimons tous, ſans exception, la conſervation de nôtre être ; mais nous ai-

aimons tous auſſi le bien-être; nous aſpirons tous au ſouverain bien. Mais de quel côté nous tournerons-nous pour le trouver? La terre ne le contient point.

Chercherons nous le ſouverain bien dans les plaiſirs des Sens? Mais ſi un plaiſir eſt court, ſa courte durée nous aflige; S'il eſt long, il nous laſſe, il nous dégoute; Si nous en jouïſſons rarement, cette privation eſt triſte; jouïſſons-en tous les jours, il perd pour nous peu à peu toute ſa vivacité. Si vous vous jettez dans la débauche, c'eſt un goufre qui engloutit vôtre bien, ou un poiſon lent qui mine vôtre corps, ou un brouillard épais qui obſcurcit vôtre eſprit, ou une tache honteuſe qui ternit vôtre reputation. Il y a telle débauche dont l'habitude inveterée deviendra pour vous un vrai ſuplice, lorſque vous ſerez incapable de ſatisfaire vos déſirs que l'âge avancé n'éteint point (a).

(a) Témoin *Malherbe* qui ſe repréſentoit à deux doigts du deſeſpoir, lorſqu'il ſongeoit que la vieilleſſe le rendoit incapable de continuer ſes débauches veneriennes; ſe ſentant dans cet état de décadence, il gemiſſoit, il ſoupiroit, il verſoit preſque des larmes de ſang: *S'il y a*, dit-il, *malheur égal à celui là . . . . je vous en fais juge . . . .*

mais

D'ailleurs nôtre imagination groſſit preſque toûjours extrémement les plaiſirs futurs ; c'eſt comme un microſcope qui d'un ciron fait un gros animal ; & ſi la jouïſſance eſt inférieure à l'idée ſéduiſante du plaiſir, la jouiſſance eſt mêlée de triſteſſe. Si donc vous vous rendez eſclave des plaiſirs des ſens, dans l'eſpérance d'y trouver le ſouverain bien, il vous ſera très dificile de ſortir de cet eſclavage, & impoſſible de ſatisfaire parfaitement vos paſſions : Auſſi a-t-on vû des Empereurs (a) promettre des recompenſes à ceux qui pourroient inventer de nouveaux plaiſirs.

Chercherez-vous le ſouverain bien dans les Richeſſes ? Vous ne l'y trouverez pas mieux. Les ſoins & les peines que vous prendrez pour aquerir du bien, vous accableront ; ce que vous manquerez de gagner vous afligera ; ce

mais il ne faudroit gueres continuer ce diſcours, pour me porter à quelque deſeſpoir. Dans une de ſes Lettres à *Balzac.* Voiez Bayle Dict. à l'Article *Malherbe.*

(a) Le Voluptueux *Tibere* créa dans ſa Maiſon une charge d'Inventeur de nouveaux plaiſirs. *Sueton. in vita Tiber. Heliogabale* recompenſoit de robes de ſoye ceux qui ayoyent trouvé quelque nouvelle ſauce.

que vous poſſederez vous ſatisfera bien-moins qu'il ne vous inquiétera ; A combien d'accidens les biens ne ſont-ils pas ſujets ? Incendies, tempêtes, ſterilité, vols, banqueroutes, guerres, procès &c. Quel ſecret trouverez-vous pour mettre vos richeſſes à l'abri de toutes ſortes d'accidens ? Elles deviendront pour vous une Source intariſſable d'alarmes ; & vous deviendrez un objet d'envie à vos voiſins. Si vous livrez vôtre cœur aux richeſſes, ce que vous poſſederez, vous le compterez preſque pour rien, ce ſera un éguillon qui vous piquera, ce ſera un feu qui augmentera vôtre ardeur à teſauriſer. *Les richeſſes n'aprennent point* (a) *à ne ſe point paſſionner pour les richeſſes ; la paſſion de beaucoup de bien ne calme point le déſir ardent d'en avoir.* Cette paſſion eſt comme le ſépulcre qui ne dit jamais c'eſt aſſez. Eſt-ce là le caractère du ſouverain bien ? Eſt-ce ainſi que l'homme devient très-heureux.

Vous imaginez-vous que les Grandeurs, & les Dignitez procurent le Souverain bien ? Imagination vaine ! Les Grands ſont moins heureux que les autres

(a) Maximes de la Marquiſe de Sablé. Max. 14e.

tres hommes, & l'on trouveroit plûtôt le bonheur chez un Païſan dans ſa Chaumiere, que dans ces magnifiques Palais des Grands. Laiſſons parler ſur ce ſujet, un Savant homme (a) *Vous croyez donc*, dit-il, *que les déplaiſirs & les plus cruelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un Royaume eſt un reméde univerſel à tous les maux, un beaume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conſeil de la Providence Divine qui ſait donner aux Conditions les plus élevées leur contrepoids, cette Grandeur que nous admirons de loin, comme quelque choſe au deſſus de l'homme touche moins, quand on y eſt né, ou ſe confond elle même dans ſon abondance; & qu'il ſe forme, au contraire, parmi les Grandeurs, une nouvelle ſenſibilité pour les déplaiſirs dont le coup eſt d'autant plus rude, qu'on eſt moins préparé à les ſoûtenir.*

Ainſi, la condition la plus élevée, bien loin de mettre à couvert des chagrins, y rend le cœur plus ſenſible, & l'homme élevé ſe fait des chagrins imaginaires, quand il n'en a pas de réels.

Toute la vie de Ferdinand le Catholique,

(a) Boſſuet Evêque de Meaux, Oraiſon funèbre de Marie Thereſe d'Autriche.

de Charles-Quint, & de Philipe II. n'a été qu'un mélange de bien & de mal; on y voit des proſpéritez ſans nombre, des diſgraces ſans meſures, des playes couvertes de lauriers, des triomphes parez de deuils (a). Ainſi les plus hautes conditions ont leurs échardes, comme la Reine des fleurs a ſes épines; & il ſuffiroit d'enviſager l'embaras inſéparablement ataché à ces conditions élevées pour tirer la concluſion ſuivante: *Les grands emplois, & les grandes dignitez ſont bien nommez de grandes Charges, leur ſervitude eſt d'autant plus grande qu'elle regarde le ſervice public très dificile à contenter*: C'eſt ainſi que parle fort judicieuſement un Auteur Anonime. Ce n'eſt donc point chez les Grands, ni chez les Souverains qu'il faut chercher le ſouverain bien.

D'ailleurs, dans quelque heureux état que l'homme puiſſe ſe trouver, à combien de maux corporels n'eſt-il pas ſujet? Et un ſeul de ces maux ne ſufit-il pas pour lui rendre ſa fortune inſipide, pour amortir ſa joye, & pour le rendre malheureux au milieu de ſa plus grande proſpérité?

De quelque côté que nous nous tournions

(a) Voiez Bayle Dict. à l'Article Xenophanes.

nions, il n'y a ſur la terre de bonheur parfait qu'en eſpérance, ou, nous ne le trouvons que dans la condition d'autrui trop legérement examinée. Votre condition me paroit fort heureuſe, & je l'envie; vous jugez auſſi avantageuſement de mon ſort, & nous nous trompons tous deux dans nos jugemens; nous avons l'un & l'autre nos chagrins intérieurs, nos rongemens d'eſprit, nôtre écharde. Tel vous paroit nager dans la joye qui ne cherche qu'à charmer ſes chagrins, & tel fait paroitre un exterieur fort content, dont ce contentement n'eſt qu'un voile pour cacher ſa douleur.

Ainſi le bonheur terreſtre laiſſe le cœur vuide, & afamé, ou plûtôt il ne fait qu'irriter ſes déſirs, ſemblable à ces liqueurs chaudes qui bien loin d'éteindre le feu dans lequel on les jette, le rendent plus ardent.

Cependant le déſir du bonheur demeure toûjours profondement enraciné dans nôtre cœur; nous ne ſaurions l'arracher; c'eſt une inclination inſurmontable, & auſſi naturelle qu'il eſt naturel de reſpirer; Eh quoi! n'y a-t-il donc rien de meilleur à eſperer pour

nous que ce bonheur terreſtre toûjours incapable de remplir ce cœur dont la capacité n'a point de bornes ? Serons nous pour jamais tout autant de *Tantales* à l'égard du ſouverain bien ?

Quoique nous ignorions en quoi conſiſte le ſouverain bien, nous ſavons pourtant que de quelque nature qu'il puiſſe être, ce doit être un bien pur, exempt de toute ſorte de maux ; ce doit être un bien dont les plaiſirs doivent remplir toute la capacité du cœur humain, & un bien qui doit durer toûjours. Nous avons donc une idée de ce bien, & c'eſt le ſeul qui nous convienne ; nous y aſpirons continuellement ; mais il eſt impoſſible de le trouver ſur la terre. Y a-t-il rien au monde qui intereſſe ſi fortement nôtre cœur que de ſavoir ſi ce ſouverain bien exiſte, & s'il eſt poſſible de le poſſeder un jour ? Car ſi ce ſouverain bien n'exiſte point, & qu'il n'y ait point d'autre bonheur que celui de la terre, il faut avouër que ce ſeroit une triſte condition que celle d'être homme, & qu'il y a des gens à qui il vaudroit mieux n'avoir jamais été, & de qui on pourroit dire, *O terque quater-*

terque beati queis ab incunabulis contigit oppetere (a).

La Religion Chrétienne promet à ſes fidelles Sectateurs qu'après leur mort, ils ſeront mis en poſſeſſion du ſouverain bien. Il eſt donc de nôtre interêt d'éxaminer ſi la Religion Chrétienne eſt Divine, & il eſt très naturel de ſouhaiter avec ardeur qu'elle ſoit trouvée Divine.

Il eſt vrai que l'Ecriture Sainte ne nous explique point en quoi conſiſte ce ſouverain bien promis; mais elle raſſemble ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus grand, & de plus délicieux pour nous donner une idée aprochante de ce bien. C'eſt une Canaan parfaitement délicieuſe; c'eſt un Paradis où les ténébres ne pénétrent jamais; c'eſt une grande Ville batie d'or très pur, & tranſparent; ſes fondemens & ſes murailles ſont de pierres précieuſes, & ſes portes ſont de perles; Ce ſont des Royaumes, des Trônes, des Couronnes, des Tréſors qui ne ſauroient être enlevez; c'eſt un héritage incorruptible; c'eſt une vie éternelle;

(a) Ces paroles ſont tirées en partie du premier *Livre de l'Eneide* de Virgile.

c'eſt un ſéjour où les habitans reluiront comme le Soleil; c'eſt un raſſaſiement éternel de joye &c. Toutes ces comparaiſons ne tendent viſiblement qu'à nous aſſurer de la grandeur, & de la perfection d'un bien, lequel, s'il exiſte, eſt d'autant plus dificile à concevoir, qu'il doit être extrémement au deſſus de tous ceux que la terre renferme. Les Incrédules diront ſans doute que l'exiſtence de ce bien eſt denuée de toute vraiſemblance, & ils le regarderont comme une pure chimere, parce que c'eſt un bien qui nous eſt inconu.

Et vous, aveugles nez, ne direz-vous pas auſſi qu'il n'eſt point vraiſemblable qu'il y ait des couleurs, & ne traiterez-vous pas de chiméres le plaiſir qu'on vous aſſure qu'elles donnent? Car vous ne comprenez point ce que c'eſt que les couleurs, & vous n'avez jamais gouté le plaiſir qu'elles donnent; ce ſont pour vous des choſes parfaitement inconuës. Du moins les Incrédules ne peuvent pas légitimement trouver mauvais que vous mettiez au rang des fables les couleurs, & les plaiſirs qu'elles procurent, pendant qu'ils mettent au rang des fables le bonheur inconu

que

que la Religion Chrétienne promet.

Mais pour nous, qui ſuivons d'autres principes, nous dirons que l'impoſſibilité de comprendre ce bonheur que la Religion Chrétienne promet, ne nous portera jamais à nier ſon exiſtence; car de ce que nôtre ame ne ſent durant cette vie que quelques ſortes de plaiſirs, & dans un degré médiocre de vivacité, il ne s'enſuit point qu'elle ſoit incapable par ſa nature, de ſentir d'autres ſortes de plaiſirs maintenant inconus, & plus vifs ſans comparaiſon, que tous ceux que nous pouvons ſentir dans cette vie. L'exemple d'un aveugle-né qui n'a aucune idée du plaiſir de la vuë, & qui jugeroit fort mal de la capacité de ſon ame, s'il la croioit, à cauſe de cela, incapable par ſa nature, de gouter cette ſenſation, cet exemple, dis-je, nous empêche de mettre temerairement des bornes à la capacité de nôtre ame, parce que nous ne ſaurions où fixer ces bornes. Si c'eſt un Dieu qui a formé nôtre ame, il n'y a que lui qui conoiſſe la capacité de nôtre ame pour le bonheur, & s'il eſt infiniment bon, & Tout-Puiſſant ne peut-il pas nous donner un nombre in-

nombrable de plaiſirs, incomparablement plus vifs que tous ceux que nous ſentons dans cette vie? Il eſt évident que cela ne doit pas lui coûter davantage, que de nous avoir donné quelques ſenſations d'une médiocre vivacité.

Admirons ici, en paſſant, la Bonté & la Sageſſe de l'Etre Suprême. Il a voulu qu'il y eût des hommes ſur ce Globe terreſtre, mais non pas pour y habiter toûjours; ce n'eſt qu'un lieu de paſſage. Il leur ofre un bonheur, mais un bonheur digne de lui. Les biens qu'il a mis ſur ce Globe terreſtre ſont capables de faire connoître aux hommes ce que c'eſt que d'être heureux, mais non pas de les rendre parfaitement heureux; & Dieu ne s'eſt pas contenté de donner aux hommes les lumiéres, & les forces pour aquerir ce bonheur parfait, il leur a donné de plus un panchant pour le bonheur, qu'une félicité defectueuſe ne ſauroit pleinement ſatisfaire afin que les hommes ſentant la defectuoſité & le vuïde du bonheur terreſtre, ſoyent pouſſez non ſeulement par la raiſon, mais auſſi par leur penchant naturel à chercher ce bonheur parfait

fait que l'Etre Suprême leur veut donner.

Admirons encore ici d'un autre côté, l'ingratitude, & l'égarement des Incrédules. Venant au monde ils y trouvent des biens de pluſieurs ſortes, ils s'en mettent hardiment en poſſeſſion, ſans s'informer d'où ces biens viennent, de qui ils dépendent, ni ſans vouloir s'en informer; ou, s'ils font quelque démarche, ce n'eſt que pour combatre de toutes leurs forces le droit abſolu du Seigneur naturel de ces biens, en ſoûtenant qu'il n'exiſte point; ils font pis que certains animaux qui ſe nourriſſent des fruits de certains arbres, ſans lever la tête pour voir d'où leur viennent ces fruits: Quelle ingratitude! D'ailleurs, quoi que la felicité de la terre n'ait aucun des caractères du ſouverain bien, les Incrédules ſe livrent entiérement à cette félicité defectueuſe, toutes leurs penſées ſe tournent de ce côté-là, ils ne goutent, ne ſavourent, ne reſpirent que cette félicité; ils ſe revoltent contre la Religion qui promet le ſouverain bien; & par cette rebellion ils s'excluent eux-mêmes pour jamais de ce ſouverain bien; Quel égarement d'amour propre!

ARTICLE. III.

L'averſion naturelle que l'homme a pour la douleur & pour la triſteſſe, l'engagent à examiner les preuves de la Religion Chrétienne, puis qu'elle ménace du plus grand des malheurs les violateurs de ſes Loix.

III. NOus avons dit que l'homme a plus d'averſion pour la douleur & pour la triſteſſe qu'il n'a d'amour pour le plaiſir. C'eſt une vérité de fait inconteſtable, quoi qu'ayent pû dire les *Stoïciens* qui prétendoient que l'homme peut ſe rendre inſenſible à la douleur, & à la triſteſſe (a), & ce ſont

(a) Voici la maniére agréable avec laquelle *Mr. de la Bruyere* refute la Doctrine des Stoïciens. *Le Sage qui n'eſt pas, ou qui n'eſt qu'imaginaire, ſe trouve naturellement, & par lui même au deſſus de tous les évenemens, & de tous les maux; ni la goute la plus douloureuſe, ni la colique la plus aiguë ne ſauroient lui arracher une plainte, le Ciel & la terre peuvent être renverſez, ſans l'entrainer dans leur chute, & il demeureroit ferme ſur les ruïnes de l'Univers, pendant que l'homme qui eſt en effet, ſort de ſon ſens, crie, ſe deſeſpere, étincelle des yeux, & perd la reſpiration, pour un chien perdu, ou pour une Porcelaine qui eſt en pieces.* Caractéres ou Mœurs de ce Siecle Tom. 2. au Chap. *de l'homme* au commencement.

ſont deux fleaux ſi terribles qu'on auroit peine à décider lequel eſt le plus afreux. Un jour de chagrin très profond, ou de douleur très aiguë, contiendra plus de mal, qu'une ſemaine de quelque plaiſir qu'on puiſſe prendre, ne contiendra de bien. Voyez, par exemple, Auguſte quand il aprend la perte de trois de ſes Legions qui avoient été taillées en pieces en Alemagne, *Varus* qui les commandoit s'étant laiſſé ſurprendre; quelle affliction horrible cette perte ne cauſe-t-elle pas à cet Empereur! on peut dire qu'il ſentit alors plus de mal, que dix victoires ne lui avoient donné de plaiſir. En un mot, la triſteſſe & la douleur ſont les ennemis les plus cruëls de nôtre nature, puiſque leur violence eſt capable de porter l'homme au deſeſpoir, de lui faire ſouhaiter la perte de cette vie, & de l'entrainer quelque fois à ſe donner la mort, aimant mieux n'être point en ce monde, que d'y vivre accablé de triſteſſe, ou de douleur. Il nous importe donc ſouverainement d'examiner [illegible] quelque malheur à craindre [illegible] mort. La Doctrine Chrétienne [illegible] obſcure ni douteuſe [illegible] Elle raſſem-

ſemble diverſes images pour nous repréſenter un extrême malheur ; elle emprunte le feu & le ſoufre de Sodome, l'affliction des jours de Noë ; le jugement que Dieu exerça ſur les Nations dans la valée de Joſaphat ; les ténébres horribles qui couvrirent l'Egipte ; le feu perpétuel & le ver qui ne meurt point de la Valée des enfans de Hinnom ; les pleurs & les grincemens de dents des enfans qu'on immoloit à Moloc, en les mettant entre les bras de cette Statue brulante ; Elle parle d'un étang ardent de feu & de ſoufre &c.

On voit bien que toutes ces images diverſes de maux qui ſont connus, ne ſont raſſemblées que pour nous faire mieux ſentir la grandeur éfroyable d'un mal que nous ne connoiſſons point. Ce qui reſulte de tout cela, c'eſt que la Doctrine Chretienne menace préciſement, ſans aucun doute ni ambiguité, du plus grand des malheurs, les violateurs de ſes Loix ; il eſt donc de nôtre interêt d'examiner ſi la Religion Chrétienne eſt Divine.

Mais, dira-t-on, comment l'ame peut elle ſoufrir de la douleur, quand elle eſt ſeparée du corps ? Et moi j'admire

que

que mon ame ſente de la douleur, quand je me brule un doigt, car il m'eſt impoſſible de concevoir, ni de croire que le feu puiſſe cauſer proprement à mon ame un ſentiment de douleur; & moi j'admire qu'un homme à qui on aura coupé un bras dont la main étoit malade, ſente une douleur toute pareille à celle qu'il ſentoit lorſqu'il avoit cette main, de ſorte qu'il lui ſemble que cette main coupée, & qu'il n'a plus, lui cauſe néanmoins une vive douleur. Si l'ame eſt diferente du corps, & qu'un Dieu l'ait unie avec le corps, il n'eſt pas fort dificile à croire qu'après qu'elle eſt ſéparée du corps, le même Dieu qui l'a formée peut la rendre ſuſceptible de douleur, ou de plaiſir, à l'ocaſion de quelque autre matiére, ou ſans le ſecours d'aucune matiére.

ARTICLE IV.

Concluſion des trois Articles précedens.

NOus venons de voir trois gran motifs d'interêt qui doivent ſer

de préſervatif au penchant à l'incrédulité & à l'irreligion. Ces motifs ſont très naturels, & très raiſonnables; Ils ſont très naturels, car ils conſiſtent proprement dans cet amour propre qui eſt en nous, qui eſt né avec nous, & qui eſt inſéparablement ataché à nôtre nature, comme nous l'avons déja dit; & cet amour propre étant bien réglé eſt auſſi raiſonnable, qu'il eſt naturel.

Pour le prouver nous ne dirons pas ici avec le profond *Mallebranche* que (a) *c'eſt Dieu lui-même qui imprime ſans ceſſe en nous cet amour propre, ou un amour pareil au ſien, car*, dit-il, *puis que c'eſt la volonté de Dieu qui fait & qui régle la nôtre, il nous donne auſſi toutes ces inclinations* (ſavoir l'amour de nôtre être, & l'amour de nôtre bien être) *qui ne dépendent point de nôtre choix, & qui nous portent néceſſairement à la conſervation de nôtre être, & à la recherche du bien en général, ou du ſouverain bien.* D'où il s'enſuit que l'amour propre eſt très raiſonnable en lui-même, puiſque Dieu en eſt l'Auteur, & le Conſervateur. Cette preuve eſt bien ſolide; mais nous ne nous

(a) Le Pere *Mellebranche*, Recherche de la Vérité *Liv. 4. Ch. 1^r.*

nous en ſervons point ici, afin que les Incrédules ne nous acuſent pas de ſupoſer pour vrai ce qu'ils nient, quoi que nous pourrions légitimement alléguer cette preuve, après avoir démontré que la Religion Chrétienne eſt Divine. Nous dirons donc ſeulement qu'il ſeroit abſurde d'avancer que cet amour propre qui ne dépend point de nous, & qu'il eſt abſolument impoſſible de déraciner du cœur humain, ſoit néanmoins contraire à la raiſon; & toute Loi qui ordonneroit de ſe défaire de cet amour propre, ſeroit viſiblement une Loi injuſte, parce qu'elle ordonneroit d'étoufer les ſentimens les plus intimes de la nature, & de faire l'impoſſible.

Ces trois grands motifs d'interét étant très naturels, & très raiſonnables, il s'enſuit néceſſairement que le penchant à l'Incrédulité eſt contraire à la nature & à la raiſon. En éfet il eſt contraire à la nature de s'acharner contre l'immortalité de l'ame, puis que l'anéantiſſement de l'ame eſt naturellement un objet d'horreur; Il eſt contraire à la nature de ſouhaiter que la Religion Chrétienne ſoit fauſſe, puis que nous ſouhaitons

tons naturellement le ſouverain bien, & que la Religion Chrétienne nous le promet; Il eſt contraire à la nature de fermer les yeux à tout ce qui peut arriver après la mort, pendant que naturellement nous avons plus d'averſion pour la douleur & pour la triſteſſe, que nous n'avons d'amour pour le plaiſir, & de ſe moquer de la Religion Chrétienne qui fait des menaces d'un malheur extrême après la mort, au lieu d'examiner les preuves de cette Religion avec toute l'atention, & tout le ſoin dont on eſt capable. Ce qui eſt contraire à la nature, eſt auſſi contraire à la raiſon. Ainſi le penchant à l'Incrédulité eſt une diſpoſition d'eſprit *forcenée & maniaque*, *monſtrueuſe & enragée*, pour nous ſervir des propres termes de *Charron* (a). Mais c'eſt une folie qui n'ôte point à l'homme ſa liberté, & dans laquelle l'homme ne demeure point malgré lui: *L'inſenſé a dit en ſon cœur* (b): *Il n'y a point de Dieu.*

A R-

(a) *Charron* au Chapitre 3e. des trois Véritez.
(b) Pſeaum. 53.

ARTICLE V.

Refutation d'un paſſage du Diſcours ſur la Liberté de penſer, *dans lequel l'Auteur prétend prouver que les peines à venir dont la Religion Chrétienne menace les violateurs de ſes Loix ne ſont pas certaines.*

IL eſt néceſſaire de répondre à une difficulté que les Incrédules font au ſujet des peines de la vie à venir.

Supoſons, diront-ils, que la Religion Chrétienne ſoit Divine; il eſt vrai qu'elle contient des menaces contre les violateurs de ſes Loix; mais il pourroit bien être que la terreur que ces menaces répandent dans l'eſprit ne ſoit qu'une terreur panique à laquelle les éfets ne répondront point, & que la Divinité, ſi elle exiſte, ne les a faites, ces menaces, que pour contenir les hommes dans leur devoir, & ſans avoir aucun ſérieux deſſein d'en venir jamais à l'execution. *Les menaces ne ſont pas de même obligation que les promeſſes* (a), *parce*

(a) Diſcours ſur la Liberté de penſer, pages 102. 103.

ce que celui qui fait les menaces eſt cenſé le Créancier, & celui contre qui elles ſont faites eſt eſtimé le Débiteur ; au contraire la perſonne qui promet devient le Débiteur, & celui à qui il eſt promis en aquiert le titre de Créancier.. D'où il arrive que le Promettant eſt dans une obligation indiſpenſable d'effectuer ſes promeſſes en qualité de Débiteur. Mais le Menaçant en qualité de Créancier n'eſt pas obligé d'exiger le châtiment, puis qu'il eſt au pouvoir de tout Créancier de remettre, s'il veut, tout ce qui lui eſt dû . . . . Il ne s'enſuit donc pas que ſi la vie, qui doit être la recompenſe du Juſte, ſera éternelle, le feu qui ſera le châtiment du Pécheur doive être auſſi éternel, parce que Dieu qui fait l'ofice de Créancier à l'égard du Pécheur qu'il menace ; & qu'il conſerve toûjours le droit, & le pouvoir de remettre toute la dette, ou une partie ; mais il ſe rend Débiteur à l'égard du Juſte en vertu de ſa promeſſe, & ne ſe peut diſpenſer de lui tenir parole.

Nous ſavons bien que les ofenſes ſont comparées à des Dettes, l'Ofenſé à un Créancier, & celui qui ofenſe à un Débiteur. Mais où eſt le Débiteur de bon ſens qui ira s'imaginer que ſon Créancier lui quittera ſa Dette, par la raiſon.

ſon qu'il peut la lui quitter? N'avoir d'autre eſpérance qu'en ce pouvoir du Créancier, & ſur cet unique fondement, ſe flater qu'on ne payera point ce qu'on doit, ne ſeroit-ce pas s'abuſer de la maniére du monde la plus ridicule?

Si un violateur incorrigible des Loix de Dieu avoit raiſon d'eſperer qu'il ne ſubira point les peines de l'Enfer, ſous prétexte que Dieu a le droit & le pouvoir de l'exempter de ces peines; il devroit donc auſſi eſperer qu'il ne mourra point, car Dieu a auſſi le droit & le pouvoir de l'exempter de la mort; & comme il ſeroit abſurde de compter ſur l'immortalité en vertu de ce pouvoir Divin, il n'eſt pas moins abſurde de compter ſur l'exemption des peines de l'Enfer, pendant qu'on viole obſtinément les Loix de Dieu. Car c'eſt une maxime du ſens commun; *Que du pouvoir à l'execution il n'y a point de conſequence* (a). De ce qu'une choſe ſe peut faire, on ne conclut jamais qu'elle ſe fera immancablement, & c'eſt raiſonner pitoyablement que de dire, Mon Créancier peut me donner ſa Dette; donc je ne la payerai point. Mais

(a) A potentiâ ad actum nulla datur conſequentia.

Mais allons plus avant. Il eſt certain qu'il y a une diſtinction très réelle entre le crime & la vertu, comme nous pourrions le faire voir avec une parfaite évidence.

La Sainteté conſiſte dans l'amour de la vertu, & dans la haine du crime. Si Dieu exiſte, il eſt de ſa nature infiniment Saint. Il a donc eſſentiellement de la haine pour le crime, comme il a eſſentiellement de l'amour pour la vertu. Voilà une preuve invincible des peines à venir, auſſi bien que des recompenſes; Dès qu'on avouëra l'exiſtence d'un Etre infiniment parfait.

Il eſt vrai que l'*amour*, & la *haine* ſont des *Paſſions*, quand il s'agit des hommes, & que par ce mot de *Paſſion* on entend en premier lieu une émotion de l'ame, cauſée, entretenuë, & fortifiée par quelque mouvement des eſprtis animaux. 2°. Une diſpoſition, une volonté, & une détermination de l'ame à produire quelque effet, quelque action en conſéquence de cette émotion excitée en elle par les eſprits animaux. Il eſt vrai encore qu'on ne peut attribuer à la Divinité aucun mouvement des eſprits animaux, ni aucune émotion cauſée par ces

ces mouvemens corporels, parce que Dieu n'a point de Corps, & qu'il eſt au deſſus de ces émotions turbulentes. Tout cela ne convient qu'aux hommes.

Mais il eſt certain que la diſpoſition, la volonté, & la détermination conviennent à l'Etre Suprême, & il ſeroit ridicule de ſe repréſenter un Dieu qui ne fût diſpoſé à rien, qui ne voulût rien, qui ne ſe déterminat jamais à rien. Ainſi, lorſque nous diſons que Dieu a de la haine pour le crime, cela ſignifie uniquement que Dieu eſt diſpoſé à punir le crime, qu'il veut le punir, qu'il y eſt déterminé. Dieu n'exiſteroit pas, s'il n'étoit pas infiniment parfait; il ne ſeroit pas infiniment parfait, s'il n'étoit pas infiniment Saint; & il ne ſeroit pas infiniment Saint, s'il n'avoit pas de la haine pour le crime, puiſque la Sainteté conſiſte dans la haine pour le crime; & il n'auroit pas de la haine pour le crime, s'il ne vouloit point le punir; ſa volonté eſt conſtante, parce qu'elle eſt toûjours conforme à ſes perfections, & il a un pouvoir ſans bornes de faire ce qu'il veut. Il s'enſuit donc que Dieu punira le crime.

Si la Sainteté de Dieu nous fait pré-

voir des peines à venir deſtinées aux Pécheurs incorrigibles, la conſcience les confirme par ſes remords. C'eſt un Juge ſubalterne ; quand il prononce intérieurement la condannation du pécheur, il ne faut pas s'imaginer que Dieu revoque la Sentence de ce Juge. Les Incrédules ont beau dire que le crime eſt indiférent. La conſcience bien conſultée dément cette opinion ; elle nous crie que le crime eſt mauvais, & puniſſable. Quiconque s'abandonne au crime eſt ataqué tôt ou tard par des remords. En vain le Scelerat s'éforce de les chaſſer entiérement, il ne ſauroit obtenir de trève, qu'à force de diſtraire, & de diſſiper ſon eſprit ; mais ſi de ſang froid, il vient à refléchir ſur ſes actions criantes, les remords fondent ſur lui comme des furies qui le déchirent cruellement.

Des ſentimens qui tourmentent l'homme après des crimes commis, qui naiſſent dans lui, malgré lui ; & dont il lui eſt impoſſible de s'afranchir entiérement & pour toûjours, ne ſeroit-ce point l'Ouvrage d'un Juge Suprême, & des avertiſſemens & des préludes des peines que les pécheurs obſtinez doivent ſubir un jour ? Si le crime ne méritoit point

de

de peine, l'homme s'afranchiroit entiérement & pour toûjours, de ces remords, en méditant profondement ſur la nature du crime; au lieu que plus on étudie la nature du crime, & plus on ſent qu'il eſt digne de punition. Mais ſi le crime mérite des peines, les remords de conſcience ſont viſiblement des peines trop légéres, ſur tout, pour certains crimes afreux.

D'ailleurs, s'il n'y avoit point dans la nature d'autre peine du crime que les remords de conſcience, il ſeroit quelquefois plus avantageux d'être un Scelerat inſigne, & endurci, que d'avoir une probité ſincére, & une conſcience délicate. Un Scelerat qui auroit l'adreſſe, ou le pouvoir d'échaper aux Tribunaux humains, & qui éviteroit ſoigneuſement de rentrer en lui même, ſeroit le moins puni de tous les pécheurs; ainſi plus un homme puiſſant ſeroit endurci dans les crimes les plus horribles, & plus il ſeroit favoriſé de Dieu; conſéquence juſte, mais horriblement injurieuſe à la Nature Divine! C'eſt un blaſphème tout pur. Il eſt donc certain qu'il y a des peines dans la vie à venir, & que les remords de conſcience

confirment la certitude de ces peines & en ſont des avertiſſemens, & des avant-coureurs.

L'Hiſtoire, & le Monde nous fourniſſent de tems en tems des Evenemens qui manifeſtent la Juſtice Divine, & qui confirment le deſſein que Dieu a de punir un jour les violateurs des ſes Loix. Il s'y trouve des exemples ſi ſenſibles de la Juſtice de Dieu, qu'il faut être aveugle pour n'y voir pas le doigt de Dieu. Si ces exemples nous font voir que Dieu veut punir les crimes, les crimes qui demeurent impunis durant cette vie, nous mettent dans la néceſſité de conclure que leur punition juſte & générale eſt reſervée dans la vie à venir.

L'Ecriture Sainte nous dit expreſſément que Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres ; On y voit cette Sentence terrible, prononcée aux violateurs de ſes Loix : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui eſt préparé au Diable & à ſes Anges* ; (a) & autres ſemblables expreſſions. Peut on rien voir de plus clair, & de plus précis que cette Sentence ?

Ce-

(a) Matt. Ch. 25. ℣. 41.

Cela ſufit pour faire voir l'erreur des Incrédules qui s'imaginent qu'en ſuposant la Divinité de la Religion Chrétienne, leur impieté ne doit pas les éfraïer néceſſairement. C'eſt une imagination qui choque viſiblement les lumiéres de la raiſon, & les régles de la prudence. Ainſi au lieu de dire, avec les Incrédules: Dieu peut ne punir pas le crime; Donc il ne le punira pas; Diſons plûtôt: Dieu peut punir le crime; Or on ne peut douter qu'il ne le veuille punir, quand on fait atention à la Sainteté de Dieu, aux ſentimens de la conſcience, aux exemples frequens de la Juſtice Divine, & aux Déclarations expreſſes que l'Ecriture Sainte contient. Donc Dieu punira tôt ou tard le crime. Diſons encore que ſi c'eſt une foibleſſe de s'éfraïer, quand on a ſujet d'être tranquile, c'eſt une folie d'être tranquile quand on doit s'éfraïer, & que c'eſt une extravagance énorme de preferer des poſſibilitez aparentes qu'un malheur n'arrivera point, à des raiſons poſitives & claires qu'il arrivera, ſur tout s'il s'agit d'un malheur extrême.

ARTICLE VI.

Securité dénaturée & monſtrueuſe des Incrédules à l'égard des peines de l'Enfer.

ALlons à la ſource de cette trompeuſe imagination des Incrédules qui ſe flatent qu'ils n'ont à craindre aucune peine aprés la mort. Tous les raiſonnemens qu'ils font pour éluder les preuves de ces peines à venir, ne ſont que le fruit empoiſonné de la *ſecurité*, compagne ordinaire de l'Incrédulité & de l'Irreligion.

On a fort bien dit que (a) *toutes les paſſions ſe juſtifient*, & que *ceux mêmes dont l'imagination eſt ſi déreglée qu'ils penſent être transformez en bêtes, trouvent des raiſons pour prouver qu'ils doivent vivre comme elles, qu'ils doivent marcher à quatre pattes comme elles, ſe nourrir des herbes de la campagne*, & imiter toutes *les actions qui ne conviennent qu'à elles.* Toutes les paſſions ſe juſtifient, & ce ſont les plus grands de tous les flateurs. Elles font enviſager les choſes, non point

(a) Le Pere *Mallebranche*, Recherche de la Vérité Tome 2. Liv. 5. Ch. 11.

point comme elles ſont en elles mêmes, mais comme on ſouhaite qu'elles ſoient.

La Securité eſt une paſſion qui fait enviſager un mal certain comme s'il étoit imaginaire, ou un mal qui talonne, comme s'il étoit fort éloigné, ou comme ſi on devoit en être exempt. La Securité diſſipe la crainte la mieux fondée, & endort l'eſprit au milieu du plus grand péril. Cela arrive particuliérement, lors que le plaiſir préſent ocupe & domine le cœur; alors les ſens, & l'imagination ſont quelquefois ſi fort enchainez au plaiſir que l'homme devient tout à fait inſenſible au danger le plus éfroyable, & le plus éminent. On auroit peine à croire ces éfets de la Securité, s'ils n'étoient confirmez par une infinité d'exemples. En voici ſeulement quelques uns.

Beltſazar ayant été défait par *Cirus* ſe retire (a) dans Babilone; Cette Capi-

(a) *Daniel*, Ch. 5. *Chevreau*, *Hiſt. du Monde* Liv. 1. Ch. 6. *Herodote* qui (Liv. 1.) donne à Beltſazar le nom de Labynet obſerve que le jour que la Ville fut priſe, c'étoit chez les Babyloniens un jour de fête & qu'ils étoient ocupez dans des jeux & des réjouïſſances lorſqu'ils aprirent leur malheur.

tale de ſon Empire étoit pourvuë de tout ce qui étoit néceſſaire pour une longue défenſe. Voilà une raiſon que la Securité de *Beltſazar* lui fait trouver invincible, pour ne rien craindre, & pour donner tout ſon tems au plaiſir; ainſi au lieu de veiller à la défenſe de Babilone, ce Prince ne ſonge qu'à ſes divertiſſemens; il y emploie les nuits & les jours, & enſeveli dans les délices il ſe ſe moque de Cirus dont l'entrepriſe lui paroit impoſſible & ridicule, parce que la Securité la lui fait voir impoſſible, & ridicule. Cependant le Vainqueur pouſſe vigoureuſement le Siége de Babilone, & trouve le moyen de faire entrer dans cette Place des Troupes qui ſurprennent & qui maſſacrent au milieu de ſes délices ce Prince prophane & débauché.

Salvian (a) fait mention d'une Ville conſidérable des Gaules dans laquelle la paſſion que les habitans avoient pour le plaiſir *étoit ſi grande & ſi générale qu'il n'y avoit point de difference entre les enfans & les vieillards. Toutes ſortes de déborde-mens y régnoient peſle & meſle, le luxe, les*

(a) *Mezerai* Abrégé Chr. de l'Hiſt. de France in 12°. Tome 7. Liv. 3. page 376. ſous l'an 409.

les carouſſes, les vilainies; ils s'enyvroient, ils paillardoient, ils danſoient. Les vieillards foibles & caducs qui n'avoient pas la force de ſe remuer n'en avoient que trop pour boire, ils chanceloient en marchant, & caprioloient dans la danſe. Cette paſſion pour le plaiſir les jetta dans une ſi étrange Securité, *que les principaux ne ſe levérent pas meſme de table, quand les ennemis entrérent dans la Ville.* La paſſion ne manquoit point ſans doute, de raiſons pour juſtifier cette funeſte indolence.

On voit par ces deux exemples, juſqu'à quel point les paſſions ſont capables d'endormir les hommes & combien il nous importe de nous défier de ces flateurs, comme l'a fort bien dit *Deſcartes* (a). Car enfin les paſſions nous ſuggerent fort inutilement des raiſons ſpecieuſes pour nous tranquiliſer dans le péril; ces raiſons ne changent rien à la nature des choſes, & ne ſervent qu'à rendre le mal plus ſurprenant, & plus horrible, quand il eſt arrivé.

Nos premiers Parens ſont créez immortels. Dieu les menace de les priver de l'immortalité, s'ils touchent à l'arbre de la Science du bien & du mal.

(a) *Deſcartes*, Traité des Paſſions, ſur la fin.

Dès lors que tu en mangeras (a) *tu mourras de mort.* Voilà une Sentence formelle, & un juſte ſujet de crainte. Le Démon leur fait entendre néanmoins, que quoi qu'ils mangent de ce fruit, ils ne mourront point, il leur fait acroire que leurs yeux ſeront ouverts, & leur promet qu'ils ſeront comme des Dieux ſachant le bien & le mal. A ces paroles ſéduiſantes le cœur de nos premiers Parens ſe corrompt, la paſſion les flate, & les perd. S'imaginoient-ils que Dieu n'éxécuteroit point ſa menace? Imagination vaine! Eſpérance trompeuſe! Une funeſte expérience leur aprend que ſi les promeſſes de Dieu ſont un juſte ſujet d'eſpérer, ſes menaces ne ſont pas moins un juſte ſujet de craindre.

Dieu menace l'Ancien Monde de le faire périr par les eaux; Noë eſt chargé de publier cette Sentence; mais Noë n'eſt point écouté. Le prenoit-on pour un viſionnaire agité d'une vaine frayeur, ou pour un fourbe qui leur en vouloit impoſer? Ou ſe flatoit-on que Dieu ne ſe reſoudroit jamais à punir tout le Genre humain coupable? Quels que fuſſent les raiſonnemens captieux ſur leſquels ces

(a) Gen. Ch. 2. ℣. 17.

ces Incrédules fondoient leur eſpérance chimérique de l'impunité, & qui les rendoient ſi tranquiles au milieu du péril, le Déluge leur fit voir que ces raiſonnemens étoient trompeurs.

Il y a des Incrédules qui paroiſſent tranquiles juſqu'à leur dernier ſoupir, qui meurent incrédules, comme ils avoient vécu, comme on l'a dit du Poëte (a) *Malherbe*, & de pluſieurs autres, & qui même paſſent juſqu'à plaiſanter dans ces derniers momens qui doivent être les plus ſérieux de la vie. Supoſons que ces marques de tranquilité ne ſoyent point fauſſes, & que dans ces derniers momens un Incrédule n'ait intérieurement aucune crainte; Que veut dire cela? Après ce que nous avons dit ici deſſus, la réponſe eſt aiſée. Ces marques réelles d'indolence ſont un fruit mortel de la Securité dénaturée, monſtrueuſe, & invetérée dans laquelle ces Incrédules avoient vécu, laquelle comme un bandeau épais les empêche de voir le malheur extrême qui les menace, car la Sécurité invéterée, pouſſée a ſon comble eſt capable de faire tenir à l'homme la conduite la plus monſtrueu-

(a) *Baile*, Dict. à l'Article *Malherbe*.

ſe, & la plus opoſée à ſes plus chers interêts. Un Incrédule qui meurt Incrédule & qui plaiſante en mourant, eſt un homme qui meurt dans une profonde létargie d'eſprit à l'égard de ſon ſort. Nous avons prouvé que le penchant à l'Incrédulité eſt une folie; tous les fous ne rentrent pas en eux-mêmes, il y en a pluſieurs qui meurent fous.

ARTICLE VII.

Etat afreux, & fin horrible d'un Impie capable de Réflexions au lit de la mort.

MAis tous les Incrédules ne meurent pas létargiques; l'expérience fait voir qu'il y en a qui ſe réveillent aux aproches de la mort. Mais quelles réflexions peuvent-ils faire, quand ils ſe voyent forcez de mourir? Nous avons dit que l'impieté qui avoit fait les délices de l'Incrédule devient enfin ſon impitoiable Bourreau; c'eſt le ſort inévitable d'un Incrédule mourant, capable de faire de ſérieuſes réflexions.

En

En éfet, il étoit abſolument du devoir, & de l'interêt de l'Incrédule de chercher Dieu, & comme Monſieur Paſcal l'a fort bien dit (a) *Toute la vie de l'homme doit ſe paſſer à plaire à Dieu, ou à le chercher.* Nous ſavons fort bien que pour obéir, *Il faut* (b) *avoir connoiſſance du Légiſlateur & de la Loi.* Mais l'Impie au lit de la mort, peut-il ſe rendre témoignage à lui-même, d'avoir fait, ſans reſerve, tout ce qui dépendoit de lui, pour connoître le Légiſlateur & la Loi? Peut-il dire que le Principe qui le faiſoit agir durant ſa vie étoit un amour ſincère & ardent pour la vérité, dégagé de toutes ſortes de motifs mondains? N'a-t-il à ſe reprocher aucun déſir outré d'indépendance, qui lui ait fait prendre gout à l'incrédulité, ni aucun ſentiment d'orgueil qui l'ait porté à mépriſer la créance de la Religion, parce que c'étoit la créance du Public, ni aucun préjugé injuſte qui flatât ſon impieté, ni aucune paſſion mondaine favorite de ſon cœur, ni aucun exemple d'Incrédulité qu'il ait été ravi de ſuivre?

(a) *Paſcal*, Penſées ſur la Religion Titre 18.
(b) *Pufendorf*, Devoirs de l'homme, & du Citoien Liv. 1. Chap. 2. §. 6.

vre? Quoi! l'Incrédule n'auroit rien de tout cela à ſe reprocher? Ah! nous en ateſtons ſa conſcience. Nous en appellons à ces Incrédules qui à l'aproche de leur fin, ſentant l'inutilité, & le néant de cette bravoure fauſſe, brutale, & monſtrueuſe dont les autres Incrédules ſe font un point d'honneur, font éclater toutes les marques du plus afreux déſeſpoir, touchent, pénétrent, éfraïent l'ame des aſſiſtans.

S'il y a un Dieu infiniment parfait, & que la Religion Chrétienne ſoit Divine, l'Impie doit ſe repréſenter comme un Ouvrage qui étant rempli de caractères éclatans de la plus ſublime ſageſſe, & doüé d'intelligence, n'a point voulu s'étudier de bonne foi, & reconnoitre l'Ouvrier qui l'avoit formé. C'eſt un ſujet qui pour s'exempter de rendre à ſon Souverain légitime les juſtes hommages qui lui ſont dûs inviolablement, a pris le parti de combatre ſon exiſtence. C'eſt une Créature redevable de ſon être, de ſa conſervation, de ſes avantages, en un mot, de tout ſans exception, au plus parfait, & au plus aimable de tous les Etres, & qui néanmoins a pouſſé la noirceur de ſon ingra-

gratitude, & de ſon mépris juſqu'à mettre au rang des chimeres le premier, & le plus grand de ſes Bienfaiteurs. C'eſt un homme que les promeſſes les plus formelles d'un ſouverain bien, & les menaces les plus terribles d'un extrême malheur ont trouvé dur comme un diamant. C'eſt donc un ingrat qui s'étant éforcé durant cette vie de bannir de ſon eſprit & de ſon cœur, l'idée & le ſentiment de ſon Bienfaicteur Souverain, mérite après ſa mort, d'être éloigné pour jamais de cet Etre tout parfait en qui ſeul le ſouverain bien peut ſe trouver, & loin duquel, il ne peut y avoir après la mort que triſteſſe, & qu'horreur.

Si vous demandez par quelle raiſon un Incrédule peut faire au lit de la mort ces réflexions éfraïantes, nous répondons que c'eſt parce qu'il doute, & qu'il ne ſauroit jamais être parfaitement aſſuré qu'il n'y a point de Dieu, & point de peines à craindre pour lui après la mort. Comme le doute ſur un événement, n'en exclut point la poſſibilité qu'il arrivera, & qu'au contraire la poſſibilité eſt inſéparablement atachée au doute; l'idée de la poſſibilité qu'il y ait

un

un Dieu, & l'idée de la poſſibilité qu'il y ait des peines reſervées à l'impieté, ces idées ſufiſent pour jetter l'Impie dans la plus violente fraïeur. Car le doute des Impies eſt un doute volontaire, & recherché. Lorſqu'on aime ſincérement la vérité, & qu'on cherche de bonne foi à s'inſtruire, le doute qui vient à la traverſe inquiéte, atriſte, mortifie, eſt inſuportable; on fait tous les éforts imaginables pour s'en délivrer. Mais pour les Incrédules, tandis qu'ils jouïſſent d'une ſanté parfaite, & qu'ils ſont en état de ſatisfaire leurs déſirs, les doutes ſur la Religion les enchantent, ils n'oublient rien pour s'y confirmer; ils cherchent les ténébres, ils haïſſent la lumiére; Si les réponſes qu'on fait aux dificultez étalées contre la Religion, ſont foibles, ils chantent le triomphe, leur joïe eſt peinte ſur leur viſage; Si ces réponſes ſont ſolides & fortes, ils ſoufrent cruëllement, ils fremiſſent de rage, & ſouvent ils refuſent leur atention aux réponſes, de peur de voir des ſolutions mortifiantes qu'ils ne voudroient jamais trouver. Enfin, ſi le doute, pendant qu'il dure, doit ſuſpendre nôtre jugement, & nous empêcher de nous dé-

déterminer pour ou contre un Parti ; il eſt clair que lorſqu'on rejette un Parti, dans le tems qu'on eſt en doute s'il faut le rejetter, l'on manifeſte par cette détermination le panchant du cœur pour le Parti contraire. Or les Incrédules doutent de la Religion Chrétienne, ſans qu'il leur ſoit poſſible de s'en éloigner davantage que par des doutes ; mais dans cette incertitude ſuſpendent-ils leur jugement, demeurent-ils indeterminez dans leur conduite, ſe refuſent-ils la jouïſſance de ce que la Religion défend ? Non, mais ils rejettent la Religion qui les embaraſſe, & ſe jettent dans le Parti de l'impieté & de l'irréligion qui les favoriſe ; ils font ainſi éclater leur éloignement de la Religion, & leur penchant à l'impieté ; & ſi l'impieté mérite des peines, il eſt juſte que les Incrédules ſoient punis. S'il y a un Dieu, & un jugement à venir, les Impies n'ont rien à eſpérer, & ils ont tout à craindre. Cette conſéquence eſt naturelle & néceſſaire, & un Incrédule peut aiſément la ſentir au lit de la mort, s'il eſt alors capable de réflechir.

Repréſentez-vous donc bien un Incrédule couché dans un lit, hors d'eſpé-

pérance d'en relever jamais, & capable de réflexions. Alors le paſſé, le préſent, & l'avenir conſpirent à le rendre malheureux, rien ne ſe préſente pour le conſoler.

Il regrette le paſſé; le préſent le tourmente; l'avenir le conſterne. Plus d'emplois, plus de biens, plus de plaiſirs; adieu tous ces apas qui avoient charmé ſon cœur, toute cette félicité qui avoit jetté ſon ame dans une eſpèce d'yvreſſe; il faut renoncer à tout, tout eſt fini pour lui, & fini pour jamais; il ne lui reſte que le cuiſant regret de cette perte univerſelle & ſans retour de tous les plaiſirs qu'il avoit pris dans le monde, & de tous les avantages qu'il avoit poſſedez. Quel creve-cœur! Quel deſeſpoir!

Mais qu'eſt-ce qui conſolera l'Impie dans ce lit de la mort? D'où tirera-t-il des remedes pour adoucir ſon mal? L'avenir prochain ne lui préſente que des idées de frayeur & de rage. Si l'idée de l'anéantiſſement de ſon ame ſe préſente à ſon eſprit, c'eſt une idée horrible, qui bien loin de conſoler l'Impie eſt pire que le mal qu'il ſoufre actuellement, parce que ſon cœur n'étant plus rem-

rempli du monde, ni ſon eſprit diſſipé par les divers objets du monde, que l'yvreſſe eſt ceſſée, & l'enchantement fini, l'idée de l'anéantiſſement ſe préſente ſans voile à l'eſprit de l'Impie & avec toute ſon horreur. Cependant quelque afreuſe que ſoit cette idée, voilà l'azile, la reſſource, la conſolation de l'Impie, il n'y en a point d'autre pour lui : *Juvaret hæc nobis, & dici potuiſſe* (a) *& non potuiſſe refelli*, dira-t-il. O cruelle, & mille fois cruelle conſolation que celle là ! Ainſi l'on peut dire ;

Una Salus iſtis nullam ſperare ſalutem (b).

Le Salut de ceux-ci, c'eſt de n'en point atendre.

Quand l'eſprit de l'Impie ne ſeroit ocupé que de ces réflexions, il y en a ſufiſamment pour l'abîmer dans un deſeſpoir des plus afreux. En éfet, regretter le tems paſſé, ſoufrir des douleurs dans le tems préſent, enviſager avec horreur un avenir prochain ; ne voir

(a) C'eſt une imitation d'*Ovide* Metamorph. Lib. 1. ſur la fin.

(b) C'eſt un vers de *Virgile* ; on y a changé le *Victis* qui eſt dans l'Original en celui de *Iſtis* qui ne rompt point le vers, la quantité des ſilabes demeurant *la même*.

voir de toutes parts que des ſujets de la plus amère triſteſſe, & pas une ombre de la moindre conſolation, ſi cela n'eſt pas un véritable déſeſpoir, & un déſeſpoir affreux, que ſera-ce donc que déſeſpoir? Nous ſupoſons que l'eſprit & le cœur de l'Impie ne ſont plus alors abimez dans une indolence dénaturée, & monſtrueuſe.

Mais l'Impie n'en eſt pas quite pour la frayeur d'un anéantiſſement prochain. Car ſi à force d'avoir écouté les dificulté étalées contre les principes de la Religion, & d'avoir tourné le dos aux preuves qui établiſſent ces grands principes, l'Impie s'étoit fait une agréable habitude de douter de la Religion, ce doute devient pour lui au lit de la mort un très cruël ſuplice. S'il y a une vie à venir, qu'eſt-ce que l'Impie eſpere? Rien. Qu'eſt-ce qu'il aprehende? Tout. Il ſe regarde donc à la veille d'être pour jamais anéanti, ou malheureux. Peut être qu'il ſera anéanti, ſuivant ſon Siſtème; Mais peut-être qu'il ſera éternellement malheureux. *Peut-être* le plus horrible qu'il y ait jamais eu! Incertitude ſouverainement cruelle! A la vuë d'une telle fin; n'eſt-il pas bien natu-

rel de s'écrier, *Que je meure* (a) *de la mort des Juſtes & que ma fin ſoit ſemblable à la leur.*

ARTICLE VIII.

Le bonheur ſolide ſur la Terre, & l'heureuſe mort d'un vrai Chrétien.

SI l'Impieté devient tôt ou tard l'impitoyable Bourreau d'un Incrédule capable de réflechir; La Pieté fait, dès cette vie, le Bonheur des Perſonnes raiſonnables qui ont embraſſé de bonne foi le parti de la Religion. C'eſt ce ce qu'il faut maintenant faire voir, en peu de mots.

Nous ſupoſons un homme qui ayant bien médité les preuves de la Religion Chrétienne, s'eſt perſuadé par raiſon qu'elle eſt Divine, ſe conforme de tout ſon cœur aux Loix qu'elle impoſe, & compte entiérement ſur les promeſſes qu'elle contient.

Ce Chrétien reconnoiſſant de bonne foi qu'il dépend à tous égards d'un Etre Su-

(a) *Nombres* 23. 10.

Suprême lui rend fidellement ſes hommages. Mais cette dépendance eſt pour lui la plus douce qu'il puiſſe concevoir, parce qu'il eſt perſuadé que cet Etre Suprême eſt le plus équitable de tous les Souverains, le premier & le plus grand de ſes Bienfaiſteurs, le meilleur de ſes Amis, le plus tendre de tous les Peres.

L'Evangile n'ordonne point de renoncer à tous les biens, & à tous les plaiſirs de la terre. Le vrai Chrétien jouït ſans ſcrupule, & avec une reconnoiſſance ſincère de ceux que la Providence lui ofre, mais il en jouït dans les Règles de la modération que la raiſon, & l'Evangile lui preſcrivent, & par l'exacte, & conſtante obſervation de ces ſages Règles, il ſe voit agréablement à l'abri des maladies, des douleurs, des chagrins, & des autres mauvaiſes ſuites que s'atirent ceux qui ſe ſont rendus eſclaves des biens, & des plaiſirs de la terre.

Si le vrai Chrétien trouve en lui quelque penchant que l'Evangile condanne; bien loin d'écouter ce penchant déreglé, il n'oublie rien pour le vaincre. Les premiers combats ſont toûjours les plus

ru-

rudes ; mais le déſir ardent de vaincre adoucit ſa peine, & le plaiſir de la victoire le dédommage aſſez de ſes peines & de ſes ſoins. Il ſe félicite d'avoir ſurmonté un ennemi de ſon bonheur particulier, ou du repos de la Societé dont il eſt membre ; car à meſure que le Chrétien examine toutes les paſſions que l'Evangile condanne, il les trouve toutes contraire au vrai bonheur des particuliers, ou au repos de la Societé que le vrai Chrétien déſire de tout ſon cœur de maintenir autant qu'il lui eſt poſſible. Ce ne fut pas ſans doute ſans plaiſir que *Socrate* triompha glorieuſement de ſon penchant naturel à l'yvrognerie, & à la débauche des femmes (a).

Un vrai Chrétien plus ſenſible aux dé-

(a) Du tems de *Socrate*, il parut à Athenes un Phiſionomiſte qui avoit déja découvert les inclinations de bien des gens ſur leur ſimple aparence extérieure. Quelques Diſciples de Socrate voulant faire l'épreuve de l'Art de cet homme l'amenérent à leur Maitre que cet homme ne connoiſſoit point ; après qu'il eut examiné les traits de ſon viſage, il déclara que c'étoit le Vieillard le plus enclin à la débauche des femmes, & à l'yvrognerie qu'il eût jamais vû. Tous les Diſciples ſe mirent à éclater de rire ; mais Socrate leur répondit que ſon penchant naturel le portoit à ces deux vices, mais qu'il les avoit corrigez par les preceptes de la Philoſophie.

délices de l'eſprit, qu'aux plaiſirs des ſens, trouvant ceux là plus délicats, plus nobles, & plus dignes de l'homme, aura toûjours abondamment de quoi ſe ſatisfaire: Il n'a qu'à étudier la Nature; elle fera toûjours briller à ſes yeux de nouveaux caractères de la plus ſublime ſageſſe; ces caractères de ſageſſe le perſuaderont de plus en plus qu'il y a un Etre infiniment parfait, & le confirmeront de plus en plus dans la douce eſpérance de poſſéder un jour le ſouverain bien. Ainſi la Nature lui fournira toûjours de nouveaux ſujets d'admiration, & de joïe. En éfet, à meſure qu'il étudiera l'Univers, il y découvrira un enchainement, & une ſubordination merveilleuſe de fins particuliéres, & très bonnes, un juſte choix, & une ſage ſubordination de moyens pour parvenir à ces fins, & un ordre très-beau, & conſtant dans la Nature. Il obſervera que les Aſtres ſont néceſſaires à la terre, que la terre eſt néceſſaire pour la production des plantes, que les plantes ſont néceſſaires pour l'entretien des animaux, que la plupart des animaux ſervent à l'homme, & que les hommes ne peuvent ſe paſſer les uns des autres; il con-

contemplera le nombre ſurprenant des parties dont le Corps humain eſt compoſé, la délicateſſe de pluſieurs de ces parties, leur juſte raport, leur ſage arrangement, & leurs diferens uſages; Il admirera l'ordre néceſſaire & conſtant avec lequel les Saiſons ſe ſuivent, le jour ſuccede à la nuit, les plantes & les fruits ſe produiſent, les animaux ſe forment, & les eſpèces ſe conſervent. Les Ouvrages de la Nature les plus mépriſez du Vulgaire atireront l'atention du Chrétien curieux, par la ſtructure admirable, & les autres traits de ſageſſe qu'il y découvrira. Les curieuſes obſervations qu'il fera dans la Nature lui ſeront très agréables, & il ſe réjouïra dans l'eſpérance de connoitre beaucoup mieux après ſa mort cette varieté infinie de merveilles que l'Univers renferme, & dont il ne peut découvrir maintenant que quelques échantillons par raport au nombre infini des Ouvrages de l'Univers. Ainſi remarquons en paſſant que les Sciences bien étudiées divertiſſent l'eſprit, & afermiſſent le Chrétien dans ſa foi.

Tout homme ſage ſe propoſe un bon but; Le grand but du vrai Chrétien eſt de ſe perfectionner, de plaire au Dieu qu'il

qu'il adore, de s'unir à lui pour jamais, & d'obtenir de lui le ſouverain bien. Il perfectionne ſon eſprit par la connoiſſance des véritez utiles, mais il ſent fort bien que toutes les connoiſſances lui deviendroient inutiles s'il ne les faiſoit ſervir à la perfection du cœur. Les vertus humaines ne ſauroient convenir à ſon plan ; ce n'eſt point parce qu'elles coutent plus à conſerver que les vertus Chrétiennes, & que malgré toutes les précautions que l'hipocrite peut prendre, elles ſe démaſquent tôt ou tard. Le vrai Chrétien les mépriſe & les rejette par de plus nobles motifs. Il eſt très perſuadé que les vertus humaines ne ſauroient jamais perfectionner l'homme, que le Dieu à qui il veut plaire les rejette, qu'il demande abſolument les vertus Chrétiennes, & qu'il connoit toûjours parfaitement tout ce qui ſe paſſe dans le cœur. Le grand but que le vrai Chrétien ſe propoſe l'oblige à contracter une heureuſe habitude des vertus Chrétiennes. Ce qu'on fait par habitude, on le fait avec plaiſir. Le vrai Chrétien ſe plait à être vertueux, & il deteſte dans ſon cœur les diſpoſitions contraires aux vertus Chrétiennes, parce qu'il les trouve

ve déteſtables ; & comme les vertus Chrétiennes s'enracinent de plus en plus dans ſon cœur par l'habitude, il en fait uſage avec plaiſir dans quelque état qu'il ſe trouve, & quelque relation qu'il puiſſe avoir avec les autres hommes ; il eſt bon Fils, bon Pere, bon Mari, bon Citoien, bon Ami, bon Parent, bon Magiſtrat, bon Souverain, bon Sujet ; il ne fait du mal à autrui qu'avec regret, & par force ; & il ne fait du bien qu'avec joye, & la joye qu'il reſſent à être utile lui en fait rechercher les ocaſions.

L'habitude des vertus Chrétiennes fait ſeule le vrai merite, & le vrai merite gagne immancablement l'eſtime, l'amitié, & la confiance de toutes les perſonnes raiſonnables. On doit eſtimer un homme à meſure qu'il fait un bon uſage de la raiſon, qu'il travaille ſérieuſement à éclairer ſon eſprit, & à rectifier ſon cœur ; on doit l'aimer ſelon qu'il ſe plait à faire du bien à ſes ſemblables, & qu'il évite ſoigneuſement de leur faire du mal ; on doit ſe confier en lui, ſuivant que les principes de ſa probité ſont bons, ſolides, & enracinez dans ſon cœur.

L'eſtime, l'amitié, & la confiance

étant une eſpéce de tribut que l'on doit au vrai mérite, le vrai Chrétien jouït ſans orgueil, & avec plaiſir, de ce tribut naturel. Il en jouït ſans orgueil, parce qu'il eſt perſuadé qu'il doit à Dieu toutes ſes vertus, & toute la force qu'il a de les cultiver, qu'il eſt indiſpenſablement obligé de les cultiver, & que nonobſtant toute ſon atention, & tous ſes ſoins, il tombe journellement dans quelque faute. Il jouït avec plaiſir de ce tribut, parce que la poſſeſſion actuelle de l'eſtime, de l'amitié, & de la confiance donne auſſi naturellement, & néceſſairement du plaiſir au cœur de l'homme, que les mets les plus exquis cauſent d'agréables ſenſations à un palais bien diſpoſé; ce plaiſir du cœur eſt des plus doux, & des plus délicats que l'homme raiſonnable puiſſe prendre, & l'homme raiſonnable le peut prendre, pourvû que ce ſoit dans les règles de la modération, & avec la juſte reconnoiſſance duë à l'Auteur de tous les biens.

Tous les hommes tombent tôt ou tard dans quelque ſorte d'affliction; les plus heureux n'en ſont point exempts; c'eſt une eſpèce de Tribut qu'il faut tous païer à la Nature. Le vrai Chrétien eſt ce-

celui ſeul qui jouït des plus ſolides & & des plus grands privilèges. Dans quelque affliction qu'il puiſſe tomber, il trouve dans l'Evangile une ſource inépuiſable des plus douces conſolations, qui comme un beaume très excellent gueriſſent ſes plaïes, ou charment ſes douleurs les plus vives. Voici les réflexions du vrai Chrétien.

Aucun mal ne peut jamais affliger un fidelle ſans la permiſſion de cet Etre Suprême qui préſide toûjours ſur tous les événemens, & qui arrête le mal, quand il juge à propos de l'arrêter. Cet Etre infiniment bon ne permettroit jamais qu'un fidelle fût affligé, ſi dans cette permiſſion, il n'avoit pas des vuës toûjours avantageuſes au fidelle. Ainſi Dieu en permettant qu'un fidelle ſoufre, agit, ou comme un Medecin très habile qui ne fait pas dificulté d'ordonner un remède cuiſant, quand il le connoit très ſalutaire pour le mal qu'il veut guerir, mais qui a un ſecret merveilleux pour calmer la violence des douleurs; ou comme un Pere ſage qui emploie le châtiment pour corriger de quelque défaut un fils qu'il aime tendrement, & qu'il veut rendre digne de poſſeder un très

riche héritage qu'il lui deſtine ; ou comme un Roi qui appelle les premiers au Combat, ſes plus fidelles Sujets afin que par l'exemple éclatant de leur fidelité & de leur courage, ils donnent de l'emulation aux autres, mais comme un Roi très-puiſſant & d'une liberalité ſans égale, qui fournit à ſes fidelles Sujets tous les moyens de vaincre, & qui donne des Royaumes aux vainqueurs.

Telles ſont les idées du vrai Chrétien au ſujet des afflictions. Il les enviſage tout autrement que ne font les autres hommes. Ce ſont pour lui des marques de la bonté du Dieu qu'il adore; ce ſont pour lui des moyens plus ſeurs de parvenir au ſouverain bien ; c'eſt pour lui un chemin plus court pour arriver à la gloire immortelle. Plus il eſt rempli de ces idées, & moins il eſt ſenſible aux afflictions. Celles que les autres hommes trouveroient les plus accablantes & les plus longues, le vrai Chrétien les trouve (a) legéres, & courtes, &

(a) *Nôtre affliction legère du tems préſent produit pour nous un poids éternel d'une gloire excellemment excellente.* 2. Corinth. 4. 17. *Tout bien compté j'eſtime que les ſoufrances du tems préſent ne ſont point à balancer contre la gloire à venir qui doit être revélée en nous.* Rom. 8. 18.

& il ſe réjouït même (b) quelquefois dans le feu des afflictions qui feroient ſucomber les autres hommes, & les précipiteroient dans le deſeſpoir.

On a dit (c) que *La Philoſophie triomphe aiſément des maux paſſez, & des maux à venir. Mais que les maux préſens triomphent d'elle.* Mais il faut dire que la Philoſophie Chrétienne triomphe auſſi des maux préſens par de ſecrets reſſorts que le Philoſophe Chrétien ne pourroit pas toûjours expliquer, mais dont il ſent la force victorieuſe dans ſes beſoins. C'eſt une vérité de fait contre laquelle il ſeroit inutile de s'inſcrire en faux; la raiſon ne permet pas de démentir l'expérience.

Enfin repréſentez-vous un vrai Chrétien couché dans un lit de la mort, ou près de la mort de quelque autre maniére. C'eſt là qu'il jouït du plus grand des privilèges atachez à la Pieté, & inconus aux autres hommes. Il enviſage la mort d'une maniére bien diféren-

(b) Les Apôtres *ſe réjouiſſoient d'avoir eu l'honneur de ſoufrir des oprobres pour le nom de Jéſus.* Act. 5. 41.

(c) Mr. de la Rochefoucault Réflexions Morales, *Reflex.* 25.

te de la maniére dont les autres hommes l'enviſagent ; & la vuë de cette mort produit dans ſon cœur des éfets bien opoſez à ceux qu'elle produit dans le cœur des autres hommes. La mort eſt pour les hommes du Siécle le Roi des épouvantemens ; mais elle eſt pour le vrai Chrétien un ſujet de joïe. Les hommes du Siécle ne ſauroient l'enviſager fixement, ſans en être conſternez ; mais le vrai Chrétien ſe plait à la regarder en face. Que craindroit-il ? Seroit-ce l'anéantiſſement de ſon ame ? Mais il eſt très perſuadé que ſon ame eſt immortelle. Seroit-ce des peines à venir ? Mais la menace n'en eſt faite qu'aux Impies & aux Pécheurs obſtinez. Seroit-ce le châtiment des fautes qu'il a commiſes par foibleſſe, nonobſtant toute ſon atention, & tous ſes ſoins ? Mais il croit fermement que le Sang du Meſſie a lavé entiérement ces ſortes de taches ; Il croit qu'il va comparoitre devant un Juge Univerſel, mais il croit auſſi que ce Juge s'eſt déclaré ſon Redempteur, ſon Avocat, & ſon Frere. Le vrai Chrétien ne craint rien, mais il eſpére beaucoup. Sa conſcience lui rend témoignage qu'il a vecu conſtamment dans

dans une pieté ſincére, & ſa foi lui fait eſperer fermement le bonheur que l'Evangile promet à la pieté ſincére & conſtante. Ainſi le paſſé lui répond de l'avenir, & l'avenir lui fait trouver dans le préſent des douceurs inexprimables. Il enviſage la mort comme la fin des miſéres de ce monde, & comme l'entrée à ce ſouverain bien apres lequel il ſoupiroit ſans ceſſe. Il ſe regarde à la veille de vivre d'une vie toute nouvelle, & parfaitement ſpirituelle, de vivre uni à Dieu, aimé de Dieu, ſans que jamais la miſere, la douleur, le péché, ni la mort puiſſent plus avoir aucune priſe ſur lui. Un vrai Chrétien pénétré de ces idées voit aprocher la mort, & la reçoit non ſeulement ſans frayeur, ſans regret, tranquilement, avec joye, mais même on en voit quelquefois qui la reçoivent avec des raviſſemens de joye, qu'on peut fort bien appeller des avant-gouts d'une parfaite felicité.

Tels ſont les plaiſirs, & telle eſt la fin d'un vrai Chrétien. Ces plaiſirs que nous venons d'indiquer ſont réels, purs, & durables.

Leur réalité ſe confirme par la douce expérience que les vrais Chrétiens en

ſont, & dont le témoignage doit être reçû, parce qu'il n'eſt pas poſſible de leur prouver qu'ils ne ſentent point ces plaiſirs, & que la raiſon fait voir qu'ils doivent les ſentir. Si les Incrédules ſoutiennent que ces plaiſirs leur ſont inconus, nous en conviendrons aiſément; mais cela ne leur donne aucun droit d'en nier la réalité; autrement les aveugles nez auroient droit de nier qu'il y ait des couleurs agréables; & les Sourds auroient raiſon de mettre au rang des chimères tous les plaiſirs de la muſique.

Les plaiſirs de la pieté Chrétienne ſont purs, c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont ni traverſez, ni ſuivis d'aucun remord de conſcience, parce qu'ils ſont conformes aux Loix de la conſcience, ce qui augmente extrèmement la douceur de ces plaiſirs, & qui les éléve fort au deſſus des plaiſirs de l'Impieté qui ſont ſouvent traverſez ou ſuivis d'une cruelle amertume.

Enfin les plaiſirs de la pieté Chrétienne ſont durables, & bien loin de s'afoiblir, & de s'éteindre par l'âge, au contraire ils augmentent, parce que la pieté qui les produit ſe fortifie toûjours dans

dans le cœur du vrai Chrétien, qui en avançant dans l'âge, eſt perſuadé qu'il s'aproche du ſouverain bien.

Ainſi un vrai Chrétien goûte dans cette vie des plaiſirs auſſi réels, mais plus purs, plus doux, & plus durables que ne le ſont ceux des Impies, & il finit ſes jours d'une maniére tres douce, au lieu que la fin des Impies reſſemble quelquefois à un avant-coureur d'Enfer.

On nous dira ſans doute qu'un tres grand nombre de ceux qui font profeſſion de la Religion Chrétienne, & qui veulent paſſer pour bons Chrétiens ne connoiſſent pas des plaiſirs dont nous venons de parler, & ne meurent pas avec joie. Nous répondons que c'eſt leur propre faute, & qu'étant Chretiens de ſpeculation, & de théorie, ils veulent conſerver le gout, & les ſentimens des Païens & ſe conduire comme s'ils etoient Païens, non comme des ſages Païens, car ceux-ci ſe conduiſoient d'une maniere bien plus raiſonnable, mais comme ſe conduiſoit le commun des Païens. Mais cela n'afoiblit nullement le Preſervatif que nous avons opoſé au penchant à l'Incrédulité & à l'Irreligion; par-

ne que c'eſt le propre de la Religion Chrétienne de rendre ſes fidelles Sectateurs infiniment heureux dès cette vie, & de leur faire envisager la mort avec plaiſir, à meſure que le cœur s'attache à cette Sainte Religion; de ſorte que plus un homme a le cœur Chrétien, & moins il craint l'accompliſſement des promeſſes (a) de l'Evangile, à moins que quelque noire vapeur ne vienne troubler ſa félicité.

Supposons pour un moment que peut-être le vrai Chrétien mourant qui croit qu'il va jouir du ſouverain bien, ſe trompe, & que ſon ame s'anéantit; Ce prétendu anéantiſſement ne ſauroit jamais être un mal pour lui, parce que n'ayant jamais cru que ſon ame dût être anéantie, l'idée de cet anéantiſſement ne l'a jamais rendu malheureux; mais ayant toûjours eſpéré une félicité parfaite, cette eſpérance a toûjours été pour lui une ſource inépuiſable de conſ[illegible] tions, & de plaiſirs. Ainſi, ſ[illegible] que l'immortalité de l'ame fût une

(a) [illegible] *utile à toutes choſes, [illegible] préſente, & de celle qui* [illegible] *IV. N. 8.* Voiez auſſi [illegible] Ch. 19.

ſe douteuſe, il ſeroit viſiblement plus avantageux à l'homme raiſonnable de croire cette immortalité que d'en rejetter la créance. C'eſt ce que nous eſpérons de faire mieux ſentir encore dans les deux Articles ſuivans; Ajoûtons ici que les plus ſages d'entre les Païens ont été de ce ſentiment. Ecoutons Socrate (a): *Si ce que je dis ſe trouve vrai* (que l'ame eſt immortelle) *il eſt très bon de le croire; & ſi après ma mort, il ne ſe trouve pas vrai, j'en aurai toûjours tiré cet avantage dans cette vie que j'aurai été moins ſenſible aux maux qui l'accompagnent ordinairement.*

ARTICLE IX.

Quand le Souverain Bien que la Religion Chrétienne nous promet ſeroit douteux, il y auroit de la prudence à le rechercher.

CE que nous avons dit dans les Articles précedens ne ſuffiroit-il pas pour contre-balancer le penchant à l'Impie-

(a) Voiez *Platon* dans le *Phedon* ou *Dialogue de l'Immortalité de l'ame.*

pieté? Donnons pour un moment aux Incrédules tout ce qu'ils peuvent déſirer, & faiſons voir que cependant il eſt de la prudence de preferer le parti de la Religion à celui de l'Impieté.

Il faut remarquer premiérement *qu'il eſt impoſſible aux hommes de s'aſſurer parfaitement par les ſeules forces de la raiſon, qu'une propoſition purement négative ſoit véritable; à moins que la propoſition afirmative ſa contraire ne ſoit évidemment contradictoire à quelque autre propoſition manifeſtement reconnuë pour véritable.* Car quand on auroit détruit toutes les raiſons conuës qui apuyent la propoſition afirmative, on auroit toûjours ſujet de dire, peut-être y a-t-il quelque autre raiſon que nous ne découvrons pas, qui établit la vérité de cette propoſition afirmative, & qui par conſéquent nous empêche d'être parfaitement aſſurez que la propoſition purement négative eſt véritable. C'eſt pour cela qu'on ne peut être parfaitement aſſuré des propoſitions ſuivantes. *L'eſprit humain ne trouvera jamais le mouvement perpetuel, la quadrature du cercle, la pierre Philoſophale &c.* Tout ce que l'on peut dire raiſonnablement à l'égard de l'afirmative de pareil-

les

les propoſitions, c'eſt qu'on n'y voit point d'aparence de vérité.

Ce principe eſt une ſuite néceſſaire de celui-ci : *L'eſprit humain eſt borné*; & c'eſt en vertu de ce principe qu'un Incrédule ne peut jamais être parfaitement aſſuré de cette propoſition : *La Religion Chrètienne n'eſt point véritable*; car quoi que dans ces derniers tems, la Religion Chrétienne ait été ataquée avec plus d'adreſſe, & de violence, qu'elle ne l'eût jamais été, il a été impoſſible juſqu'à préſent à l'Incrédulité d'anéantir les preuves connuës qui établiſſent d'une maniére inébranlable la Vérité de cette Religion. Et quand même ils en viendroient à bout, ils auroient toujours ſujet de dire, peut-être y a-t-il quelque autre preuve que nous ne découvrons pas, qui établit la Vérité de la Religion Chrétienne. Ainſi toutes les prétentions des Incrédules ſe reduiſent à douter que cette Religion ſoit véritable; & nous voulons bien dans cet Article & dans le ſuivant, ſupoſer avec eux qu'il y a ſur ce ſujet de ſi fortes raiſons pour & contre, qu'il eſt impoſſible à l'homme le plus pénétrant de ſavoir de quel parti eſt la vérité.

Dans

Dans cette ſupoſition, voions lequel des deux Partis mérite nôtre préference, *ou* celui de la Religion Chrétienne qui nous promet *le* ſouverain bien, *ou* celui de l'*Impieté* qui renonçant à ce Bien, ne recherche que les biens de la terre. Nous eſpérons que les réflexions ſuivantes ſufiront pour voir clairement lequel des deux Partis ſuit les régles du bon ſens, & de la prudence.

I. Si vous ſupoſez qu'il eſt impoſſible d'être aſſuré de l'exiſtence du ſouverain bien que la Religion Chrétienne promet à ſes fidelles Sectateurs; il n'eſt pas moins impoſſible de s'aſſurer l'aquiſition d'aucun bien de la terre; au lieu que *le ſouverain bien, s'il exiſte*, ne ſauroit manquer aux *vrais Chrétiens*.

Quelque certaine que puiſſe être l'exiſtence des biens que la terre renferme, l'aquiſition en eſt fort incertaine pour nous. Faudra-t-il prouver cette vérité de fait indubitable? Il faut donc auſſi prouver que tous les hommes ſont mortels. Mais, dites vous, j'aurai le tems d'aquerir ce que je ſouhaite. *J'aurai le tems*! Voilà qui eſt bien-tôt dit; mais comment le prouver? Sauriez vous ſeul une choſe que tous les

les mortels ignorent ? Auriez-vous ce précieux don de lire clairement dans l'avenir impénétrable, l'année, le mois, le jour, & l'heure de vôtre mort? En êtes vous mieux informé qu'un enfant qui vient de naitre ? *J'aurai le tems d'aquerir ce que je ſouhaite*, cela ne ſignifie abſolument autre choſe, ſinon, *Je ſouhaite avoir le tems.* Or le ſouhait, & la certitude ſont deux choſes trés-diférentes. Le ſouhait n'emporte point avec ſoi la certitude, il n'y a nulle conſéquence de l'un à l'autre. Mais l'incertitude abſoluë du moment de nôtre mort, renferme & démontre clairement l'incertitude d'aquerir des biens de la terre, car ſi dans le tems que vous travaillez à l'aquiſition d'un bien, la mort vient vous ſurprendre, pourriez vous malgré la mort continuer cette recherche? Vous êtes donc autant incertain de l'aquiſition des biens de la terre, que vous êtes incertains de l'heure de vôtre mort. Or comme il vous eſt impoſſible de prevoir cette heure fatale, il vous eſt impoſſible auſſi de vous aſſurer l'aquiſition des biens d'ici-bas.

Outre cette preuve qui ne ſoufre point de replique, combien de raiſons par-

particuliéres de douter de l'aquiſition des bien d'ici-bas? Combien d'accidens imprévûs, de revers de fortune, d'obſtacles inſurmontables, que la nature, ou les hommes peuvent opoſer pour faire échouer un deſſein, & pour renverſer de fonds en comble les plus belles eſpérances? Voiez un Laboureur qui jette ſon blé dans la terre, fondé ſur l'eſpérance de recueillir une riche moiſſon. Cette moiſſon eſt elle bien certaine? S'il m'allégue les raiſons qui lui font eſpérer qu'il moiſſonnera heureuſement ſon champ, je lui opoſerai de grandes pluïes qui gâtent la Semence, une exceſſive ſechereſſe qui l'empêche de pouſſer, une groſſe grêle qui peut briſer la plante, ou de certains vents empeſtez qui fletriſſent l'épi, ou des gens de guerre qui moiſſonnent l'eſpérance du Laboureur, & je lui demanderai ſi, de tous les hommes qui ſont ſur la terre, il s'en trouve un aſſez clair-voiant pour prévoir qu'aucun de ces accidens n'arrivera.

N'y a-t-il que le Laboureur dont l'eſpérance ſoit, pour ainſi dire, fondée ſur le ſable? Ceux qui aſpirent à des Charges, obtiennent ils toûjours les Emplois

plois qu'ils ont briguez? Tous les Marchands s'enrichiſſent-ils? Les Voluptueux jouïſſent-ils toûjours des plaiſirs qu'ils ont cherchez avec empreſſement? Vous n'enviſagez que ceux qui ont réuſſi dans leurs entrepriſes; mais conſiderez auſſi ceux qui ont échoué dans leurs deſſeins, & vous avouerez que quelque certaine que puiſſe être l'exiſtence des biens de la terre, l'aquiſition en eſt abſolument incertaine pour ceux qui les recherchent.

A l'égard du ſouverain bien, ſon exiſtence eſt incertaine, dites-vous; ſoit; mais il faut avouër que s'il exiſte, l'aquiſition en eſt immancable aux vrais Chrétiens. Car il eſt ici queſtion d'un Bienfaicteur infiniment parfait. S'il exiſte, & qu'il ait promis poſitivement de rendre très-heureux après leur mort ceux qui le ſervent, il n'y a aucune ombre de raiſon de ſe défier de ſes promeſſes. Auroit-il promis par erreur, ou manqueroit-il de parole par oubli? Mais l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment parfait exclut néceſſairement l'erreur & l'oubli; de tels défauts ne ſauroient ſe trouver en Dieu qui ſait tout, & n'oublie jamais rien. Manqueroit-il de

de parole par un défaut de puiſſance ; Mais ſi Dieu a pû tirer du néant l'Univers, comment ne pourroit-il pas tenir aux gens de bien ce qu'il leur a promis ? Dieu tromperoit-il par un motif d'interêt ? Mais un Etre infiniment heureux par lui-même, ni ne promet jamais rien par aucune vuë intereſſée, ni ne tient jamais rien par de telles vuës, parce qu'étant infiniment heureux par lui même, il ne peut jamais avoir beſoin d'aucune de ſes Créatures. Enfin, il ne tromperoit point par méchanceté, car s'il exiſte, il eſt néceſſairement très bon.

S'il y a un Dieu, il eſt très Saint ; la Sainteté conſiſte à aimer la vertu ; tenir ſa parole eſt une action vertueuſe ; Dieu aime donc à tenir ſa parole. En Dieu, *aimer* c'eſt vouloir faire du bien ; Dieu aime la vertu, & par conſéquent les hommes vertueux ; il veut donc leur faire du bien. S'il y a un Dieu, il eſt très Sage ; la Sageſſe ſe propoſe toûjours un bon but, & jamais un mauvais ; Se propoſer de manquer de parole, c'eſt ſe propoſer un mauvais but ; Dieu ne ſe propoſe donc jamais de manquer de parole. S'il y a un Dieu, il eſt très juſte ; un des caractères eſſentiels de

de la juſtice, eſt de ne tromper jamais perſonne ; Dieu ne trompera donc jamais aucun de ceux à qui il a promis de les rendre très-heureux après leur mort. Si donc le ſouverain bien que la Religion Chrétienne promet, exiſte, ceux qui le recherchent de bonne foi, l'obtiendront immancablement. Cette conſéquence ne ſoufre aucune ombre de dificulté.

Ainſi, ſuivant la ſupoſition, voilà de l'incertitude dans les deux Partis : incertitude pour le Chrétien, dans l'exiſtence du ſouverain bien qu'il recherche ; incertitude pour l'Impie, dans l'aquiſition des biens terreſtres qui bornent toute ſon ambition.

Quel avantage l'Impie pourroit-il donc avoir ici ſur le Chrétien? Dira-t-il qu'il ne peut y avoir de l'égalité entre l'incertitude de l'exiſtence, & l'incertitude de l'aquiſition, & qu'il vaut toûjours mieux rechercher un bien dont l'exiſtence eſt certaine, que d'en rechercher un dont l'exiſtence eſt douteuſe, quelque aſſuré qu'on ſoit de l'obtenir ſupoſé qu'il exiſte? Foible objection que celle là! Car ſupoſez 4. dégrez d'incertitude dans l'exiſtence d'un bien, & 4. autres degrez d'incer-

ti-

titude dans l'aquiſition d'un autre bien; voilà une parfaite égalité d'incertitude. Si donc vous recherchez un bien certain en lui-même, & que vous aiez 4. degrez de doute ſur l'aquiſition; & que moi, j'en recherche un autre dont l'exiſtence n'ait que 4. degrez de doute, & que je ſois très aſſuré de l'obtenir, s'il exiſte, quel avantage avez-vous ſur moi à cet égard? Ne ſommes nous pas tous deux également incertains d'obtenir le bien que nous cherchons? Si le bien que je pourſuis, n'exiſte point, mon eſpérance eſt trompée. Si vous n'obtenez point celui que vous pourſuivez, vôtre eſpérance eſt deçuë, & il eſt fort inutile pour vous que le bien que vous pourſuivez exiſte, ſi vous ne pouvez l'aquerir; à vôtre égard il vaudroit autant qu'il ne fût point. L'exiſtence d'un bien, quelque certaine qu'elle ſoit en elle-même, ne vous donne donc aucun avantage, pendant qu'elle ne détruit point l'incertitude de l'aquiſition. Si vous avez de plus que moi, cette exiſtence certaine du bien que vous déſirez, j'ai en échange de plus que vous la certitude parfaite de poſſeder celui que je déſire, en cas qu'il exiſte. Ainſi vôtre in-

incertitude, & la mienne ne regardent dans le fonds que l'acquiſition, & ne peuvent diferer l'une de l'autre que du plus au moins.

Je ne chercherai pas ici une diference geometrique entre ces deux incertitudes, la nature du ſujet ne le permet pas. Mais je trouve que le Chrétien a deux grands avantages ſur l'Impie.

En premier lieu, un Impie ne peut jamais être aſſuré de l'acquiſition des biens qu'il recherche, parce qu'il ne peut jamais être aſſuré de la durée de ſa vie d'où dépend abſolument l'acquiſition des biens terreſtres. Quelque abſurde que ſoit le Siſtême de l'impieté, une pareille aſſurance n'entre jamais dans ce Siſtême, & aucun Impie ne s'eſt encore avisé de ſoûtenir qu'il étoit aſſuré que la mort ne le ſurprendroit point dans la recherche des biens d'ici-bas. Mais le Chrétien fidelle tient un tout autre langage. La certitude du ſouverain bien, & la ferme perſuaſion de l'obtenir entrent également dans ſon Siſtême: Ce ſont deux Articles eſſentiels de ſa foi. Il croit fermement que ce bien exiſte, il eſpére fermement de l'obtenir, & il ſe fonde ſur des raiſons que l'impieté n'a jamais pû détruire.

En ſecond lieu, le bien auquel l'Impie ſe borne, & dont il ne ſauroit s'aſſurer l'aquiſition eſt un bien très défectueux. Voiez ce que nous avons dit ſur ce ſujet dans l'Article ſecond de ce Chapitre. Mais le Chrétien fidelle aſpire à un bien en préſence duquel tous les biens de la terre joints enſemble perdent entiérement leur valeur, comme l'éclat des Etoiles diſparoit à l'aproche du Soleil, car c'eſt au ſouverain bien qu'il aſpire.

Nous prions le Lecteur ſenſé de juger à préſent lui-même dans lequel des deux Partis on ſuit mieux les régles du bon ſens, & de la prudence.

I I. Mais pour faire encore mieux ſentir ſi le bons ſens, & la prudence régnent dans le parti de la Religion, il nous faut voir ſi la recherche des biens d'ici-bas, ne coute pas autant & même plus que la recherche du Souverain bien.

Tout ce que les hommes ont de plus cher ici-bas ſe reduit à 4. Articles, les biens, la tranquilité, l'honneur, & la vie. Direz-vous que l'on riſque tous ces avantages dans la recherche du ſouverain bien? Je réponds qu'on ne les riſ-

riſque pas moins en recherchant les biens de la terre.

Il ſeroit ridicule d'exiger ici des proportions geometriques. Mais remarquons bien tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & comment chacun s'y conduit; conſidérons juſqu'à quel point les hommes riſquent les biens qu'ils ont, pour aquerir ceux qu'ils déſirent; peſons le tems qu'ils conſument, les grands ſoins qu'ils prennent, les peines acablantes qu'ils ſe donnent, les chagrins rongeans qu'ils eſſuient; voions combien de fois, & juſqu'à quel degré ils expoſent à la brêche leur réputation, pouſſez du déſir ardent d'aquerir ce bonheur de la terre; jettons les yeux ſur tous les hazards qu'ils courent de perdre la vie dans la pourſuite de ce bonheur; & lorſque nous dirons que la recherche du bonheur de la terre, coûte autant, & fait courir autant de riſque que la recherche du ſouverain bien, ce ſera s'exprimer avec beaucoup de moderation.

Un vrai Chrétien fait part largement de ſon bien aux pauvres, dans l'eſpérance que le Pere des pauvres le recompenſera largement un jour; il ſéme de

ſon

ſon bien en abondance, ſe flatant de recueillir une plus riche moiſſon. Cet homme là, direz-vous, riſque de perdre ce qu'il donne. Quoi! Tout homme qui confie ſa Semence à un Champ ne peut-il pas la perdre par mille accidens que chacun ſait? Tout homme qui prête ſon argent pour en tirer un leger interêt ne peut-il pas perdre ſon Capital par l'imprudence, ou par la mauvaiſe foi d'un Débiteur, ou par des revers imprevûs? Tout Marchand qui met ſon bien dans le Négoce ne peut-il pas le perdre par les mêmes raiſons? Tout homme qui s'intereſſe à des Lotteries ne riſque-t-il pas ce qu'il y met? Tout homme qui jouë n'eſt-il pas dans le même cas? A-t-on trouvé quelque ſecret pour prévenir toutes ſortes d'accidens, & de riſques, lorſqu'on emploie ſon bien à la recherche d'un autre bien? Ce ſecret eſt-il mieux connu que la *quadrature du cercle.* Le Chrétien qui fait des charitez dans la vuë de la recompenſe n'eſt donc pas le ſeul qui, ſuivant la ſupoſition, riſque de perdre le bien qu'il donne.

Cette eſpèce du Culte que l'on rend aux Grands, pour faire ſa fortune, com-

combien ne coute-t-il pas à un Courtiſan ambitieux? Il faut que par une politique rafinée, il cache ſes vices, & qu'il feigne d'avoir des vertus qu'il n'aime point. Il faut que ſes penſées, & ſes paroles ſoient preſque toûjours deux choſes contraires. Il faut qu'il règle ſes yeux, ſon air, ſes paroles, ſon ton de voix, ſes maniéres, ſa démarche pour ne ſe laiſſer point pénétrer à des Concurrens qui l'étudient pour le détruire dans l'eſprit de ſon Maître, ou qu'il ſe gêne ainſi pour gagner la faveur de ſon Maître. Il faut qu'il témoigne de l'eſtime à des gens qu'il mépriſe dans ſon cœur, & qu'il comble de careſſes ceux-là même contre leſquels il a une mortelle averſion. Que de baſſes complaiſances! Quelle atention continuelle! Quel eſclavage pour gagner la faveur d'un Maître qui peut-être eſt inegal, chagrin, capricieux, colère, fier, inſuportable dans ſon humeur, auprès duquel peut-être on paſſera une longue vie entre la crainte & l'eſpérance.

Le Culte qu'un vrai Chrétien rend à la Divinité lui coûte-t-il autant? J'en appelle à l'expérience. D'ailleurs, ſi ce Souverain exiſte, c'eſt un Maître

exempt de tous défauts; il eſt ſouverainement aimable, & bien faiſant.

Doutez-vous que les paſſions déreglées puiſſent coûter beaucoup ? Jettez les yeux ſur *Tibere*. Cet homme avare, vindicatif, cruël, ivrogne, impudique eſt obligé de cacher ſoigneuſement ſes vices, & de vivre dans une contrainte perpétuelle juſqu'à-ce qu'il ait reuſſi dans ſon deſſein. Il vivoit ſérieuſement avec ceux qui lui étoient dévouez; il flatoit ceux qu'il vouloit perdre; il paroiſſoit guai, quand il étoit en colère; il témoignoit de la douleur & du chagrin, quand il avoit l'eſprit content; il refuſoit ce qu'il eût été ravi d'obtenir; il acordoit ce qu'il eût été bien aiſe de ne point donner. Son ambition n'avoit point de bornes, & cependant il faiſoit éclater toutes les aparences d'une extrême modération, il témoignoit n'être ſenſible aux honneurs que par complaiſance, entrant d'ordinaire au Conſeil ſans être accompagné de perſonne, refuſant conſtamment de laiſſer donner le nom de *Tibere* au mois de *Novembre* (a) qui étoit le

(a) C'eſt *Dion* qui raporte que Tibere ne voulut point

le mois de ſa naiſſance, ne voulant point être nommé le Pere de la Patrie, ni que l'on mît une Couronne *Civique* à l'entrée de ſon Palais, quoi qu'il brulât en ſecret du déſir d'obtenir ces marques flateuſes d'honneur. C'étoit un monſtre en cruauté, & néanmoins il preſſoit ſouvent les Juges de ſe ſouvenir de ce qu'ils devoient à la Religion & aux Loix. En un mot, il ſe contraignoit avec tant d'exactitude qu'*Auguſte* charmé de ſa conduite juroit ſouvent qu'il n'avoit adopté Tibere que pour le bien de l'Empire, & qu'il prioit les Dieux d'avoir ſoin de lui, à moins qu'ils n'euſſent en horreur le Peuple Romain (a).

N'y a-t-il jamais eu qu'un Tibere dans le monde? Ne ſe trouve-t-il pas dans tous les Siecles, & dans tous les Païs de fidelles copies de cet Original?

Qu'eſt-ce qui coûte davantage, ou de cacher des vices par les ſoins gênans & perpétuels d'une politique rafinée, & de feindre d'avoir des vertus que l'on

point que l'on donnât ſon nom au mois de Novembre, mais *Suetone* nous dit qu'il s'agiſſoit du mois de Septembre. Il eſt vrai que cet infame Empereur étoit né en Novembre, & qu'il parvint à l'Empire au mois de Septembre.

(a) Suet. in Vit Tiber.

n'aime point; ou de pratiquer des vertus que l'on aime, & de n'avoir pas beſoin de politique gênante pour cacher des vices corrigez? Je ne balance point à donner ici la préférence au Parti de la piété, c'eſt viſiblement le moins pénible, & le plus avantageux.

La Pieté, direz-vous, eſt ſouvent un objet de raillerie, on ſe donne une eſpèce de ridicule par un atachement public à la dévotion; & y a-t-il rien de plus mortifiant pour un homme d'eſprit que de ſe voir tourné en ridicule?

Diſtinguons. J'avouë qu'un ridicule bien fondé eſt un cuiſant chagrin, car c'eſt une eſpèce de tache à la réputation. Il eſt certain auſſi qu'un homme qui n'a de la Religion que l'extérieur & l'écorce, ſans ſe ſoucier de l'interieur, & de la moile, qui gardant les aparences de la Pieté en a renié la force, il eſt certain, dis-je, qu'un tel homme mérite d'être tourné en ridicule; on ne lui fait aucun tort de plaiſanter ſur ſa dévotion, & s'il l'enviſage comme une fletriſſure à ſon honneur, il ne ſe trompe point; car qu'y-a-t-il de plus abſurde que de s'imaginer que l'on peut tromper Dieu lui-même en

ſe cachant ſous le maſque d'une fauſſe Pieté? Et y a-t-il rien de plus odieux que de faire ſervir au crime les fauſſes aparences de la vertu?

Mais s'il eſt vrai (& on peut le démontrer) que la Pieté réelle & ſolide ſoit l'unique fondement du vrai mérite perſonnel; regarder cette Pieté comme un objet de dériſion, c'eſt juger digne de mépris un homme à meſure qu'il eſt raiſonnable & digne d'eſtime; Jugement inique & ridicule, s'il y en eût jamais!

Vous abhorrez le ridicule comme une tache honteuſe à la réputation de vôtre eſprit; & vous fuiez la Religion qui, ſelon vous, peut vous atirer cette tache; mais où fuirez vous donc pour vous mettre entiérement à couvert de ce fleau? Quel parti embraſſerez vous qui vous en exempte? La critique bourruë & maligne vous trouvera, & vous ataquera par tout (a) par un ridicule bien ou mal fondé. Si donc un Chrétien de bonne foi, eſt expoſé au ri-

(a) Voiez ſur ce ſujet la Fable du Meunier, de ſon Fils, & de l'Ane, dans les Fables choiſies de Mr. de la Fontaine, Liv. 3. Fable 1. Et dans les Lettres de Mr. Bourſault.

ridicule, pourquoi s'en prendre à ſa Religion, ſi elle eſt ſouverainement reſpectable? Et pourquoi fuir la Religion, puiſque dans tout autre Parti on eſt auſſi expoſé au ridicule?

Au fonds, malgré ce fleau qui eſt un épouvantail à ceux qui ont beaucoup plus de vanité que de raiſon & de force d'eſprit, diſons avec Mr. de la Rochefoucault que (b) *Quelque méchans que ſoient les hommes, ils n'oſeroient paroître ennemis de la vertu, & lorſqu'ils la veulent perſécuter, ils feignent de croire qu'elle eſt fauſſe, ou ils lui ſuppoſent des crimes.*

Rien n'eſt ſi précieux que la vie, direz-vous, & l'atachement inébranlable à la Religion Chrétienne eſt capable de faire perdre ce bien. Ajoûtez donc que tout Voyageur peut faire naufrage, ou être aſſaſſiné par des brigands, & que quiconque a embraſſé le parti des armes ne riſque pas moins de perdre ce bien ſi précieux.

En un mot, pour aquerir les avantages de la terre, on riſque le bien que l'on a, on renonce au repos, on hazarde ſa réputation, on expoſe ſa vie. On riſque tout hardiment, & cela pour une aquiſition incertaine. *Il eſt ſi ordi-*

(b) Reflex. Moral. Reflex. 556.

naire à l'homme (a) *de n'être pas heureux, & ſi eſſentiel à tout ce qui eſt un bien d'être achetté par mille peines, qu'une affaire qui ſe rend facile devient ſuſpecte : L'on comprend à peine, ou que ce qui coûte ſi peu, puiſſe nous être fort avantageux, ou qu'avec des meſures juſtes, l'on doive ſi aiſément parvenir à la fin que l'on ſe propoſe : L'on croit meriter les bons ſuccès, mais n'y devoir compter que fort rarement.* C'eſt ainſi que s'exprime un celebre Auteur qui connoiſſoit bien le monde.

Ainſi, à n'enviſager que les dépenſes, les ſoins, les peines, & les riſques de l'un & de l'autre Parti, quel avantage peut avoir ſur le Chrétien, un homme qui ne veut point d'autre bonheur que celui de la terre? Aucun; bien loin de là, le Chrétien a pluſieurs avantages ſur l'Incrédule; en voici un très précieux : C'eſt que les plus grandes difficultez qui ſe rencontrent dans le Parti de la Pieté, ne ſont que dans les commencemens, & qu'à meſure que l'on s'y fortifie, les peines ſont abſorbées par les plaiſirs purs que la Pieté fait trouver.

(a) *Mr. de la Bruyere* dans ſes *Caractères ou Mœurs de ce Siecle*, Tome 2. au Chapitre de *L'homme*.

Figurez-vous un chemin dont l'entrée est étroite, embaraſſée dépines, monteuſe, on ſe fatigue, on ſe pique, on ſoufre en y entrant, & cette entrée difficile rebute, éfarouche ceux qui ne connoiſſent pas ce chemin ; mais engagez vous y, à meſure que vous avancez, les épines vous quittent, le chemin devient large, uni, plain ; vous y marchez à vôtre aiſe ; & ſi vous y rencontrez quelque peine, vous y goûtez bien des plaiſirs que la conſcience ne ſauroit condanner, puiſque c'eſt elle même qui les fait naitre (a).

En un mot, puiſque l'aquiſition du bonheur terreſtre eſt autant incertaine pour le moins que puiſſe l'être (ſuivant la ſupoſition) l'aquiſition du ſouverain bien ; que la recherche du bonheur terreſtre coûte autant, & même plus que la recherche du ſouverain bien ; & que le bonheur terreſtre eſt mépriſable en comparaiſon du ſouverain bien, il y a viſiblement plus de bon ſens & de prudence à rechercher le ſouverain bien qu'à y renoncer pour ne rechercher que le bonheur terreſtre.

A

(a) Voiez l'Article 8. de ce Chapitre.

ARTICLE X.

Continuation du même ſujet.

CE que nous avons dit dans le précédent Article regarde particuliérement ces Incrédules qui ayant renoncé au Parti de la Religion, & néanmoins n'étant pas ſatisfaits de leur ſort, courent avec ardeur après les avantages, & les plaiſirs terreſtres qui leur manquent. Mais il y a d'autres Incrédules moins inquiets qui ſe trouvant dans une ſituation commode & riante, & à portée de ſe livrer à leurs paſſions, ont renoncé à la Religion qui venoit les troubler, préferent leur état *preſent* à l'avenir quel qu'il puiſſe être, & ne veulent pas riſquer, diſent-ils, & moins encore perdre le *certain* pour courir après *l'incertain.* Nous avons là-deſſus trois réflexions à faire.

I. Il eſt vrai que ce *preſent*, ce *certain* a une belle aparence; mais il ſe reduit à bien peu de choſe, dès qu'on l'examine de près. C'eſt le préſent ſeul qui eſt certain, & qu'eſt-ce que le *préſent?* Eſt-ce la ſuite de cette année,

ou de ce mois, ou de ce jour? Non ſans doute; car ce tems-là n'eſt point encore, c'eſt un avenir tout pur. Ainſi dans ce moment vous jouiſſez des avantages terreſtres, vous en êtes aſſuré dans ce moment que vous en jouiſſez, car vous ne pouvez revoquer en doute une jouiſſance actuelle, à moins que de tomber dans le délire de quelques Pirroniens. Mais je ſuis Pirronien ſur le moment qui ſuivra; Qu'eſt-ce qui me délivrera de mon Pirroniſme? Sera-ce la raiſon qui ne voit rien dans l'avenir que par des conjectures & des probabilitez, & qui ne me fournit contre la mort que des aſſurances ſuſpectes? Ou bien ſera-ce l'expérience qui me fait voir des hommes extrémement robuſtes terraſſez tout à coup par une mort ſubite, ou par des armes blanches, ou par des armes à feu, ou par d'autres accidens. J'ai connu pluſieurs perſonnes dont la ſanté paroiſſoit ferme comme une maiſon bâtie ſur la roche, & qui ſe ſont trouvez ſur le champ ſurpris par la mort, lorſqu'ils ne penſoient à rien mions qu'à ce moment fatal. Qui nous cautionnera que nous ſerons exempts d'un pareil ſort? Qui nous pourra donner des aſſurances certaines du moment qui ſui-

ſuivra celui dont nous jouiſſons ? Cette certitude dont vous faites tant de cas ne conſiſte donc que dans un moment, dans ce moment auquel vous avez la jouiſſance actuelle des avantages terreſtres ; le moment qui ſuit eſt futur & incertain pour vous, & vous n'en ſerez aſſuré que lorſqu'il ſera préſent, & que vous en jouïrez. Voilà à quoi ſe reduit ce que vous appellez certain. Ce certain merite-t-il d'être preferé à toutes choſes ?

II. Après cela, remarquons bien que cette prétenduë prudence que les Incrédules ne ceſſent d'exalter eſt ſi fauſſe, & tellement pernicieuſe que ſi le Genre humain la ſuivoit, il périroit bientôt, & que les Incrédules eux-mêmes n'ont garde d'y avoir recours que pour défendre le Parti de l'Impieté. En éfet ſi le préſent eſt toûjours digne d'être preferé à l'avenir, & que la raiſon ne permette jamais d'abandonner, ni de riſquer le certain pour tâcher d'avoir l'incertain, tirons les conſéquences qui reſultent néceſſairement de cette maxime. La raiſon ne permet donc à aucun Marchand de négocier, puiſque l'argent qu'il met au Négoce eſt un bien

certain, & que le profit qu'il ſe flate d'en retirer eſt incertain. La raiſon ne permet pas non plus de rien prêter à qui que ce ſoit au monde, car tout ce que l'on prête eſt certain, & l'on peut perdre tout ce que l'on prête. La raiſon ne permet point de ſemer, car la ſemence eſt un bien que l'on poſſede actuellement, & la moiſſon eſt incertaine. Il eſt contraire à la raiſon de quitter le repos, pour ſe donner aucun ſoin, car le repos eſt un bien certain, mais les ſoins peuvent ne réuſſir pas, ou bien, la mort peut ſurprendre dans le tems que l'on a quitté le repos. Ces conſéquences coulent naturellement de la maxime des Incrédules; mais ſi elles étoient ſuivies, que deviendroit la Societé? On ne verroit plus dans le monde ni Arts, ni Sciences, ni Agriculure, ni Travail, & le Genre humain périroit bien-tôt.

Il eſt donc raiſonnable & juſte de préferer quelquefois l'avenir au préſent, de riſquer, & même d'abandonner le certain pour travailler à l'aquiſition de l'incertain. Les hommes ſont aſſez perſuadez de cette maxime, & leur conduite répond merveilleuſement à cette perſuaſion. Le Laboureur ne laiſſe pas

de

de ſemer ſon Champ, quoique la moiſſon ſoit incertaine. Le Marchand négocie, quoi qu'il riſque de perdre ſon bien. Le particulier prête le ſien, encore qu'il puiſſe le perdre; & l'on tourne en ridicules ceux à qui l'aprehenſion de la perte empêche de rien prêter. On quitte le repos pour s'engager dans la peine, quoi qu'on ignore le bon ſuccès de la peine, & que l'on ſoit incertain ſi la mort ne ſurprendra pas, avant qu'on ait recouvré le repos. La vie eſt le fondement de tous les biens temporels, & néanmoins combien n'y a-t-il pas de gens qui la riſquent pour courir après l'incertain? Tout Voyageur ne la riſque-t-il pas? L'Oficier ne la riſque-t-il pas pour obtenir une Charge, & le Soldat pour beaucoup moins?

En un mot, rien n'eſt plus univerſel, ni mieux aprouvé dans le monde que cette conduite, & ſouvent l'on traite d'imprudens, ou de lâches ceux qui ſe conduiſent autrement. Ceux donc qui riſquent des avantages preſens & certains, ou qui les abandonnent dans la vuë d'obtenir le ſouverain bien que la Religion Chrétienne nous promet, par quelle raiſon ſeroient-ils imprudens,

& dignes de blâme ? Si vous les blâmez, vous devez donc condanner tout le Genre humain qui ſuit conſtamment la même maxime, & vous devez, ſans doute, vous condanner auſſi vous-même. Quand vous êtes couché mollement & chaudement dans vôtre lit, où vous jouïſſez actuellement d'un doux repos, ne vous arrive-t-il jamais de quitter ce plaiſir preſent, pour aller vaquer à quelque affaire lucrative ? Vous abandonnez donc alors un plaiſir certain, pour un avantage futur & incertain, & vous foulez au piez ſans héziter, vôtre maxime.

Ce n'eſt donc pas toujours une imprudence que de riſquer le certain pour travailler à l'aquiſition de l'incertain ; puiſque ſi cette maxime étoit bonne, la conduite la plus ſage ſeroit une imprudence toute pure, & que ſi cette maxime étoit ſuivie de tous les hommes, le Genre Humain périroit bientôt.

Mais c'eſt être bien imprudent d'embraſſer un parti dans lequel, la probabilité de la perte étant eſtimée égale à la probabilité du gain, il y a infiniment *plus* à perdre qu'à gagner. C'eſt là vi-

ſiblement le parti que les Incrédules ſuivent. Car dans cette vie le bonheur des Impies eſt moins pur, moins ſolide, & moins durable (a), que celui des vrais Chrétiens ; & d'ailleurs, s'il y a un ſouverain bien, les Impies font tout ce que l'on peut faire pour s'en exclure ; & s'il y a une miſére extrême & ſans fin, ils n'oublient rien de ce qui peut les y précipiter.

III. Alons plus loin, & ſupoſons que les dificultez que l'on fait contre la Religion Chrétienne ayent quatre degrez de force de plus que n'en ont les preuves qui l'établiſſent. Ces quatre degrez excèdens de force dans les dificultez, ne ſauroient tenir dans l'eſprit d'un homme ſenſé, contre les raiſons qui fondent le choix du Chrétien, parce qu'un homme ſenſé ſuivra toûjours la maxime ſuivante.

Lorſque dans un parti, le gain & la perte ſont probables, en ſorte que la probabilité de la perte excéde la probabilité du gain ; ſi le gain probable non ſeulement ſurpaſſe de beaucoup tout ce que l'on pourroit perdre en ſuivant ce parti, mais auſſi ſi ce gain eſt beaucoup plus grand que la perte n'eſt pro-

ba-

(a) Voiez les Articles 7, & 8, de ce Chapitre.

bable, un tel parti merite d'être embraſſé.

Or quand le parti de la Religion Chrétienne feroit perdre tout ce que l'on a de plus cher en ce monde, qu'eſt-ce que tout cela au prix du ſouverain bien? Et quand même dans ce parti la probabilité de la perte excederoit de quatre degrez la probabilité du gain, cet excedent ne ſeroit-il pas anéanti par l'idée du ſouverain bien.

Si l'on vous propoſoit de jouer avec quatre perſonnes à un jeu de pur hazard, dans lequel vous ne fuſſiez obligé de mettre pour vôtre part que dix écus, & où le gain à faire fût pour vous de dix millions d'ecus, il eſt certain que de vôtre côté il y auroit quatre degrez de probabilité de perdre, ſur un ſeul de gagner. Néanmoins n'embraſſeriez-vous pas avec joye un tel parti? Et ſi le ſort, ou quelque autre cas vous en alloit exclure, n'en auriez-vous aucun chagrin? Le parti de la Religion Chrétienne vaut infiniment davantage, car ſi entre quatre degrez de probabilité de perdre dix écus, & la ſomme de dix millions d'ecus, il y a ſi peu de raport, que cela ſeroit incapable d'arrêter un homme qui aime & qui connoit bien ſes interêts,

il

il eſt évident que les quatre degrez de force, que nous avons ſupoſez être de plus dans les dificultez que l'on fait contre la Religion Chrétienne, que dans les preuves qui l'établiſſent, ont infiniment moins de raport avec le ſouverain bien que cette Religion nous promet. Si donc vous feriez prudemment de jouer le jeu dont nous venons de parler, ce ſeroit agir bien plus prudemment encore d'embraſſer le parti de la Religion Chrétienne.

Direz-vous qu'en riſquant dix écus, dans le jeu ſupoſé, ſi vous venez à perdre, vous pouvez recouvrer d'ailleurs une pareille ſomme; mais qu'en riſquant dans le parti de la Religion Chrétienne, tout ce que vous avez de plus cher en ce monde, ſi vous perdez, & qu'il n'y ait point de ſouverain bien, vous faites une perte qu'il eſt impoſſible de reparer jamais? Et quoi! ne faut-il pas la faire cette perte irréparable, quand vous ſuivrez le parti de l'Impieté? Ce malheureux parti peut-il être pour vous une Sauve-garde contre la mort, & contre tous les accidens à quoi ſe trouve inévitablement ſujet tout ce que vous avez de plus cher au monde? Vous rejet-

jettez le parti de la Religion, parce que vous ne voulez rien perdre, ni rien riſquer pour le ſouverain bien, & vous embraſſez le parti de l'Impieté dans lequel il faut néceſſairement que vous perdiez ſans exception, & pour jamais, tout ce que vous avez de plus cher au monde; & peut-être ferez-vous demain cette perte univerſelle, & ſans reſſource. Telle eſt la prudence des Impies, même en ſupoſant en leur faveur beaucoup plus qu'ils n'oſeroient exiger.

Si c'eſt être imprudent de n'embraſſer pas le parti de la Religion Chrétienne, quand même il y auroit dans ce parti quatre degrez de force de plus dans les dificultez, qu'il n'y en a dans les preuves, c'eſt être bien imprudent de rejetter ce parti, quand il ſeroit vrai que la force des dificultez égaleroit celle des preuves. Mais graces à Dieu, nous ne ſommes pas reduits à l'incertitude ſur le ſouverain bien; nous avons toutes les preuves qu'un homme raiſonnable puiſſe déſirer pour ſe perſuader l'exiſtence de ce bien celeſte ſi poſitivement promis aux vrais Chrétiens.

Ainſi la raiſon, l'interêt, & la prudence concourent unanimément à nous faire

re préferer le parti de la Religion Chrétienne à celui de l'Impieté, puiſque c'eſt préferer la lumiére aux ténébres, l'ordre au cahos & la ſolide eſpérance du ſouverain bien à la juſte aprehenſion d'une miſére éternelle.

Peut-être les Incrédules s'imagineront-ils qu'en embraſſant le Parti de la Religion Chrétienne, ils perdroient le titre *d'Eſprits forts*. Imagination vaine! Ce titre ne peut convenir aux Incrédules que par dériſion, car tout homme qui entretient dans ſon cœur un panchant à l'Incrédulité & à l'Irréligion, ne peut légitimement recevoir que le titre d'*Inſenſé*. Nous avons vû ci-devant (a) qu'un Auteur dont le témoignage doit être irréfragable traite les Incrédules d'*Inſenſez*, & nous avons fait voir qu'ils méritent ce titre. Ainſi les véritables *Eſprits forts* ſont bien diférens des Incrédules; c'eſt ce que nous allons faire encore mieux ſentir dans le Chapitre ſuivant, en les comparant en peu de mots les uns aux autres, & c'eſt par là que nous finirons cet Ouvrage.

CHA-

(a) Voiez ci-devant page 213.

CHAPITRE V.

Diverſes Opoſitions entre les veritables *Eſprits forts* & les *Incrédules.*

I. UN *Eſprit fort* toûjours capable de ſoutenir ſon atention, autant que le ſujet le merite, aprofondit, & péſe avec toute l'exactitude, & l'équité requiſes les *Preuves* de la *Religion Chrétienne*, & ne finit point cet important examen, ſans avoir bien ſenti toute la clarté, & toute la force que ces Preuves renferment, afin de pouvoir être Juge competant de ces Preuves, car rien ne peut empêcher un Eſprit fort de prendre la raiſon & l'équité pour régles de ſes jugemens.

Mais un *Incrédule*, quelque profond qu'il puiſſe être en d'autres ſujets, eſt toûjours ſuperficiel à l'égard de la *Religion Chrétienne.* S'il entreprend d'en examiner les Preuves, d'abord la diſtraction, le dégout & l'ennui le ſaiſiſſent; l'e-

l'examen le plus leger & le plus défectueux lui paroit trop profond, & plus que ſufiſant pour lui donner droit de ſoutenir que ces Preuves ſont mauvaiſes, parce que le penchant à l'Incrédulité, qui le domine, lui fait tirer précipitemment cette aveugle & fauſſe Concluſion.

II. Un *Eſprit fort*, quoi qu'il ſente des dificultez embaraſſantes dans un ſujet très bien prouvé, n'eſt point ébranlé par ces dificultez, parce que la raiſon, dont il connoit le bon uſage, le guide, & le ſoutient par tout, & qu'aimant conſtamment la lumiére, rien ne ſauroit jamais la lui faire abandonner. Ainſi aguerri par les dificultez qu'il rencontre preſque à chaque pas dans les veritez les plus certaines de la nature, il n'eſt jamais ni ſurpris, ni alarmé des dificultez qu'il rencontre dans la Religion, & il ſait également franchir les unes & les autres par la force de ſa raiſon, & de ſon équité.

Un *Incrédule* toûjours plus enclin à ſuivre ſon penchant qu'à conſulter la raiſon, dont très ſouvent il ignore le bon uſage, plie aiſément ſous le poids de certaines dificultez, & préfere les téné-

bres

bres à la lumiére de la Vérité, parce que ſe plaiſant dans les ténébres, ſes yeux ſont devenus trop foibles pour enviſager fixement la lumiére. Ainſi quoi qu'il ait la force d'embraſſer des véritez naturelles, malgré les dificultez les plus afreuſes qui ſe préſentent à lui, il ne laiſſe pas d'abandonner lâchement la *Religion* quelque bien prouvée qu'elle ſoit, dès qu'il y rencontre des dificultez embaraſſantes ; & même il l'abandonne pour embraſſer un Siſtême rempli de contradictions.

III. Un *Eſprit fort* eſt à l'épreuve de tous les préjugez capables d'éblouïr les eſprits communs. Il ne prend point les aparences pour des réalitez, ni les fauſſes lueurs pour une véritable lumiére. Et lorſqu'il s'agit de juger de la *Religion Chrétienne*, il ſe détermine uniquement après un examen ſincére & profond de la nature & des fondemens de cette Religion, ſans que jamais aucun préjugé, ni aucune conſidération étrangére ſoient capables de l'arrêter, ni de lui faire prendre le change.

Mais un *Incrédule* ſoumis & dévoué ſans reſerve à ſes caprices, & à ſes paſſions, reçoit humblement & ſans examen, pour principes & pour preuves, tous

les

les préjugez que ſes caprices & ſes paſſions veulent faire paſſer pour principes & pour preuves. Voiez, par exemple, avec quelle ardeur il tâche de faire valoir, contre la *Religion Chrétienne*, les *Diviſions* des *Théologiens*; quoi que ce ſoit un ſi miſerable préjugé, que l'Incrédule lui même trouveroit ridicule que l'on y eût recours pour lui prouver qu'il n'a point de *Corps*.

IV. Un *Eſprit fort* s'aperçoit-il qu'il ſoit tombé dans quelque erreur? il a toûjours le courage & la force d'en revenir; & s'il a pris un mauvais parti par mégarde, ou par ſurpriſe, il eſt très capable de l'abandonner, dès qu'on le lui fait connoître; & mépriſant la fauſſe gloire d'une victoire aparente, il combatra lui-même ce parti mauvais qu'il avoit embraſſé, parce qu'il eſt toûjours prêt à rendre un hommage ſincére à la vérité, & à la juſtice.

Mais un *Incrédule* eſclave d'un faux point d'honneur, & ſe ſouciant bien moins d'avoir la raiſon & la juſtice de ſon côté, que de ſoutenir ſa gloire chimerique, en vain ſentira-t-il que le parti de l'Incrédulité eſt déraiſonnable & injuſte, il n'en démordra point; la fauſſe honte empêche ſon foible eſprit de

rendre aucun hommage à la juſtice, & à la vérité.

V. Le monde eſt compoſé d'objets atraians, & redoutables à nôtre liberté. C'eſt ici une pierre de touche pour mieux connoitre un *Eſprit fort*. Reſiſter, quand il le faut, à l'impreſſion des ſens, ſurmonter la tentation des richeſſes, mépriſer les apas des dignitez, & cela, par un juſte diſcernement de la valeur de chaque bien; voilà un caractère eſſentiel & très brillant d'un eſprit véritablement fort qui, aſſailli de tous côtez par mille objets diférens, ſait néanmoins ſe maintenir libre & ſerain, & ſe trouve en état de bien examiner s'il y a quelque choſe de meilleur que ce que le monde lui préſente.

Mais pour l'Incrédule, la Terre eſt l'unique but où il borne toute ſon ambition; il ne s'éleve pas plus haut, parce que la Terre le retient & l'enchaine; il ne voit pas d'autres biens, car les vapeurs terreſtres lui ofuſquent la vuë; & il ne ſent pas d'autres plaiſirs, parce que ceux de la Terre lui ont corrompu le gout. Foible génie! qui prend le parti de niet ce qu'il ne ſait pas chercher, encore moins obtenir, & de ſe moquer d'un bien

bien dont il ignore le prix. Faut-il donc s'étonner s'il ne connoit rien de plus précieux, & de plus ſublime que les avantages de la terre ? Ceux-ci ſe ſont emparez de la capacité de ſon eſprit, & ont gagné ſon cœur ; l'Incrédule s'eſt rendu, il faut parler leur langage, c'eſt-à-dire, un langage terreſtre.

VI. Un *Eſprit fort* capable d'obéïr, comme de commander, examine de bonne foi s'il dépend d'un Etre Suprême, & découvre ſans aucune émotion ſa dépendance ; il eſt tranquile à la vuë de ce légitime Souverain, parce que ce joug qu'il reçoit, ſa propre raiſon le lui impoſe ; & plus *l'Eſprit fort* ſera juſte & raiſonnable, plus il trouvera ce joug doux & leger.

Un Incrédule enflé de ſa grandeur imaginaire, qui le rend incapable d'une juſte & fidelle obéïſſance à l'Etre Suprême, ne peut conſiderer ſans fraïeur l'idée de cet Etre, parce que cette idée lui fait voir malgré lui qu'il eſt un être dépendant, & qu'elle anéantit ſes folles prétentions ; & comme il veut à tout prix conſerver cette image fauſſe, mais flateuſe de lui-même, que ſon amour

propre déreglé a gravée dans ſon imagination, il fait tous ſes éforts pour bannir de ſon eſprit cette idée humiliante de l'Etre Suprême, & par de tels éforts il manifeſte & ſon injuſtice, & ſa frayeur.

VII. L'incompréhenſibilité, quelque part qu'on la rencontre ne ſurprend, & ne rebute jamais par elle-même un *Eſprit fort*; car comme il eſt convaincu que l'eſprit humain a des bornes fort étroites, il ſait par conſéquent qu'il y a des véritez qui paſſent la portée de l'eſprit humain; & trouvant des véritez incompréhenſibles dans la Nature, il eſt trop judicieux pour s'aller imaginer qu'il n'y en doive point avoir dans la Religion, dont l'objet fondamental eſt infiniment élevé au deſſus de la Nature.

Un *Incrédule*, au contraire, ne ſachant, ou ne voulant point reflechir ſur les bornes étroites de ſon eſprit, ni diſtinguer ce qui ſurpaſſe la raiſon d'avec ce qui la choque, rejette fiérement les véritez incompréhenſibles de la Religion, quelque bien prouvées qu'elles ſoient, & par cette rejection temeraire, il manifeſte l'extravagante opinon qu'il a de la pénétration, & de l'étenduë de ſon eſprit.

VIII.

VIII. Un *Eſprit fort* ſait auſſi bien ſuivre la raiſon de concert avec le Peuple, qu'il ſait abandonner le Peuple, quand celui-ci s'écarte de la raiſon. Il voit toute la petiteſſe d'une diſtinction afectée, il la mépriſe, & il ſait rendre avec le Peuple, mais beaucoup mieux que le Peuple, les juſtes hommages que l'Etre Suprême a méritez, & reçûs de tout tems.

Mais un *Incrédule* entêté des qualitez même qu'il n'a point, & amplifiant ſans ceſſe l'idée orgueilleuſe qu'il s'eſt fait de lui-même, craint toûjours que le voiſinage du Peuple ne ſaliſſe cet Ouvrage de ſon orgueil; il évite le Peuple avec un grand ſoin, & par un excès d'illuſion, à meſure qu'il s'éloigne du Peuple, s'imaginant d'avancer à grand pas au faîte de la perfection, il s'éloigne du bon ſens. Ainſi aveuglé par ſon amour propre qui lui fait prendre groſſiérement le change, il mépriſe fiérement ce que la raiſon & le Peuple jugent grand & Divin, & il acroit ſes foibleſſes, pendant qu'il s'imagine d'augmenter ſa force.

IX. Un *Eſprit fort* ſachant connoitre la juſte valeur de chaque choſe, par le bon uſage qu'il eſt acoûtumé de faire

de ſon jugement, déſire avec bien plus d'ardeur la vertu, & le vrai mérite, que la réputation d'en avoir; & il rejette avec mépris toute réputation qui n'a point pour fondement la vertu, & le vrai mérite. Il fait conſiſter ſa gloire, & l'unique ſource de ſon bonheur à mieux connoitre, & à mieux remplir ſes devoirs, que ne le font la plûpart des hommes. C'eſt en cela ſeulement qu'il aime à ſe diſtinguer du commun; & il abhorre toute miſerable diſtinction qui tire ſa honteuſe origine de la violation des devoirs.

Un *Incrédule* ayant le gout trop dépravé pour ſe plaire à une viande ſolide, court après la fumée, & c'eſt avec tant de fureur que pour l'avoir cette fumée, il foule hardiment aux pieds ce que l'Univers, & la droite raiſon eſtiment de plus vénerable, & de plus ſacré; & il eſt ſi dépourvu de jugement qu'il cherche ſa gloire, & ſon bonheur, dans ce qui le doit couvrir de honte, & le rendre très-malheureux.

X. Quoi qu'il ſoit ſouvent bien difficile d'éluder les ruſes de la pareſſe, & d'arrêter le venin qu'elle fait couler ſubtilement dans le cœur pour y amortir

les

les plus importantes reſolutions, un *Eſprit fort* eſt ſuperieur aux ateintes de cette conſeillere ſéduiſante, & dangereuſe. Car comme il aime conſtamment la vérité, il eſt ardent à la chercher, à meſure qu'elle eſt intereſſante; & ſon afaire capitale eſt de ſavoir s'il y a un Etre infiniment parfait, & ſi la Religion Chrétienne eſt divine. Rien ne ſauroit jamais le détourner de cette recherche la plus intereſſante de toutes. Pareſſe, peine, renvoi, vains obſtacles; l'eſprit fort ſurmonte tout pour découvrir la vérité, tout prêt à l'embraſſer pour ne la quitter jamais, dès qu'il l'aura trouvée.

Mais il y a des *Incrédules* à qui le *Paradis* & l'*Enfer* ſont des queſtions plus indiférentes que ne le ſont à un Laboureur diligent les *Satellites de Jupiter*. Ils ne croyent point d'Enfer, ni de Paradis, il ne ſe ſoucient point de cet examen; puiſque ſelon eux, *la mort* (a) *n'eſt qu'un quart d'heure de paſſion ſans conſéquence, & ſans nuiſance qui ne mérite pas des préceptes particuliers.* Enyvrez des plaiſirs, & des aiſes, de ce monde, leur indolence eſt ſi grande à l'égard de

(a) Voiez la page 274. de ce ſecond Tome.

la vie à venir, que quand ils verroient de leurs propres yeux l'Enfer prêt à les engloutir, peut-être ne daigneroient-ils pas faire un pas en arriére pour l'éviter, ils ſe contenteroient de fermer les yeux. On diroit que ces gens là ſe nourriſſent d'*Opium* (a); il eſt vrai que ce monde leur tient d'Opium.

Repréſentez-vous un homme couché dans ſon lit; on l'avertit de tous côtez d'un danger éfroyable qui le menace; retirez vous, lui crie-t-on, ſortez au plus vite, de peur que la maiſon qui va tomber ne vous écraſe ſous ſes ruïnes. Mais cet homme veut atendre tranquillement dans ſon lit qu'une funeſte expérience lui apprenne ſi cet avis eſt bien fondé. Ou bien, figurez-vous un Voiageur

(a) *L'opium* produit ſucceſſivement trois éfets dans ceux qui l'ont acoûtumé. 1°. Il les met dans une gaieté pareille à celle des hommes qui ſont entre deux vins. 2°. Une douce fureur que l'on pourroit nommer enthouſiaſme ſuccede à cette gaieté. 3°. Enfin on tombe dans un aſſoupiſſement qui dure une journée entiére ſans remuer ni bras, ni jambes. Voiez Mr. de *Tournefort* dans ſon *Voyage du Levant* Lettre 14me. En Turquie les *Dervis* uſent très ſouvent de l'opium. On dit que les femmes Indiennes qui ſont obligées de ſe bruler toutes vives avec le Corps de leurs Maris, prennent de *l'opium*, avant que d'aprocher du bucher, & qu'enſuite elles y vont en chantant.

ageur qui ne voit pas ſur ſon chemin un affreux précipice où il va tout droit ſe jetter ; on l'avertit, on le prie de ſe détourner. Mais ce Voiageur veut pourſuivre ſa route ; il ne daigne pas regarder ſi l'on a raiſon de s'alarmer pour lui. Enfin repreſentez-vous un Criminel incertain ſi ſa condannation eſt prononcée ; il n'a qu'une heure pour obtenir ſa grace, & il va paſſer cette heure à ſe divertir. Mais qu'eſt-ce que cette inſenſibilité & comparaiſon de celle que les Incrédules ont pour l'avenir?

XI. Un *Eſprit fort* accoutumé à ne ſe conduire que par la raiſon, eſt à l'épreuve des machinales impreſſions que l'exemple fait ſur les eſprits communs ; & il ne ſe détermine jamais à imiter ni Grand, ni Savant, ni perſonne du monde, qu'après avoir vu clairement que leur conduite eſt conforme à la raiſon.

Mais un *Incrédule* ſe laiſſe d'abord entrainer par les exemples qui lui plaiſent. L'éclat de quelques Grands, l'érudition de certains Savans ſoupçonnez d'incrédulité & d'irréligion ſont pour lui des raiſons inſurmontables ; ſon eſprit qui n'aime pas les réflexions eſt trop foible pour reſiſter à ce torrent.

XII. Un *Eſprit fort* maitre de ſes inclinations, & ne goûtant des plaiſirs que ceux que la droite raiſon autoriſe, fait rire en homme de bon ſens, des choſes véritablement riſibles ; mais il abhorre la brutale demangeaiſon de chercher un ſujet de riſée dans les choſes reſpectables.

Mais il y a des *Incrédules* qui ne diſtinguant point la véritable *Liberté* de l'homme d'avec la *Licence*, ſe livrent avec fureur à celle-ci, & par un déréglement de cœur des plus étranges & des plus criminels, ce qu'ils aiment le plus de cette Licence ce ſont les excès les plus crians, & la profanation la plus odieuſe de ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. C'eſt en cela qu'ils s'imaginent que doive conſiſter la véritable Liberté dont ils ignorent la nature, & l'uſage.

XIII. La force de l'eſprit fait la Sageſſe. *L'eſprit fort* déſirant invinciblement d'être heureux, ſait choiſir, & mettre en œuvre les moyens les plus ſeurs pour être heureux. Après donc s'être bien perſuadé que la Religion Chrétienne eſt Divine, il s'y atache ſincérement, & par cet atachement inébranlable, il ſe pro-

procure ſur la terre un bonheur intérieur, ſolide, & durable; il ſe met à l'abri de tout ce qu'il peut y avoir de funeſte après la mort; & il s'afermit de plus en plus dans la douce & légitime eſpérance d'entrer un jour en poſſeſſion du Souverain Bien.

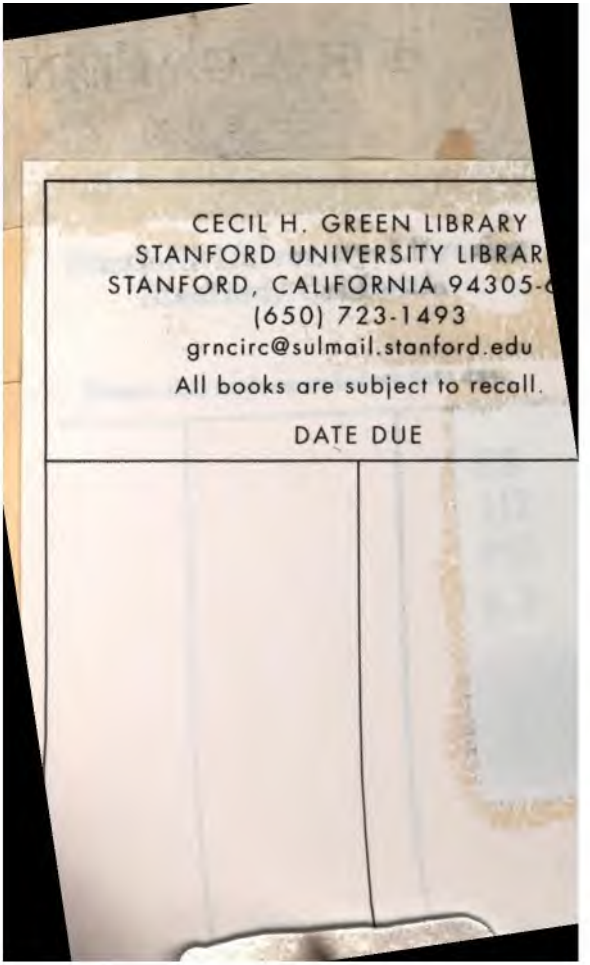
Mais les *Incrédules* s'aiment d'un amour ſi aveugle & ſi déreglé, qu'on diroit qu'ils ſe ſont déclarez ennemis jurez d'eux-mêmes. Il y en a qui ſe roidiſſent, ſe revoltent, s'acharnent contre la Religion Chrétienne, tout comme s'il étoit auſſi clair que le jour, que cette Religion doive néceſſairement rendre malheureux dans ce monde, & très malheureux pour toute une éternité, tous ceux qui la profeſſent ſincérement; & par cette étrange conduite ils font tout ce qu'il faut faire pour s'exclure du Souverain Bien, & pour ſe précipiter dans le plus horrible de tous les malheurs.

Ces conſidérations ſufiſent pour faire voir clairement la diférence prodigieuſe qu'il y a entre les véritables *Eſprits forts*, & les *Incrédules*. De quel côté que l'on conſidére ceux-ci, on ne trouve chez eux que foibleſſe d'eſprit, que baſſeſſe de cœur, qu'égarement de raiſon,

renoncement entier au véritable amour propre. Mais il faut bien remarquer que ce ſont là des diſpoſitions volontaires que les Incrédules ne trouveront point inſurmontables, quand ils voudront très ſérieuſement les ſurmonter. Dieu veuille leur inſpirer cette ſage, & ſalutaire réſolution.

FIN.

Stanford University Libraries
3 6105 018 838 750


CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRAR
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE